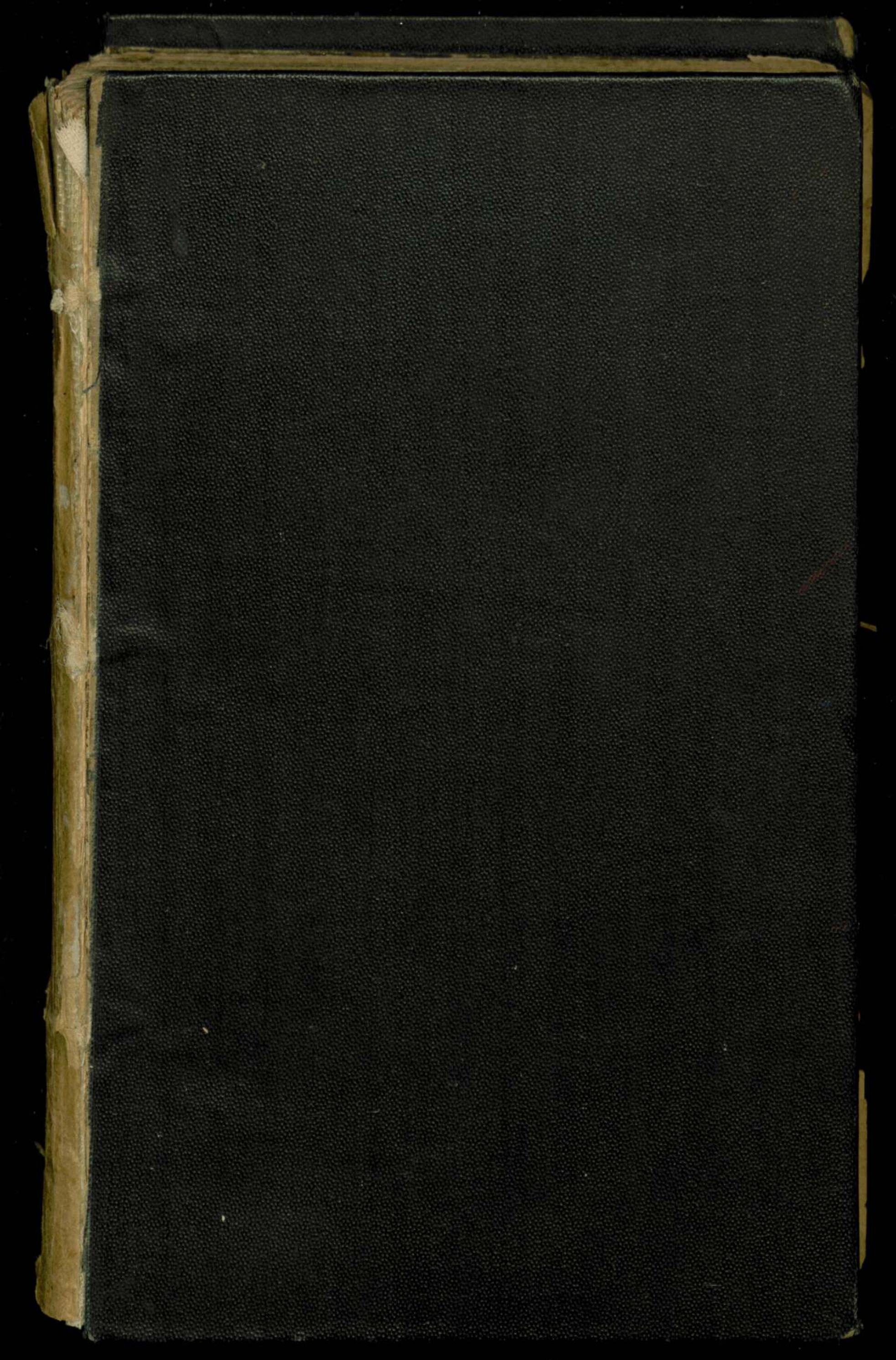
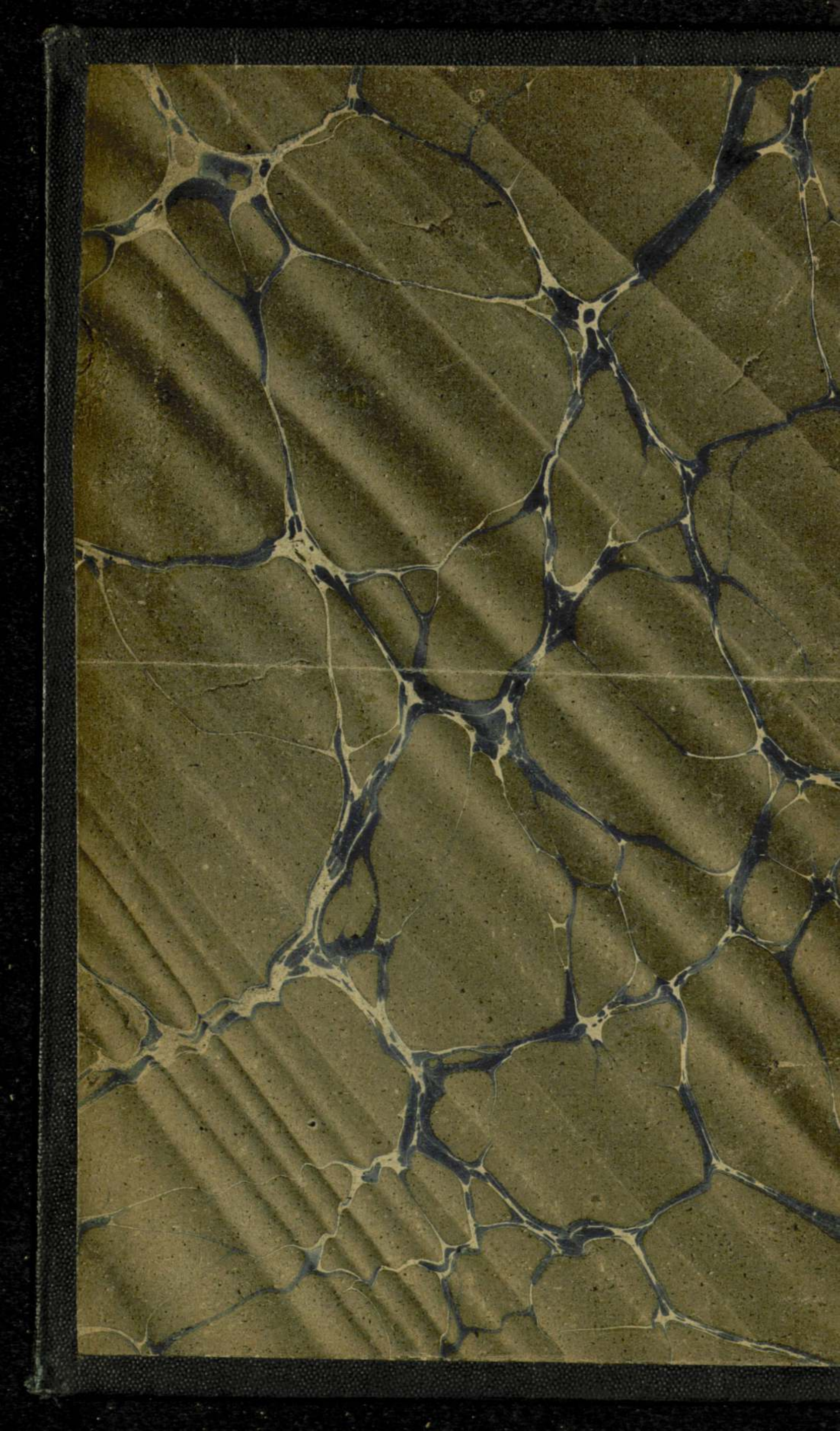
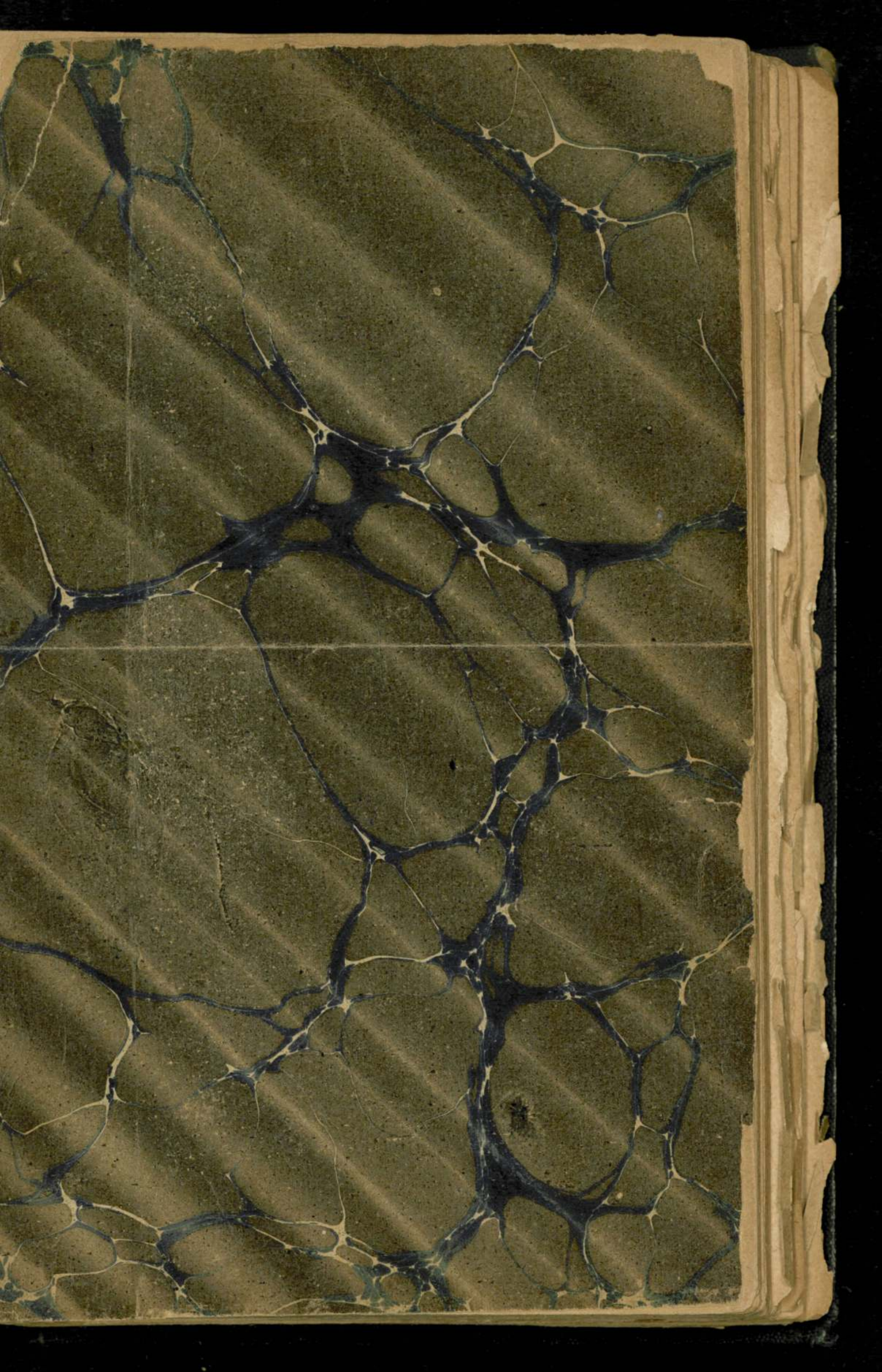
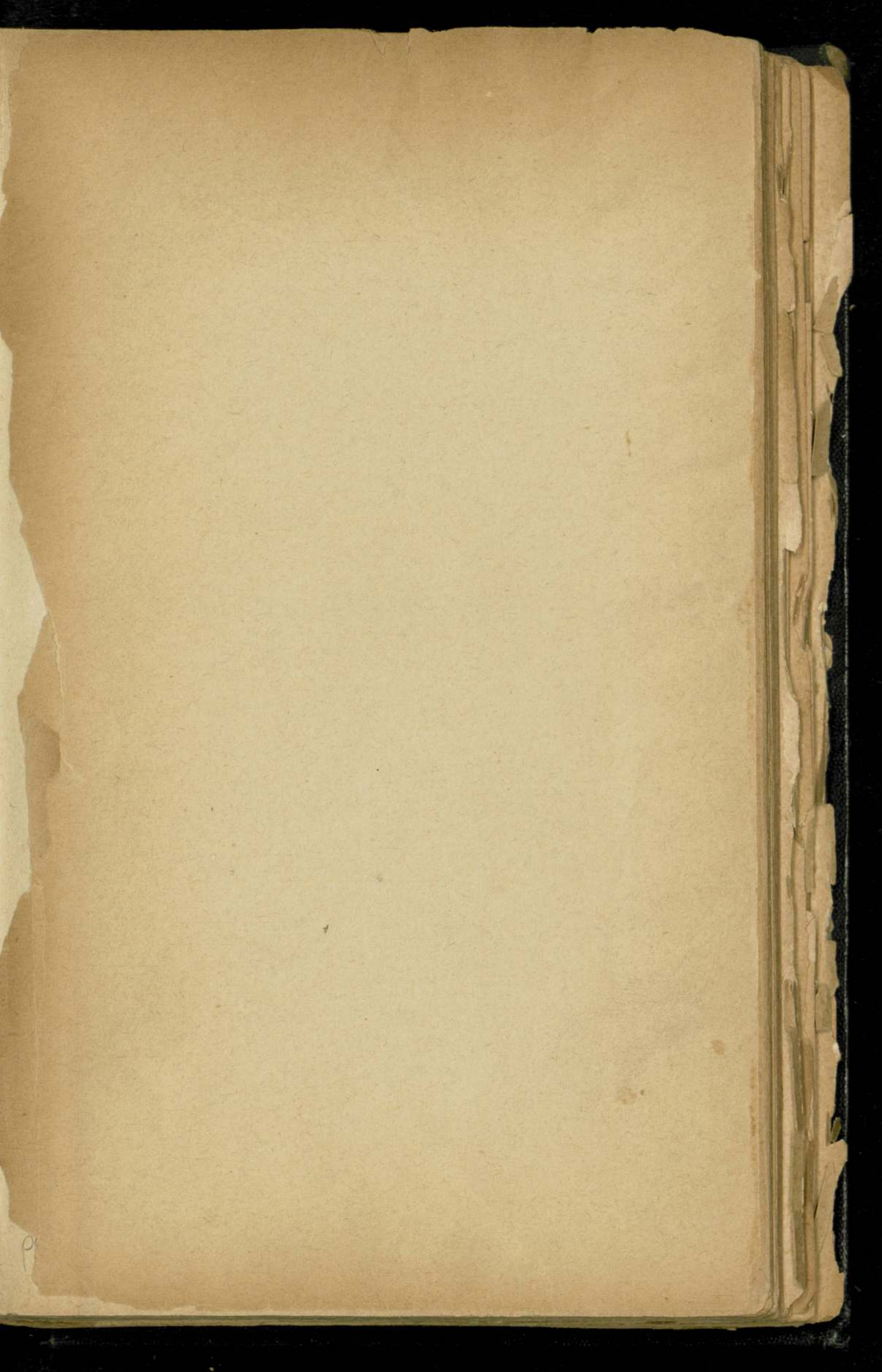








BAINS DE SONS

ÉMILE COLIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

Bains de Sons

PAR

L'OUVREUSE DU CIRQUE D'ÉTÉ



PARIS
H. SIMONIS EMPIS, ÉDITEUR
2, RUE CHÉRUBINI, 2

—

1893

BAINS DE SONS

1er Février 1891.

Ces giboulées fouettées par la bise de février avaient éloigné de notre Cirque (d'Eté !) plusieurs hauts personnages, alarmés par ce temps ondoyant et d'hiver. Wilder s'était fait représenter par Maurel. D'ailleurs, le plus sympathique des Belges — sans doute pour se préparer à la direction de l'Opéra — semble se désintéresser de plus en plus de la musique : n'a-t-il pas refusé d'assister à *Siegfred* sous prétexte qu'on lui avait massacré « son » poème ?... *patere legem quam ipse fecisti*... Pareille-

ment, Eiffel avait dépêché Salles dans la nôtre. Si bien qu'après la *Noce villageoise* de Goldmark, ce n'était qu'un cri : « Tous les gendres sont bons, hors le gendre... » Je ne finis pas, à l'instar du musicien dont le *Chant de la Fiancée*, un petit « lied » interminable et cotonneux, m'a rappelé celui dont les têtes repoussaient toujours, lied de Lerne.

Le Vaisseau-Fantôme a comblé d'aise les wagnériens du dernier bateau ; il fut conduit à bon port par le pilote Lamoureux, qui a gouverné avec sa maëstria coutumière ; j'ajoute que, fatigué par les efforts déployés pendant cette tempête orchestrale, il a, sourd aux supplications d'Armand Gouzien, refusé de bisser les pizzicati de *Sylvia*, délibérément.

Doit-on le dire ? à la fin du scherzo de la *Symphonie en la*, ce pauvre Dorel est resté en plan pendant quatre mesures, à la grande indignation du Patron, qui lui a fait des grimaces horriblement vitupératives.

Et Houfflack lui-même a compromis son succès hebdomadaire dans le prélude du *Déluge*, pour avoir malencontreusement accroché son archet à son habit, j'allais dire à sa veste. *Væ soliste !*

Et pendant c'temps-là, Colonne tournait sa manivelle !

Il offrait à sa clientèle, avec un rabais considérable, d'importants fragments de *Tristan*, Isolde et laissés pour compte. Comme il faut de la musique en de telles cérémonies, il a fait jouer à son orchestre une valse qui m'est inconnue, probablement intitulée *Poste aux chevaux ;* une fraction notable du public, trompée par les déclarations du programme, a semblé la prendre pour le prélude de *Tristan*.

Mme Fursch-Madi a chanté ensuite *la Mort d'Isolde*, que le sympathique Edouard a conduite comme un pas redoublé. La cantatrice a lutté jusqu'au bout, non sans mérite, et, somme toute, la langue ne lui a pas trop furschée, malgré les déloyaux

efforts de l'orchestre pour l'entraîner hors de sa voix.

A côté de cette scène émouvante, un autre prélude figurait au programme, celui de la *Reine Berthe*, dû à M. Joncières, dont le nom seul suffit pour me donner des idées marécageuses. C'est mieux, beaucoup mieux que *Dimitri*, d'accord, mais c'est encore bien mauvais — surtout si l'on en extrait les nombreux échos de *Lohengrin* que des auditeurs grincheux ont salués au passage.

Ainsi repoussé avec berthes, le bon Joncières a cédé la place à Beethoven, dont le *Concerto en ut mineur* fut interprété avec talent par l'éphèbe Risler, pianiste blond et alsacien, qu'une mèche formidable signalait à l'attention des foules, histoire d'imiter son professeur, Diémer-aux-dents-d'ivoire.

On a applaudi le vieux maître et son jeune interprète, et l'on s'est tordu en reconnaissant dans l'*adagio* la phrase trop

célèbre, *Salut, demeure chaste et pure*, de ce *Faust* que le vieux raseur Barbier, de concert avec le Père de la Musique, a tripataillé dans le poème de Gœthe. Quelques bonnes âmes se sont indignées, naïvement, de voir Gounod plagié par Beethoven — déjà ! Enfin, que voulez-vous ? les opinions sont libres !

Ne me tourmentez pas au sujet de la *Vision de Jeanne d'Arc*, mise en musique par l'ami Paul Vidal : je ne vous en dirai rien, sinon qu'elle vaut mieux que celle de Godard. A l'exécution, une trompette s'est distinguée par un son aussi faux que le Padlewski de M. de Labruyère.

8 Février 1891.

Si la nature de mon Patron a horreur du vide, je plains le pauvre cher homme ; il a

dû cruellement souffrir en voyant cette morne salle, ces banquettes désertes dont le tiers était à peine occupé par de lamentables philistins — *rari baillantes* — public à prix réduit aussi grincheux qu'incompétent qui semblait trouver qu'on ne lui en donnait pas assez pour ses billets de faveur.

Passons sur la visqueuse ouverture de *Ruy Blas*, une des compositions les plus plus résolument soporifiques de ce Mendelssohn, distingué mais raseur — quelque chose comme un Paul Desjardins qui ferait de la musique — pour lequel M. Lamoureux professe une incompréhensible et navrante admiration.

La symphonie en *ré* mineur de Schumann a retrouvé son succès d'antan, surtout le scherzo du trio, enjôleur et mutin — comme chausson.

Après la chevaleresque polonaise de Weber, que les piaffements additionnels du tumultueux Liszt n'ont pu complètement

dénaturer, une salve de bravos a récompensé Blumer. Pas beau, ce pianiste, dont la tournure ingrate d'adjudant sans avenir mériterait une description de Descaves, mais de la poigne. Il a enlevé la *Pastorale* avec une farouche énergie, et comme une fièvre Scarlatti.

Je ne vous crois pas assez déshérités pour ignorer l'*Incantation ;* évoqué par Wotan, le Feujaillit, crépitant, des rocs empourprés, protégeant de ses vagues lumineuses Brunnhilde endormie ; le motif du feu s'élance et frémit aux harpes, tourbillonne aux violons, tandis que, sur les harmonies caractéristiques des instruments à vent, le glockenspiel jette une pluie d'étincelles. Cet incendie magique, ces envolements de flammes gigantesques, le malheureux Blumer a la prétention de nous les rendre avec ses dix doigts. Je me demande comment M. Lamoureux a pu autoriser cette profanation ; c'est plus qu'un crime, c'est une gaffe.

De la mazurka chahuteuse de Letsch..?..-ski, un Chopin pour les classes pauvres, rien de particulier à dire ; c'est évidemment distingué, moins que la Goulue, pourtant.

Mais, ce qu'il faut proclamer, c'est que jamais on n'a plus intelligemment exécuté l'étonnante ouverture du *Vaisseau-Fantôme*, prologue merveilleux d'un drame inégal. Le musicien Alix Fournier expliquait à sa voisine, émerveillée, que cette page splendide est construite sur deux thèmes essentiels ; la sonnerie sauvage qui caractérise le Hollandais maudit, et le céleste motif de rédemption. Aujourd'hui, d'ailleurs, ces vérités fondamentales ne sont plus ignorées que du seul Oscar Commettant.

Quant au ballet de *Sylvia*, nous commençons à le connaître ; cinq fois de suite qu'on nous le sert ! C'est curieux ce que le Patron est aimable pour les compositeurs français, dès qu'ils sont morts !

12 Février 1891.

Abondance de solistes, prix des places élevé dans des proportions exorbitantes. Il n'en faut pas davantage pour éloigner les musiciens et attirer, séduits par le programme de ce concert, qui semble fait pour les élégances du quartier Marbeuf, les femmes du monde, celles du demi-monde, celles à tout le monde. Remarqué, çà et là, le prince Bibesco, la marquise de Portalègre, Tata, Nini, avec quelques autres belles et déshonnestes dames, grâce auxquelles le promenoir de notre Cirque ressemble un peu trop à celui des Folies-Bergère.

Dès une heure de relevée, la foule des curieux assiégeait les guichets, haletante,

pareille au peuple d'Israël attendant la Lehmann dans le désert. C'est en effet le jour du triomphe de la célèbre cantatrice Lilli Lehmann, « la journée de Mademoiselle Lilli », aurait dit le vénérable Hetzel. Mais, avant de l'entendre, il faut que l'interminable *Noce villageoise* de Goldmark soit consommée ; ces Allemands mettent du temps à tout.

Au risque de contrister M. Lamoureux, qui ne rêve que plaies et noces, le public a fait à cette symphonie hyménéo-rurale un accueil aussi froid que le jeu de Sophie Menter. Pas maladroit, certes, ce Goldmark, mais pas original non plus : dans son andante « Au jardin » où s'entrelacent, s'étreignent, se mêlent deux motifs enamourés dont le plus langoureux pastiche audacieusement une cantilène du *Désert* : « O nuit, ô belle nuit », le Massenet autrichien imite avec trop de précision la manière de *Sous les Tilleuls*, morceau dont, l'autre dimanche, Édouard-Juda-Colonne

confiait la partie de clarinette à une doublure de Boutmy qui ferait merveille, escortée d'un caniche, sur le Pont des Arts.

Enfin, l'étoile apparaît ! C'est dans l'air de *Fidelio*, magnifique, mais presque inchantable, hélas! que Lilli Lehmann, aujourd'hui Madame Kalisch, a débuté devant le public parisien, le seul qui consacre définitivement (cliché 31,415). Elle y a été la Léonore rêvée par Beethoven. Oh ! cette phrase des cors, en *mi* majeur! A ce propos, disons vite que le Patron a vu double une minute, au moins pour les croches; mais ça n'a pas duré.

Pénible, très pénible, cette « Ouverture de concert » qui n'est pas du Grieg des beaux jours, mais presque du Grieg d'égoût. Etrange, ce parti-pris de loger un roulement de timbale après chaque motif, comme font ces orateurs de brasserie qui soulignent leurs arguments d'un solide coup de poing sur la table. Et pourquoi ce titre, *En automne* ? Rien, dans ces vacar-

mes, rien qui suggère la saison nébuleuse,

Avec ses pâleurs de chlorose,

à moins que, par les pétarades de ses cuivres incongrus, le Norvégien Grieg n'ait voulu symboliser les effets du melon, terribles, paraît-il, sous les latitudes polaires.

Après les *Rêves* wagnériens, susurrés d'une voix *Lilli*putienne que, peut-être, les auditeurs du premier rang ont perçue, Sophie Menter, au nez verlainien, est venue jouer le Concerto en *mi bémol* de Beethoven, vêtue d'une robe bleue, du goût le plus bavarois, constellée de boutons d'argent larges comme des soucoupes, semblables aux médailles dont s'enorgueillissent les bannières orphéoniques triomphales. Victor Wilder, qui se méfiait, était déjà parti ; le basson aurait bien dû suivre cet exemple, au lieu d'attendre, à la fin de l'Allegro, un signal que M. Lamoureux n'a pas encore donné à l'heure qu'il est. Faut-il révéler que, malgré son incontestable talent,

la pianiste munichoise a trouvé moyen d'arriver trois fois en avance sur l'orchestre? Vous me direz peut-être: Cela vaut mieux que d'arriver en retard...

Un nombre considérable d'imbéciles ont éprouvé le besoin de s'esquiver avant l'*Ouverture du Carnaval Romain* — une actualité, pourtant! Il est probable que ces seigneurs professent sur le plus grand des musiciens français l'opinion — digne d'être recueillie dans les Kerstomathies — de ce pauvre Léon Kerst, champion de Godard, qui s'extermine à découvrir *Lohengrin* et trouve « rococo » les partitions de Berlioz. Kerst et Montépin, toute la lyre! Les lecteurs du *Petit Journal* ont de la veine. Bref, les philistins sortis, il est demeuré assez de musiciens et de connaisseurs pour applaudir cette verveuse ouverture, avec le délicieux motif du cor anglais, excellemment dit par le bon Dorel, et le galop des *Moccoli*, si allègre et si grouillant de vie et de couleur. Je ne pense pas que

les fuyards aient eu peur de certain « canon » braqué dans la première partie de l'ouverture ; il est plus joli que dangereux, et rate quelquefois.

15 Février 1891.

Public nombreux, mais assez *selected* pour refuser d'entendre la symphonie en *ut* mineur qui se joue devant dix fidèles de Beethoven à peine, le chapeau sur la tête, grelottant sous l'assaut des courants d'air savamment organisés. Exécution hors ligne : l'adagio en *la bémol* (soyons pédante) est unanimement applaudi par Fürster, le seul artiste que j'aie vu au promenoir, et, au trio du scherzo, les chassep... non, les contrebasses ont fait merveille. Les trombones qui donnent un si puissant éclat aux grands

accords du finale résonnent encore que la foule aux longues oreilles, heureuse d'être débarrassée de Beethoven, accourt avec fracas. On se salue, on s'installe, on cause : « Vous avez entendu *Lohengrin?* — Ah ! ma chère, Rouen, scène inférieure. — La censure devrait interdire cette *Fille Elsa...* »

Intrat madame José Maya, femme magnifique, nez bourbonien, manches à gigot phénoménales, qui entonne sans conviction l'air « Amour, viens aider ma faiblesse » de *Saint-Saëns et Dalila*. Des notes basses suffisantes, mais un médium si mince qu'à peine il pourrait évoquer l'esprit de Scholl, le moins rétif de tous, cependant.

Une robe jaune recouverte de dentelles noires ; dedans, une pianiste au nom funèbre, Sophie Menter, qui fait preuve d'un mécanisme foudroyant dans le concerto de Liszt en *mi bémol*, ennuyeux comme un parapluie. On l'applaudit frénétiquement, elle salue avec des ondulations de cou qui font étinceler ses douze mille francs de

strass ; on applaudit de nouveau, elle resalue, etc.

Dans l'ouverture de Grieg aux automnales prétentions, je ne vois guère à signaler que le couac désolé de Bonvoust, corniste aux yeux timides ; mais la comtesse Viviane de Brocélyande me reproche doucement de méconnaître ce Vendémiaire qui dit la joie rubiconde des vendanges, et les échos rêveurs de la chasse, et les rafales lointaines de Norvège où glisse plaintivement l'or des feuilles envolées. Comme madame la comtesse voudra.

De nouveau, la robe rose de la cantatrice éclaire l'estrade. Si José, madame, j'insinuerais que vous aurez Maya partir avec George Vanor pour avoir si déplorablement bafouillé les vers de son subtil *Madrigal :*

Tes doux baisers sont des oiseaux
Qui voltigent, fous, sur mes lèvres ;
Ils y versent l'oubli des fièvres...

Mieux eût valu le dire sans se préoccu-

per de la musique ajoutée par Cécile Chaminade à cette musique, inutilement.

Réapparition de Sophie Menter, décidément en verve ; vifs applaudissements après *le Roi des Aulnes* transcrit pour Liszt ; pour moi, je n'admettrai ce genre de plaisanterie que le jour où j'aurai entendu une cantatrice roucouler la Vélocité de Czerny.

Si tu l'avais connue, cette tarentelle qui se déroule pendant six kilomètres, trop heureuse Calypso, tu te serais facilement consolée du départ du Liszt. Enormément de notes ; peu de musique ; pas un accroc. Enivré d'avoir reconnu au passage un lambeau de la *Muette de Portici*, le public trépigne, exulte, crie, ce pendant que la plupart des musiciens de l'orchestre (où donc est passé le suave harpiste Gabriel Verdalle ?) imitent le bruit de la grêle avec leurs archets approbateurs.

Tout finit par des chansons ; celle de Chabrier, *Espana*, suscite son habituel en-

thousiasme, encore que, talonné par la crainte de faire attendre les invités du mariage Hugo-Daudet, le patron ait mené ce pot-pourri ibérico-fumiste presque aussi vite que Colonne conduit le prélude de *Tristan*. Les harpes frémissent, les flûtes pétillent, les trombones aboient ; au dehors, le manège de chevaux de bois installé en face le cirque tourne tout seul.

Dans ma dernière lettre, je parlais du critique musical qui opère au *Petit Journal*. Chante aujourd'hui, Muse, ce collègue de l'esthète Camé-Léon Kerst et du romancier Emile Pauvrebourg, chante la gloire de Franck-Lamy, peintre ordinaire du lycée Janson de Sailly, producteur de puvisdechavâneries laborieusement mâtinées de Raphaël Collin, que, tous les deux jours, il exalte dans sa feuille, se prédisant les plus hautes destinées.

18 Février 1891.

Quelle chambrée ! Quels bravos ! Quels pourboires ! Ah ! que voilà des séances qui rattachent aux choses d'ici-bas les âmes les plus douloureusement froissées par les réalités terrestres, les plus éprises d'Au-Delà ! Aux premières, tout ce que Paris compte de musiciens dignes de ce nom, et quelques autres aussi, compositeurs de tout mérite et de tout poil, depuis les frères Hillemacher, siamois diserts de la musique centre-droit, jusqu'au fluet Sylvio Lazzari représentant officiel du wagnérisme à Paris, sans oublier ce joyeux drille de Chabrier, Triboulet de la cour de Bayreuth.

Au promenoir, massés en colonnes profondes, les raffinés de l'Ecole Franckaise, les Césarions intransigeants, « ceux qui

lisent Wagner dans le texte», chuchotaient avec une admiration presque effrayée quelques-unes de mes trop crédules compagnes, en se montrant ces beaux éphèbes : la poésie de Wilder ne suffit point pour goûter ces immortelles noces « accomplies entre l'antique Poésie et la jeune Musique » comme disait le flave Camille Benoît, et tous s'étaient munis d'énormes partitions allemandes, que, d'ailleurs, ils n'ont pas ouvertes. Pas commodes, ces messieurs ! L'honorable *Rhapsodie cambodgienne* pour instruments bouchés, de Bourgault-Ducoudray, ils l'ont acueillie avec des ricanements dont l'irrévérence a glacé l'enthousiasme du public, qui, déjà, prenait feu pour cette denrée coloniale.

Par bonheur, Lilli Lehmann a dit si merveilleusement son air d'*Obéron*, qu'ils en ont oublié de railler le chic transrhénan de sa robe blanche et ses manches, compliquées comme un poème instrumental-évolutionniste de René Ghil.

Que n'a-t-on pu commencer une vingtaine de pages plus tôt le deuxième acte de *Tristan* et nous rendre ainsi la phrase d'attente que murmurent les violoncelles, le motif du rendez-vous qui glisse des hauteurs de l'instrumentation et s'exalte en halètements passionnés pour se résoudre en un thème de félicité ardente, le cri d'amour éperdu qui jaillit des lèvres d'Iseult en réponse aux craintes de Brangaine et le terrifiant thème de mort éclatant à l'orchestre au moment où, dans un admirable transport, l'amante arrache la torche du signal et l'écrase. — Tout fût devenu clair, même pour les rédacteurs du *Ménestrel*, mais il fallait une Brangaine !...

Je ne sais si le public a bien compris ce prodigieux nocturne d'amour chanté par les cent voix de l'orchestre, les grouillantes fanfares de chasse qui se répondent d'un ton à l'autre, au lointain du parc, le long et sublime discours sur le Jour et la Nuit, et l'admirable duo, coupé par le chant que

lance l'amère veilleuse montée sur la tour prends-garde. (A ce propos, j'ai remarqué que mademoiselle Mangin, désireuse de suivre les traditions de son illustre ancêtre, s'était perchée d'instinct près de la grosse caisse.)

En a-t-il fait écrire, dire et penser d'atroces bêtises, ce torrent de passion que je ne pouvais entendre gronder sans devenir plus rose que les rubans de mon bonnet d'ouvreuse. Tout le monde a parlé du schopenhauerisme de *Tristan*, mais l'heugélianisme déployé par des commentateurs, qui saura le mettre en lumière ? C'est en plein *Ménestrel* — dans ce dernier asile où l'on tolère les séniles oscartades de Commettant, ce refuge du bon Julien Tiersot qui, dans le numéro d'hier, affirmait que le père de Bach mourut à l'âge de dix ans (1) — c'est en plein *Ménestrel* qu'Heugel célébra « le petit nocturne à deux voix traité dans la manière de Gounod », découvert par lui vers le mi-

(1) « Agé de dix ans, son Père meurt. »

lieu du deuxième acte « de nuance grise et lourde, souvent pauvre d'inspiration, malgré sa redondance dans la forme. » Et il ajoute, cet Heugel aux inconscientes audaces, que le terrible duo palpitant de passion enfiévrée « est coulé dans le moule de tous les opéras consacrés ». Dans le moule! Heugel, Heugel, les moules ne sont pas où vous pensez!...

Pendant que M. Lamoureux conduit l'ouverture du *Carnaval Romain* que le sénateur Barbedette lui-même arrive à trouver de son goût (de quoi j'me mêle!) je m'esquive à travers les couloirs encombrés de mélomanes discutant les mérites du fidèle Kalisch tenu en laisse par Lilli Lehmann — les uns l'exaltent, les autres demandent qu'on éloigne d'eux ce Kalisch — — et je cours au Châtelet demander des nouvelles.

Les élèves de Diémer, conduits par Camille Bellaigue, que, décidément, Wagner n'intéresse pas, ont fait une petite ovation

de famille à la *Fantaisie*, pas subversive, élabcrée par l'auteur d'une fugue sur *les Pompiers de Nanterre*, Périlhou, que ce digne employé de la maison Erard avait fait jouer, l'an dernier, chez son patron. Il y a là un motif de chasse qui revient cent six fois ; ce n'est pas trop, mais c'est assez.

Très vif succès pour le *Réveil de Galathée*, du jeune Gabriel Pierné, qui a su écrire une musique élégante et fine sur des vers de Paul Collin, indiciblement stupides. La première partie « Transformation de Galathée » — rien des baraques foraines — vaut mieux que « Galathée vivante », plus applaudie, plus public. Phrases câlines, orchestration insidieuse, motif charmeur sous lequel s'alanguit un accompagnement qui vole d'appoggiature en appoggiature. Et puis, aux personnes affaiblies, je recommande certain petit effet de hautbois, de harpe et d'alto, qui vaut l'élixir Godineau.

19 Février 1891.

Pour commencer, exécution de la huitième symphonie devant une centaine d'auditeurs. Décidément Beethoven ne fait plus recette. Pourtant, on l'a bien jouée, très bien ; après les 81 mesures du petit *allegretto scherzando* à 2/4, un murmure approbateur a couru dans la salle, et la trompette a glorieusement sonné le solo du menuet.

Une figure poupine, des yeux confiants de chien jeune, des cheveux mal taillés à la séminariste, un grand corps maladroit, c'est Sapelnikoff. Il joue cotonneusement un concerto de Henselt presque aussi ennuyeux que les articles signés *S.* par ce petit pion aigri des *Débats*, qui trouverait dans l'alphabet, deux lettres plus haut, une

initiale convenant bien mieux à qualifier son genre de talent. Tout le monde sommeille, sauf deux violoncelles qui rient à ventre déboutonné.

Après ces platitudes, la *Symphonie cambodgienne* de Bourgault-Ducoudray, malgré l'obstination d'un blond flûtiste à jouer un quart de ton trop haut (*Excelsior!*), a remporté assez de succès pour décider son auteur à lâcher définitivement la musique antique. Vous n'êtes pas sans savoir que les anciens modes grecs ont longuement occupé cet excellent érudit, des modes affublés de noms à coucher dehors avec des billets de logement, comme dit une de mes collègues, veuve d'un brigadier de gendarmerie « lydien, phrygien, hypophrygien », est-ce que je sais ?... chacun ayant sa gamme distincte, etc., etc. Le malheur, c'est que l'on vient de dénicher dans un tombeau égyptien, formidablement vieux, vieux comme est Rod, une flûte qui donne les notes de notre gamme actuelle. Si bien

que l'infortuné Bourgault-Ducoudray en est pour ses théories. Ce n'est pas une raison, d'ailleurs, pour que le harpiste bafouille sa rentrée, au grand émoi de sa voisine mademoiselle Taxy, harpiste également, mais enlacée d'un boa qui fait songer à Salammbô.

Prélude du *Déluge*, pour changer; un peu de tirage dans les premières mesures, mais Houfflack perle son solo avec une élégance exquise; nous sommes loin de cette séance fatale où, pour avoir accroché la hausse de son archet à son habit... « Houfflack, t'en souviens-tu? Quel pénible silence! » (*Musique de Niedermeyer.*)

Rentrée de Sapelnikoff qu'on applaudit poliment; il salue, court et sec, il tripote quelques arpèges, il s'essuie la moustache, il se mouche en *fa* mineur, enfin, il entame une Etude, moins importante que celle de maître Gamard, mais aussi honorable.

22 Février 1891.

C'est au Conservatoire, ce coup-ci, que se sont rués tous les représentants du high-life et même du struggleforhighlife musical. Dans ce temple où règne le vénérable Ambroise Thomas, le front ceint de rhubarbe, les contrôleurs assistaient éperdus au défilé des personnalités les plus en vue, depuis Madame Carnot jusqu'à l'Ouvreuse, le ban et l'arrière-petit banc de la critique.

Auprès du chef d'orchestre, les solistes prennent place : c'est Auguez, toujours Père de l'Eglise ; le jeune ténor Warmbrodt, encore mouillé des larmes sauriennes que versa Colonne en apprenant la mort de Franck ; mademoiselle Lépine, qui répond au nom de Fanny, comme une mélodie de

Tiersot, sous-bibliothécaire au Conservatoire et candidat à la succession de Johannès Weber, l'amer raseur du *Temps*; madame Boidin-Puisais, qui délaisse en l'honneur de Bach ses brangaines coutumières; mademoiselle Landi, bien plus jolie personne à la ville que derrière la rampe de l'Odéon, sans doute parce que cette jeune acteuse n'a pas encore l'habitude du grime.

Il s'agissait de la splendide *Messe en si mineur*, de Bach, celle-là même que Weckerlin parvint à refouler l'an dernier pour la remplacer, horreur! par ses œuvres complètes. Mais ce fonctionnaire a cette fois le dessous, et nos jeunes enthousiastes dansent la *Bach*anale du triomphe autour de ce rond-de-cuir attristé.

A l'orgue, la foule admire le dos majeur de Guilmant, organiste, fuguiste, symphoniste, qui, me dit-on, apprécie le vieux cantor de la Thomaskirche presque autant que fait Maurice Bouchor, dont les vœux sont

celui d'un simple *Bach*elier. Les chœurs sont excellents, sauf peut-être les contralti, qui me font songer aux sinistrés de la Martinique : je veux dire qu'ils manquent d'assurance. Les gens intelligents applaudissent à tout rompre, les dilettanti s'embêtent comme des croûtes de pain derrière autant de malles. Le préhistorisque Weber s'agite, crache, et demande le texte.

On ampute la dernière partie du *Kyrie*, puis le chœur *Gratias agimus*, qui, circonstance atténuante, est reproduit plus tard. La rage des coupeurs s'exerce encore sur un air de basse. *Quoniam tu solus sanctus*, où l'accompagnement des bassons avait semblé « comique » (oh la la !) et dont le solo de cor, surtout, avait été jugé inexécutable ; ça, c'est moins bête. Je passe quelques autres abréviations... Immense succès pour le vaillant trompettiste Teste, qui sonne sans faiblir, à des hauteurs insensées, sur la tonnante joie de l'orchestre et des chœurs. De plus en plus sourd,

Weber continue de réclamer le texte.

Ah! que ce *Credo* est bien! Wilder s'étonne que le protestant Bach ait chanté *unam catholicam Ecclesiam ;* cette affirmation le surprend, en sa qualité de vieux luther. Désespéré de ne pas obtenir le texte, Weber prend le parti de s'en aller.

Le *Sanctus* est prodigieux ; pour l'*Agnus*, c'est à se mettre à genoux devant, Mademoiselle Landi y est excellente. Ovation finale. A la sortie, les Anglais se montrent Bellaigue, le Kam-Hill de l'aristocratie.

Hélas ! ce Bach nous fait bien du tort ! Toute l'école de Franck avait abandonné notre Cirque où de nombreuses loges béaient vides, si tristes que le Patron nous chargea de les remplir avec des habitués du Promenoir habilement choisis.

Pourtant, le programme ne manquait pas d'intérêt ; outre l'ouverture de *Coriolan*, au cours de laquelle notre trompette ne se permet pas (comme chez Colonne qui jouait la même œuvre), des clameurs de marchands

de robinets, M. Lamoureux offrait au public la « Preislied », que Walter Kalisch de Stolzing a dit avec une juvénile fraîcheur, si pure et si naïve, que tous ont applaudi son élévation au grade de Maître-Chanteur. « Il accepte, disait Catulle Mendès, comme on se laisse faire académicien sur ses vieux jours. »

Passons sur l'exécution peu remarquable de *Phaéton* qui avait attiré tous les Durand (père, fils, et Carolus), pour arriver au clou de la journée. Sanglée dans sa belle robe n° 1 (vert émeraude), Mme Lehmann chante l'ardente passion d'Isolde avec une conviction qui fait branler comme battants de cloches ses longues boucles d'oreilles. Son Tristan de mari, piqué au jeu, se donne tant de mal que sa petite tonsure en devient cramoisie.

Comme le feu lointain d'une forge nocturne,
Qu'on voit, sans en entendre encore les marteaux,

Ah ! les belles notes, toutes belles, toutes, sauf un polisson de *mi* grave (pour elle)

qu'elle escamote avec grâce et dextérité — NUR *vor mir stand...*

Tempête d'acclamations, autrement chaleureuse que celle d'Alphonse Duvernoy ; Lilli est applaudie à pleines mains, *manibus Lillia plenis* ; malgré ses pudiques protestations, le Patron est traîné sur le devant de l'estrade par les coupables amants. Quatre rappels.

A propos de *Rappel*, ce pauvre Paul Meurice a dormi *ohn'Erwachen*, *ohne End'* sur l'épaule compatissante de Vacquerie, sourd aux stridences du cor qui — il faut le dire, tout de même — a émis de ces sons étrangement mal bouchés, aussi douteux que les garanties de la rente italienne.

Chez Colonne, le violoncelliste Delsarte à la mèche irrésistible, Diémer aux impeccables doigts, et quelques autres seigneurs de moindre importance se sont fait applaudir par une assemblée d'aveugles, où régnaient le pianiste Risler à peine au sortir

de l'enfance, le minable mélomane Gabriel Lemaire, et quelques autres borgnes.

26 Février 1891.

Sur le conseil de Jules Huret, grand enquêteur devant *l'Echo de Paris*, *le Figaro* et quelques autres, j'ai écrit, l'autre jour, aux sommités de la Musique, curieuse de savoir si ces maîtres éprouvaient la même répugnance que les peintres à se rendre à Berlin. Voici mon courrier d'aujourd'hui.

« Ma fille,

» Le Tout-Puissant ne créa, avant moi, qu'un seul compositeur de génie, Mozart, qui naquit à Salzbourg et que, par consé-

quent, ne peut revendiquer la musique allemande, comme j'ai eu soin de le faire remarquer dans mon livre sur *Don Juan*.

» La conclusion s'impose : j'irai fouler aux pieds ce foudre ridicule de Wagner — ce qu'il en reste, du moins, car je l'ai terriblement abîmé, *Deo adjuvante*, sous le pseudonyme de Gallus (vous trouverez l'article dans la *France* du 10 avril 1887, mais je préfère que vous n'appreniez pas au public que j'en suis l'auteur : *mitis et humilis corde...*)

» N'est-ce pas œuvre pie, que d'aller montrer aux Allemands le musicien dont Saint-Saëns, — en qui j'ai mis, depuis qu'il est dans l'Institut, toutes mes complaisances — a pu dire que le « *Faust* a rehaussé l'éclat de la parole de Gœthe ? »

» Ma fille, je prie pour vous.

» Gounod (*de l'ordre des frères prêcheurs*).

« Spirituelle mais mordante Ouvreuse,

» Qu'irais-je faire là-bas, *dahin, dahin !* en ce pays où l'on a la faiblesse de préférer les poèmes originaux de Wagner à mes livrets que les Allemands trouvent, — l'Ouvreuse le sait mieux que personne — traduits « in Wilder Art ? »

» Je reste donc sous ma tente, plantée au sommet du Montsalvat-aux-Herbes-potagères.

» Sans rancune, petite peste.

» Victor WILDER. »

« Bien chère madame,

» Je suis heureux, et, ajouterai-je, je suis fier que vous ayez pensé à moi en une telle occasion. Cependant, la matière est subtile, et l'on peut se demander s'il est prudent d'aller *Unter den Linden*, même (et surtout) lorsqu'on a composé *Sous les tilleuls*. Bref, vous me voyez horriblement perplexe, d'autant plus que j'ai toujours cherché à

contenter tout le monde et mes pairs. Je n'ai pas d'opinion ou plutôt je n'en ai pas encore. Excusez-moi : je lance à ce sujet un télégramme à ma petite Sibyl de Cumes, avec réponse payée.

» Daignez agréer, bien chère madame, l'admiration respectueusement passionnée d'un homme qui met à vos pieds, pour le jour où vous lui ferez le grand honneur de le consulter sur quelques-unes de vos compositions musicales, l'offre de ses modestes connaissances techniques et de son inaltérable dévouement.

» J. Massenet. »

(Par câble.)

« Madame,

» Pour la première fois depuis mon arrivée à Ceylan, je regrette l'absence de mon collaborateur Louis Gallet qui aurait cor-

rigé mes vers ; privé de son aide, je n'ai pu rimer que ceci :

Je vous envoie un câblegramme
Pour vous exposer mon programme.

» D'ailleurs, je n'en ai pas, de programme. J'ai bien pu donner, autrefois, des concerts en Allemagne, mais c'était pour faire rentrer dans ma poche, c'est-à-dire en France, quelque chose de nos cinq milliards. Aujourd'hui, je ne sais pas si, par ce moyen, je réussirais à faire rentrer seulement cinquante pfennigs.

» Et puis, vous savez, les idées changent si vite ! En 1876, j'écrivais que « du haut du dernier acte de la *Götterdämmerung*, l'œuvre entière apparaît dans son immensité, presque surnaturelle, comme la chaîne des Alpes vue du Mont-Blanc. » L'année dernière, revenu de ces métaphores lyrico-orographiques, je déclarai que les cacophonies effroyables du théâtre de Bayreuth ne valaient pas mieux que celles du théâtre

Annamite. Demain, je publierai peut-être une troisième appréciation. Rien n'est certain, sauf ma nomination à l'Institut. Au surplus adressez-vous à Durand (plus compétent que Schœnwerk) : tout ce qu'il fera sera bien fait.

» En somme, que mes collègues aillent à Berlin ou restent à Paris, peu m'importe ; la seule chose que je leur demande, c'est de ne pas venir à Ceylan.

» Recevez, Madame, mes salutations.

» C. Saint-Saens. »

« Chère madame et bien distinguée confrère,

» Vous me faites l'honneur de me demander mon avis sur une « Exposition des musiciens français » à Berlin. L'idée est ingénieuse, et j'y applaudirai de toutes mes mains, si quelques-uns de nos glorieux maîtres, les Ambroise Thomas, les Faure, les Duprato, la veulent prendre sous leur

patronage. Pour moi, je me ferai une joie d'y participer, sous quelque forme qu'on le désire, à titre de paléographe, de ténor, de sous-bibliothécaire — et même de compositeur.

» Si, d'aventure, chère dame, vous me faites l'honneur de parler de moi dans vos spirituelles causeries, soyez donc assez aimable pour prêter l'appui de votre rare autorité à quelques doléances que j'épanche aujourd'hui en votre sein : il est évident que M. Johannès Weber, du *Temps*, ne fait pas une part assez large aux mélodies populaires dans ses si curieux feuilletons ; il gagnerait à être remplacé par un folkloriste plus sérieux. D'autre part, le comité de la Société nationale de musique ne se renouvelle peut-être pas assez ; il serait urgent de le rajeunir par l'infusion d'un sang nouveau...

» Je mets à vos pieds, chère madame et confrère, l'humble expression de mes bien respectueux hommages.

» JULIEN TIERSOT. »

« Ma grosse poulette,

« Il n'y a que deux personnes fichues d'exécuter proprement *Espana* : l'orchestre Lamoureux et moi, ou, pour être plus exact, moi et l'orchestre Lamoureux. C'est ce qu'il faudrait faire comprendre à ces mangeurs de choucroute. Mais ce que je voudrais voir la bille de Caprivi entendant mes *Petits cochons roses !* Je n'ose pas en rire à mon aise, de peur de casser mes bretelles.

» Qu'ils me mettent donc à l'œuvre pour voir, hé, là-bas, les gens à oratorios ! Je te leur f... *Parsifal* en quadrille pour Filles-Fleurs du Moulin-Rouge, et *Judas Macchabée* en opérette (c'est Colonne qui ferait Judas et Henri Buguet le Macchabée). Je m'engage à tout recomposer, réorchestrer, bafouiller, tripatouiller, écrabouiller, et à interpréter moi-même — en marchant sur les mains — le *Menuet du Bœuf* intercalé tout exprès dans mon prochain drame poli-

tico-légendaire, *le Homard mystique*, que Paravey m'a formellement promis (pourquoi ris-tu ?) de jouer... après *le Sicilien*, tu sais bien, l'ours de c't'autre Weckerlin mal léché qui, à la Bibliothèque du Conservatoire, de dix heures à quatre heures, grogne tous les jours et ne fait jamais le beau.

» Je te serre le métacarpe (de Fontainebleau.)

» E. CHABRIER. »

« Madame,

« Après les ridicules attaques que vous avez dirigées contre moi dans un méchant bouquin vert, édité chez Vanier, dont je n'ai pas même retenu le nom et que François Eymieu, notre maître à tous, a déclaré n'être pas écrit en français, je trouve singulier que vous osiez me demander une consultation.

» Aussi n'aurais-je pas pris la peine de répondre, si l'heure n'était venue de dissi-

per l'équivoque déplorable qui pèse sur toute notre école ! J'ai mis dans *Dimitri* tout ce que notre tempérament national peut s'assimiler de l'œuvre de Wagner, qui d'ailleurs ne manquait pas d'un certain talent.

» C'est tout ce que j'ai à dire.

» Je vous salue.

» Victorin JONCIÈRES. »

1er Mars 1891.

Recette déplorable ; c'est la faute au soleil : personne au promenoir, et, dans la salle, un fretin qui ne vaut pas l'honneur d'être nommé. Signalons seulement l'excellent Jourde — une des plus sympathiques figures de ce *Siècle*, — cet enfant prodigue

de Wormser, et une redoutable phalange de violoncellistes.

Ordinaire exécution de la symphonie en *mi bémol* de Schumann ; l'*Allegro* de grande allure, sobrement énergique, nous l'avons bien joué, mais au *Scherzo*, pris trop vite, une redoutable confusion aurait dû inquiéter M. Lamoureux, s'il avait été moins occupé à éponger son crâne miroitant. Quelle chaleur lourde! les joues du hautboïste Dorel semblent passées à la cochenille, et l'infortuné flûtiste, fumant, mijote au Hennebains-Marie.

Le public retrouve un peu de vigueur pour acclamer le son petit, mais pur, du chevelu violoniste Rivarde dans le concerto en *la* que Saint-Saëns a séparé d'un *Rondo espagnol*, sauf erreur, où maintes fois brilla Sarasate. Les musiciens de l'orchestre joignent leurs discrètes approbations aux bravos de la salle, mais plus d'un violon jette sur ce triomphant confrère au teint de pain d'épice des regards néroniens :

« J'embrasse mon Rivarde, ah ! c'est pour l'étouffer ! »

Quatorze paires de mains, pas une de plus, applaudissent le *Paysage* mendelssohnien et la *Ronde fantastique* à la Wallenstein, extraits d'une suite de l'organiste Bernard ; orchestre ingénieux, idées menues, thèmes bretons.

Les Maîtres chanteurs ! Au bord de la Pegnitz, sur la prairie joyeuse, les apprentis en habits de fête célèbrent la Saint-Jean et, jetant au loin leurs sceptres enrubannés, voyez-les courir au-devant de ce bateau chargé de fraîches paysannes ; c'est l'universelle allégresse ; gaîment s'agitent les banderoles de l'estrade réservée aux Maîtres ; même la vieille citadelle de Nuremberg, tout au fond de la scène, semble sourire. Et voici la danse en branle... Hé bien, mon cher Patron, c'est abominablement mou, la valse que vous nous avez servie. Du nerf, allons, ce n'est pas Beckmesser, ce n'est pas Pogner, c'est une troupe

de gaillards aux jambes de vingt ans qui se trémousse ! Et vous, les musiciens, si vos leçons en ville vous laissent un peu de répit, relisez donc — ou lisez — la glose exquise de Catulle Mendès, qui, mieux que vous, la saurait diriger « cette valse qui tourne, qui fuit, qui revient, enlace les bras, dénoue les étreintes, et qui rit, et qui chante. »

Dans le premier morceau de la *Rapsodie norwégienne* de Lalo, les violons se sont distingués. A propos de Lalo, un chercheur ironique a bien voulu m'envoyer *le Banjo*, de Gottschalk, où j'ai retrouvé avec un peu d'étonnement — note pour note — le rythme et le dessin accompagnant la fameuse aubade du *Roi d'Ys*. Pourquoi diable emprunter à Gottschalk, alors qu'on a la partition entière de *Fiesque* ?

Chez le père Colonne, la petite fête commençait par la *Fantastique*, du vieux Berlioz. Encore que l'ombre de ce musicien romantique et chevelu soit poursuivie avec

une haine d'Apache par les descendants d'Hérold — « notre Hérold », comme dit Arthur Pougin — de bons esprits s'obstinent à l'admirer. J'accorde que la *Symphonie fantastique* joint à d'évidentes preuves de génie une totale absence de talent, mais s'il fallait choisir entre les deux !... La *Scène aux champs* a de belles parties, la *Marche au supplice* est d'une splendeur féroce, même sans les mimiques homicides de Colonne-Deibler, et, dans le *Sabbat*, l'encanaillement de la « mélodie aimée », confiée à la petite clarinette en *mi* bémol, non, ça, vois-tu, mon gros Chabrier, on ne t'a pas attendu pour être drôle !

Enorme succès pour la *Suite en si mineur*, de l'ancêtre Bach, et plus encore pour le bon flûtiste Cantié. Aussitôt après, le programme annonce *le Chasseur maudit*, de Franck, Colonne ayant profité des cloches de la *Fantastique* pour l'exhiber. Et tandis que le public éperdu dévore, au recto du programme rose, le texte abracadabrant

de Burger et s'extermine à goûter la musique de Franck, l'orchestre entame paisiblement *les Murmures de la forêt.*

. Le jeune Siegfried y dialogue avec un oiseau qui doit être empaillé, si j'en juge par la lenteur des mouvements qu'impose le Fafner de ce Châtelet de nécessité. Ajoutons qu'un anémique glockenspiel s'est livré à des fantaisies qui n'existent que dans l'imagination de son maître, et mal accueillies par les wagnériens de la salle.

Le Chasseur maudit n'a pas trop mal couru, sur une certaine fanfare de cor que d'Indy, en disciple pieux, a replacée dans *Wallenstein*. Le *Rouet d'Omphale*, de Saint-Saëns (Orpheus viator, de Linné), pris trop lentement, a suscité l'applaudissement des foules, non-seulement les bravos de Gaston Paulin, colonne du *Guide musical*, mais l'enthousiasme de ce délicieux sourd de Mangeot, qui n'a pas sourcillé, d'ailleurs, lorsque le trombone, imperturbablement, a clamé une phrase de

Rheingold (descente de Wotan et de Loge à Nibelheim), et lorsque le morceau a fini sur un passage de *Siegfried-Idyll.*

Après ces réminisaint-Saëns, Colonne a déchaîné *les Erinnyes*. Le prélude se compose de deux parties, dont l'une est bien ennuyeuse, et dont l'autre fait un bruit infâme. A la fin se trouve un petit motif avec lequel Paul Vidal le Fauve, en l'améliorant d'ailleurs, a construit le plus joli morceau de son *Noël ;* c'est peut-être pour cela qu'il a dédié cet oratorio à Massenet, comme il dédia sa *Révérence* à Chabrier, sur le conseil de Lecorbeiller, librettiste prudent, pour s'excuser d'y avoir intercalé certaine phrase où je ne sais quel subversif joaillier déclare à la Sulamite que « dans l'émeraude de ses yeux — se fond le saphir des cieux. »

La « Scène religieuse » ne m'a pas ravie (des Gounods et des couleurs...) sauf son élégie, après laquelle le beau Baretti se lève, et salue quatre fois de suite, sans

même attendre qu'on le lui demande, donnant à sa haute taille des attitudes drôlement alanguies d'odalisque — l'odalisque de Louqsor.

J'ai nommé tout à l'heure ce pauvre vieux Mangeot qui s'évertue à me mordiller dans son *Monde musical*. Ne fatigue pas ton ratelier, l'ancien, et rappelle-toi qu'après avoir inventé le « clavier renversé » on n'a plus qu'à se taire — sans murmurer.

5 *Mars 1891.*

Je me suis faufilée à l'une des répétitions d'ensemble du *Mage*, données « devant la critique seulement » *id est* deux mille personnes de tout sexe et de tout poil. J'y ai vu l'ineffable Gailhard engueulant l'infortuné Vianesi ; le vieux Ritt, effondré à l'amphithéâtre sur une rame de papier blanc qu'il s'évertue à couvrir de notes laborieuses, pendant que Hartmann et Richepin le soutiennent de la voix et du geste ; et, dans le public, d'innombrables rats, échappés des coulisses, venant applaudir le macaroni sentimental que dévide Vergnet, d'une voix magnifique d'ailleurs. J'ai cons-

tâté que le poème était aussi riche de tourâneries (ce qui ne vous étonnera pas, étant donnée la nationalité de l'auteur), que la musique est pauvre de motifs, et remarqué que notre cher Massenet — le Massival croqué d'un trait rapide, en maupassant, dans *Notre Cœur* — a vainement essayé de refaire l'*Incantation du Feu*. Malgré les glockenspillages auxquels il s'est livré, il faut que je lui décerne deux éloges : d'abord, il s'est évertué à ne pas écrire trop d'airs séparables, traités selon la formule ; ensuite la musique du *Mage*, aussi ennuyeuse que celle du *Cid*, est plus chaste que celle d'*Hérodiade*.

C'est curieux ! quand j'entends les opéras de Massenet, je regrette toujours ceux de Saint-Saëns. J'ajoute que l'audition des opéras de Saint-Saëns me fait regretter ceux de Massenet.

8 Mars 1891.

Rien de bien saillant au Châtelet. Après la trop Vhemente ouverture des *Francs-Juges*, nous subîmes la *Symphonie italienne* de ce terrible professeur à lunettes de Mendelssohn, qui n'imagina rien de mieux, en sa musique d'*Athalie*, que de mettre sous la vision de Joad le Choral de Luther. — Déjà ! se fût écrié Hervé. Cette *Symphonie italienne* a le don de m'embêter prodigieusement ; impossible de joindre une plus rare perfection de forme à une plus complète absence d'émotion. Comme disait Berlioz, ce sont toujours les mêmes variations sur le motif célèbre : « Je m'en fiche, je m'en fich' pas mal ! »

Eloa, poème lyrique ! La musique de M. Lefebvre est pavée de bonnes intentions

mais déplorablement chlorotique. Quant aux helminthes de M. Paul Collin, ombre de Vigny, pardonne-les à la sienne ! mais ta poésie vivait, et celle-là... ah ! en voilà une que Joseph Reinach ne saurait appeler l'*Eloa* existante !

A la fin du *Chasseur Maudit*, quelques vagues idiots ont éprouvé le besoin de protester ; ça n'a pas d'importance. Puis l'on a applaudi avec fureur la suite, *Au pays bleu*, de l'expansive Holmès. Il y a bien des choses en cette suite, un pays « d'or et d'azur », une « prière chrétienne », des saints et des déesses, un « hymne voluptueux », et avec tout cela un réel sentiment poétique, encore que la touche soit quelque peu brutale. Madame Holmès y a fourré, outre une éruption du Vésuve, force castagnettes (et la couleur locale, Augusta ? Il est vrai qu'il n'y a plus de Pyrénées), une tempête, un tremblement de terre, et « les pleurs d'un cœur brûlé d'amour ». C'est peut-être beaucoup.

De retour de Russie, où l'entraîna son humeur aventureuse, Colonne a dû méditer sans doute la parabole de l'enfant-prodige (musique de Wormser), car il nous a exhibé un pianisticule de dix ou douze ans, Otto Hegner, mignon à croquer. Ce mineur, hélas ! nous a exécuté le crevant concerto de Chopin en *mi* (également mineur) avec la perversité d'un vieux virtuose bronzé par les plus affreuses récidives. Succès, bravos. Le rubinsteinlen rougit, fait des yeux en boule de l'Otto. Je lui enverrai du sucre d'orge.

Les wagnériens, désireux de fuir les intempérances d'un glockenspiel surnuméraire, quittent la salle avant le morceau de *Siefried*, qu'un audacieux programme intitule *les Murmures de la forêt.* Seul Georges Hüe demeure à son poste ; c'est qu'il dort. J'oubliais Le Borne, qui applaudit, impavide : quand Le Borne est franchi, il n'est plus de limite. (*Bis repetita.*)

Au Cirque, un monde fou ; le Patron, en

verve, a enlevé, ainsi qu'aux plus beaux jours, l'introduction du trois de *Lohengrin* qui a passionné le public ; Clémenceau *junior* l'applaudissait avec frénésie, comme il a, du reste, applaudi tout le programme, — en bloc — à commencer par l'intéressante *Symphonie rhénane*. Le violoniste Reynier la déclarait un diamant, tandis que son schumannophobe de voisin la qualifiait de « caillou du Rhin »... ; — sans doute quelque habitué de Contrexéville.

Donc, le brave Chevillard employa plusieurs après-midi à confectionner un poème symphonique, très bien fait, sur *le Chêne et le Roseau*. Ça vaut mieux que d'aller au café. Bien composé, je le répète, d'une orchestration adroite, joli de sonorité (surtout le « Paysage »), ce petit travail peu compliqué, — où l'on voit qu'un monsieur bien sage s'est appliqué — ne laisse pas que de sembler longuet, malgré le thème du chêne qui tient bon, malgré les tonnerres lointains, malgré les stridentes petites flûtes qui

redoublent leurs efforts. Nous aurions dû nous méfier en voyant, au contrôle, Ulysse Bessac exhiber un visage symboliquement rasé. Cette composition météorologique a ravi le fauve Camille Lemonnier qui prenait des notes fiévreuses, et passionné l'ami Chabrier qui applaudissait à faire craquer aux entournures son pardessus tabac d'*Espana*. Méfions-nous : sous peu, le triomphateur de l'Odéon munichois nous servira, lui aussi, une Fable en musique, mais teintée de Wagnérisme, comme il sied : « Le loup et l'agneau (*du Nibelung*) ».

Immense succès pour la *Danse macabre*, saluée de bravos que Saint-Saëns a pu entendre d'Alexandrie : tout notre monde s'est surpassé, depuis Houfflack-la-Mort blême d'émotion, jusqu'à Dorel dont le hautbois a nettement dit le chant de coq, sans oublier le phocéen Andréas, descendu des hauteurs de la batterie, pour tapoter le xylophone qui doit évoquer les craquements des squelettes danseurs.

Pas bêtes, Maurice Lefèvre et George Vanor, bras dessus bras dessous, fichent *le Camp* après celui de *Wallenstein* qui me cause toujours d'Indycibles joies: c'est grouillant de vie, c'est coloré sans placage, c'est par endroits adorablement goguenard, c'est gaulois au meilleur sens du mot, et si personnel! Groupés autour du modeste et brun d'Indy, les jeunes franckistes du Promenoir (additionnés de Tiersot qui travaille dans le *Ménestrel* son *Bach*alauréat depuis trois semaines sans en sortir) poussent de tels cris d'admiration que mademoiselle Taxy, notre charmante harpiste, braque sur eux sa face-à-main étonnée.

Quant au batteur de grosse caisse, Sieveking, né à Amsterdam en 1869 (cet âge est sans pitié!), il m'a fait regretter Benjamin van Godard. Son *Prélude* encombré d'une « belle phrase », à transporter les cœurs bourgeois, sa *Marche triomphale* genre Verdi (*Aïda*-toi, le ciel t'aïdera) —

avec perpétuelle tendance à l'apothéose, ascension vers le coup de cymbale ponctuant, au sommet — le Patron sera sage de les réserver pour la prochaine tournée hollandaise, *Schurmann duce et auspice Schurmann*; on a joyeusement sifflé son petit essai néerlandais, espérons que nous n'entendrons plus palrer de ce talent Pays-Bas.

12 Mars 1891.

La dive Société nationale de musique — arche de l'école franckaise — avait daigné convier l'Ouvreuse, l'autre soir, à son concert avec orchestre, donné salle Erard devant une foule de critiques, de compositeurs, d'amateurs, chimistes, poètes, viticulteurs, juges d'instruction, etc., etc. Ces séances, qui se passent un peu en famille, sont d'ailleurs tout aussi intéres-

santes que les démonstrations dominicales de nos grrrands capellmeister retour de Russie ou en charge pour la Hollande.

Le concert a débuté par l'*Hymne védique*, de l'ami Chausson. Musique un peu froide, mais bien distinguée tout de même! D'ailleurs, bien qu'elle soit austère, elle ne nous trouve pas de bois, et nous a semblé digne des sévères alexandrins de Leconte de Lisle, surnommé « l'Onagre » dans le monde des lettres, ce qui lui valut jadis cet encouragement du Maréchal : « C'est vous qui êtes l'Onagre? Continuez. »

Bref, après ce morceau, qui n'est pas une védille, personne n'a eu l'envie de s'écrier : « *Véda retro, Chaussonas!* » Je constate ce succès, sans aucun esprit de Bouddherie.

Vêtue d'une aimable toilette rose, mademoiselle Ten Have a joué un *concerto* en *ré* mineur du vieux Bach dont l'andante, si curieux, n'a pas été compris du public. Puis, un jeune ténor, M. Gogny, est apparu,

lissant sa fine moustache, dont nous allons chanter à la ronde, si vous voulez, que je l'adore et qu'elle est blonde comme les blés. Il a une jolie voix, ce jouvenceau, mais il était trop agité pour s'en servir, et il nous a sorti quelques fausses notes dans une mélodie noctivague de Franck. Je ne lui cacherai pas que s'il persévère dans cette voix, il lui deviendra difficile de chanter ingognyto (Gogny soit qui mal y pense !)

Le hautbois est un agréable instrument, la flûte itou, et le ton de *sol* se laisse supporter, ainsi que les vieux Noëls (ce n'est pas comme celui de l'Opéra-Comique), même avec imitation à la quarte et à la quinte. Mais encore en est-il de toutes ces bonnes choses comme du pâté d'anguilles. Nous avons éprouvé cette impression à *la Nativité* de Paul Vidal, un peu bien longuette au concert. Maurice Bouchon, qui écoutait pieusement assisté de Ponchor (ah ! diable ! j'ai interverti les désinences), n'a pas été seul à regretter l'absence des

4

paroles. On nous a fait avaler toute *l'Etable*, sans l'âne et sans le bœuf, hélas! En revanche, Vidal a sacrifié la *Marche des moricauds*, qui avait fait tant plaisir galerie Vivienne, de peur sans doute que sa musique ne tourne à nègre. Madame Leroux-Ribeyre, avec un charmant timbre d'argent (à toi, Saint-Saëns!) a dit *l'Etoile*, qui a semblé un tantinet endormante — l'étoile à matelas, comme disait près de moi un faiseur de calembours idiots. Enfin, un contralto à figure poupine, une mademoiselle Lavigne que quelques-uns ont trouvée vaguement phylloxérée, a chanté la très jolie *Berceuse de la Vierge*.

L'intermède comique a été assuré par l'exhibition du *Chant de Blancheflor*, romance « gothique », dit le programme, ou gothesque, ou gr..., que son auteur, le prince de Polignac, a bien voulu diriger lui-même. Une mélodie absolument amorphe gémit à la voix, des notes éparses incohèrent dans l'accompagnement, et le prince

ce pendant, qui tient son bâton de mesure comme une canne à pêche, suggère des pizzicati aux instrumentistes, par des mimiques discrètement imitatives. On se tord, et, sans vouloir faire montre d'érudition, chacun trouve que la musique du prince de Polignac est de celles qu'on ne prend que par Ordonnances.

Immense succès pour la cantate de Bach, bien que les cuivres écrasent complètement le chœur, mal disposé sur l'estrade et point assez nombreux. Bouchor agite tous ses bras comme la pieuvre hugrotesque, en s'apercevant que d'Indy fait chanter par toutes les basses du chœur un évident solo de basse. Tout de même, on s'en va enthousiasmé, en se donnant rendez-vous pour le mercredi suivant, au concert Franck du cercle Saint-Simon.

...Je sors de cette séance : mademoiselle Balliste, a été remplacée non sans talent par une jeune chanteuse au nom moins catapultueux ; ils n'ont rien entendu, ceux

qui n'ont pas entendu le solo de ténor de Tiersot, cumulard éperdu. Oh ! ma tête!

15 Mars 1891.

Ah ! cette fois-ci, mon cher Patron, tu ne te plaindras pas de cette petite rosse d'ouvreuse — comme tu as coutume de la nommer en tes propos de table, ou même, *proh pudor!* devant tes instrumentistes médusés, les jours de répétition orageuse. Au fond, je t'ai toujours aimé, et si tu n'avais pas la musique triste, tu n'aurais jamais pris en mauvaise part mes inoffensives gloses sur tes programmes et tes exécutions. Mais, après le concert d'hier, malgré l'innocente joie que j'éprouve à te faire enrager, tu n'auras que des compliments — ou tout comme.

Après l'Ouverture de *Coriolan,* acclamée

par tout le peuple, « vom ganzen Volsque », disait l'opulente Materna, qui a le petit mot pour rire, nous avons resavouré *le Chêne et le Roseau*, fabuleuse musique de l'excellent Chevillard. Il ne faut pas dire La Fontaine, je ne boirai pas de ton eau.

C'est par la deuxième scène du deuxième acte de *Lohengrin* que le triomphe commence : sur l'estrade apparaissent les deux cantatrices tour à tour, l'une toute blanche, l'autre tout noire, madame Brunet-Lafleur et madame Materna.

Eh bien! vrai, ç'a été comme sur des roulettes ; Elsa et Ortrude ont rivalisé de zèle. L'une ne sachant pas l'allemand, l'autre ignorant le français, elles ont pris le parti de chanter en italien. On voit bien que Crispi n'est plus ministre! Enthousiasmé par cette triple-alliance nouveau modèle, le public a prodigué les bravos. L'impression des cercles politiques est excellente, et nul doute qu'une démonstration de cette importance ne se traduise en

Bourse par une hausse de nombreux centimes sur le macaroni.

Et voici que s'éplore, divinement attendri, le sublime prélude de *Parsifal*, admirablement, oui, admirablement interprété, encore que l'attaque du cor anglais soit un tantinet grosse, d'une âpreté qu'aurait su éviter Dorel. Mais comme le mouvement a été pris juste! comme les nuances ont été observées! comme les contrebasses, au début de la troisième partie, ont exécuté leur sourd et mystérieux tremblement!

Pour rester à ces hauteurs, il ne fallait rien moins que la scène finale du *Crépuscule des Dieux*. Materna s'y est montrée superbe, triomphalement. Ah! mon Dieu, que c'est donc beau, et que le Patron a donc bien conduit cette page formidable! A part une certaine insuffisance dans le motif de Siegfried, point assez mis en dehors quand il succède à la première apparition de la *Liesbeserlœsung*, c'était absolument parfait. Les *tuben* ont été magnifiques,

quand le Walhall a resplendi une dernière fois, dans les clartés d'incendie, avec la suprême assemblée de ces dieux qu'on brise (rien du Delpiteux Albert).

Vous dire l'ovation est impossible! La salle croulait sous les applaudissements d'une foule enthousiasmée, où un œil perspicace eût distingué toute une bande de critiques, d'ailleurs ternes et veules — à la suite sans doute de la répétition générale du *Mage ou l'Apothéose de Péladan*, le rasant ouvrage dû à la collaboration de Massepin et de Richenet.

A la sortie, j'aperçois le bon gros Chabrier, ventripotent et agité, qui se répand en effusions (pardon du pléonasme) dans le triste sein de Joncières. Emmanuel, Emmanuel, je t'avais toujours dit que tu tournerais mal!

P.-S. — Piteux Colonne : dans la salle, le triolet de Tiersot, Jean Rameau et Massiac; au programme, une chose de madame de Granval qui s'appelle « le Reître »,

sauf erreur. Est-ce bien ce titre ? Reître ou pas reître, voilà the question.

19 Mars 1891.

Personne, c'était prévu !

Les tempéraments révoltés fortifiaient leurs convictions anarchistes en explorant le Pavillon de la Ville de Paris où les communards du pointillé arborent le signac des revendications picturales. Quant aux gens de lettres et aux snobs — le cumul n'est pas interdit — ils s'écrasaient à la répétition générale de *Mariage blanc*. Il aurait donc fallu être aussi niais que le directeur du *Monde musical* pour ne pas deviner que nous ferions un four. Mais je ne l'aurais pas prévu si noir !

Des rangées entières de places inoccupées ! Pour faire nombre, il a fallu ins-

taller le luthier Bernardel au parquet. C'était sinistre. Non loin apparaissaient, baignés de sueur, le doyen des éditeurs militaires (attiré par le camp de *Wallenstein*) qui s'était placé tout contre la barrière, Dumaine, et notre Béranger fin-de-siècle, Jules Jouy, qui n'ayant pas trouvé de place à l'Hospice-Claretie était venu se réfugier chez nous, à la *Maternité.*

Pour avoir du monde, il aurait fallu des prix réduits ; malheureusement le Patron ne fait bon marché que des conseils qu'il reçoit de sa fidèle Ouvreuse. Espérons qu'il comprendra cette absence du public, qui est la leçon des chefs d'orchestre .

En splendide corsage blanc, c'est madame Materna ; dans le service de l'Autriche, la chanteuse a des robes riches, chacun sait ça. Mais ce qu'on ne savait pas, c'est que M. Lamoureux pouvait se laisser pincer deux fois de suite par un rallentando de la cantatrice, en accompagnant si mou,

si flou, son air de Mozart, qu'il avait l'air de jouer du *Don Giovanné*.

A peine remise de l'émotion que m'a causée l'horrible couac du cor dans *Wallenstein*, j'ai prêté peu d'attention aux deux romances de Schubert et de Mendelssohn que, pourtant, madame Materna, me dit-on, a « rendues » admirablement.

Triple rappel après le premier morceau de l'excellente *Rapsodie norvégienne* de Lalo. Puis, un grand silence : le Patron empoigne sa grosse partition verte, aux bas de pages tout crasseux — nobles stigmates du travail — et l'enchantement commence.

Ce *Prélude de Tristan et Iseult* fut rattaché à *la Mort d'Iseult*, par Wagner lui-même, entends-tu, Barbedette, critique poussif, sénateur du Ménestrel-Inférieur, qui parles de « soudure maladroite ! » Terrassé par la double souffrance de sa blessure et de sa joie, Tristan expire, et, penchée sur son corps, les cheveux épars,

Iseult veut mourir aussi. Elle n'est pas belle, la Materna, elle se fagote comme une montreuse de singes savants, elle pèse trois cents, mais, à force d'art, à force d'âme, elle évoque à nos regards cette réalité, tant il est vrai que toute certitude est dans les rêves !...

Donc, tu meurs joyeuse, Iseult, avide de cet Au-Delà consolateur qui va te réunir pour jamais à Tristan ; ta cantilène expirante plane au milieu des harpes extasiées sur l'aérien *grupetto* qui transfigure, comme la Mort : et tu chantais ainsi, lorsque tu t'abîmais dans l'amour, cette mort éphémère de l'être, au fond de la nuit complice des aveux. Des pleutres ont raillé la divine sérénité de ta métaphysique amoureuse, heureux de s'appuyer sur la bonne volonté obtuse de Gasperini, ce sont les bons vivants, Barrès disait vrai, ce sont les barbares ! Toi, amante immortelle, tu aimais comme on meurt, tu meurs comme on aime, voluptueusement, mystérieuse ainsi que la Nature qui te ja-

louse et le désire, tu expires en chantant, blanche

..... Comme ces divins cygnes
Sans altérer la paix ni la blancheur des lignes.

20 Mars 1891.

Il paraît que le duel Massenet-Lassalle a eu lieu. Raoul Toché, qui s'était déguisé en cocher de landau pour y assister, vient de l'écrire. Je recopie sa lettre :

» Au signal de : « Allez, messieurs ! » les deux adversaires se sont rués l'un sur l'autre avec une égale furie. M. Lassalle a aussitôt porté à M. Massenet un vigoureux trille droit que celui-ci a paré avec un superbe contre-point de quarte. Un repos a été jugé nécessaire.

» La seconde reprise a été plus calme. Les deux combattants se tâtaient, s'étant reconnus d'égale force. M. Massenet a com-

mencé par rompre par une fugue savante, puis il a attendu son adversaire de pied ferme. M. Lassalle l'a alors attaqué dans la ligne basse chantante et notre sympathique compositeur aurait certainement été transpercé de part en part par un flamboyant point d'orgue sans une appogiature à droite qui l'a heureusement tiré d'affaire.

» La troisième reprise a été décisive. Au moment où M. Lassalle préparait une gamme descendante des plus perfides, il a reçu toute la partition du *Mage* en pleine poitrine. Les témoins ont aussitôt constaté qu'il se trouvait dans un état d'infériorité absolue et ont mis fin au combat.

» Les adversaires se sont réconciliés sur le terrain, tous deux en *mi bémol* pour prouver qu'ils étaient bien d'accord.

» Hâtons-nous d'ajouter que les blessures de M. Lassalle ne sont pas graves. Seules, quelques doubles croches sont entrées dans les chairs. Mais on frémit en pensant à ce qui aurait pu arriver si, au lieu d'être

frappé par la partition pour piano, il l'avait été par la partition à orchestre. »

22 Mars 1891.

Chez Colonne, la lénitive madame de Granval (Granval m'endort, comme l'appellent les fervents d'Halévy) nous a servi son *Chant du Reître*, mugi par le pauvre Auguez qui s'obstine à porter, quand il revêt l'habit noir, des chaînes de montre en doublé réellement trop voyantes : c'est de la musique pour liseurs d'Ohnet, du *Reître de Forges*, analogue au vieux *Page, Ecuyer, Capitaine*, mais moins vigoureuse, moins Membrée. L'effondré Oscar Commettant exultait.

Après, c'est au tour de Pfeiffer de nous mener en bateau ; la *Marine* de cet homme poilu qui gagne beaucoup d'argent à vernir

des pianos chez Pleyel, ce n'est que de l'eau claire : sous prétexte qu'il a le nez de Saint-Saëns, ce malheureux lui emprunte volontiers ses procédés. C'est ainsi qu'il nous a servi un petit effet de flots sur lequel le compositeur de la *Suite Algérienne* pourrait réclamer des droits d'auteur. Quant aux parties que lui appartiennent en propre — on dit en propre — elles ont été chutées allègrement, à la vive surprise du joli Broustet (décoré de plusieurs ordres) qui voyait là une mine de motifs adorables pour le prochain bal de l'Opéra.

A ces gélatines, succède un dessert de ramage de Hollande, servi par madame Katherine Van-Arnhem, dont les impeccables épaules, aussi blanches que la voix, émergeant d'une robe ornée de jais, n'ont pu conquérir l'indulgence du public. Mais aussi, quelle idée d'aller choisir des rengaines à l'italienne qui emmendelssohnnent tout le monde ! D'aucuns ont prétendu, trop sévères, que cette froide Néerlandaise avait

l'organe d'un paon ; adorable titre de fable : « Le paon qui se pare d'une robe de jais ! » Décidément, je persiste à croire que, malgré les applaudissements unanimes d'Armand Gouzien, Edouard aux cheveux frémissants a eu tort de se coiffer de cette Katherine.

A la musique, de Chabrier... Mais, mon vieux Colonne, ça n'est pas une vraie première audition ! J'ouïs ce joli chœur du gros Emmanuel, il y a quatre mois à peu près, chez un M. Griset, place Delaborde, avant une opérette de Tourguéneff, que madame Viardot avait agrémentée de musique — n'insistons pas ! Le titre porte naïvement : *Paroles d'Edmond Rostand. — Reproduction interdite...* C'est ce que nous appellerons la précaution inutile !

Très vif succès pour mademoiselle Louise Steiger, élève de sa maman et de Lecoupey, qui a réussi à intéresser le public avec un concerto en *sol* mineur de Mendelssohn,

gai comme une chronique musicale du *Temps*.

Aux premières notes de l'*Arlésienne* (il ne faut abizer de rien, même des meilleures choses), j'ai délaissé Colonne, que ses programmes composites, fort goûtés des méli-mélomanes, et sa gesticulation exubérante, ont fait appeler le télégraphe éclectique, pour courir à la sortie du Cirque. Sachez seulement que Materna et madame Brunet-Lafleur y ont obtenu un énorme succès, sous le regard attendri de Stéphane Mallarmé, de l'immense Barbedette et d'un certain nombre d'autres seigneurs de marque et même de contremarque.

P. S. — Nouvelles du Conservatoire. — L'étonnant comité — sauce Thomas — qui règne et gouverne rue du Faubourg-Poissonnière, a décidé, vous ne l'ignorez pas, qu'il ne serait pas donné de nouvelle audition de la *Messe en si mineur*, même en

dehors de l'abonnement! Seuls, paraît-il, le bon Heyberger et l'honnête Garcin ont rompu des lances, inutilement, pour le vieux Bach, contre les Taffanels irrétrécissables et autres têtes à Turban du comité. Il serait fâcheux, n'est-il pas vrai? que des bonzes empaillés qui se permettent de conspuer Bach « parce qu'il réduit les artistes de la Société au rôle d'accompagnateurs », échappassent au ridicule qui leur revient si légitimement.

Après les maîtres, les élèves : messieurs les auditeurs du cours que professait le père Franck — auditeurs qui brillaient en ce temps-là par une persévérante absence — se pressent, me dit-on, aux leçons du successeur, M. Widor, musicien qui ressemble à Weber par ses prénoms — faute de mieux. Ce ne sont qu'applaudissements, ovations, délires, et, non contents de s'époumonner à crier les louanges de l'auteur de *Maître Ambros*, nos jeunes gens débinent volontiers le maître illustre qui les

honorait jadis de ses leçons. Intelligence et reconnaissance mêlées.

26 Mars 1891.

Je n'ai pas voulu profiter, hier, du fauteuil d'orchestre que m'offrait une amie de l'Opéra-Comique, pour entendre la *Messe de Requiem*, musique de Mi-Carême plutôt que de Carême, s'il faut en croire le R. P. Gounod, farceur âgé qui, furieux d'avoir dû l'applaudir en public, disait confidentiellement à son bien-aimé Bellaigue, le Saint-Jean-Gueule-d'Or en lequel il mit toutes ses complaisances : « Ça, mon petit Camille, c'est de l'orchestration pour chevaux de fiacre ! »

Le Sâr Péladan, soutenu par les capitaux du comte Antoine de La Rochefoucauld,

« archonte des beaux-arts, » — les bons archontes font les bons amis — a organisé, comme vous savez, des soirées musicales et dramatiques dans la galerie Durand+Ruel. Pendant les séances instituées par ce rosse-croix émérite, on a donc le plaisir, en écoutant les suaves harmonies de M. Erik + Satie (ex-pianiste au rez-de-chaussée du Chat Noir), de contempler sur les murs des échantillons de peinture idéaliste, qui, je l'avoue, ne gagnent pas aux lumières.

Le Bauséant, le Graal et autres puissances qui veillent aux destinées de la Rose-Croix, ont inspiré au Sâr l'heureuse idée de ne pas remplir à lui tout seul les programmes de ses soirées, et d'y ménager une petite place à Palestrina et à Wagner (la fraternité des génies !). Pour la première audition, on nous a servi la *Messe du pape Marcel*, dudit Palestrina — « le pape Marcello », comme écrivent les mages du Grand Conseil, désireux sans doute de plaire à l'intérimaire du *Siècle*, Camille Le Senne,

qui signe de ce pseudonyme sixtinien ses piteux feuilletons musicaux. Cette messe a été exécutée « sous la direction de notre capellmeister Bihn Graillon... » Je ne voudrais pas déBihner ce chef d'orchestre, dont la réputation n'est plus à faire, mais je crois que « le Saint-Concile de Trente » n'avait pas prévu sa façon de conduire. Le contrepoint des six parties ressemblait un peu à un jeu de hasard, digne plutôt d'un concile de Trente-et-quarante; bref, ça n'a pas marché sur des roulettes.

Après la messe, dont l'exécution a été moins troublée que l'office d'hier soir à Saint-Merri, un sympathique impresario demande avec calme à Albéric Magnard : « De qui donc est la musique de cette messe de Palestrina ? — Du pape Marcel », répond l'astucieux compositeur d'*Henriette*. Mais parlons plutôt de la « Wagnerie Kaldéenne », *le Fils des Étoiles*, perpétrée par l'astrologue lui-même.

« L'affabulation psychique se réduit à ce

poncif, déclare ingénûment Péladan-Bouche-d'Or : le père qui veut un gendre continuateur de sa propre activité, et cela finit par un mariage comme partout. »

Dans cette pastorale Suméro-Accadienne, les uns sont archimages, les autres architectes. L'archimage d'Erek (Satie sans doute), dresse un jeune pâtre androgyne qui s'intitule, on ne sait pourquoi, « le fils des étoiles » (Il a rien des pères!) et qui s'appelle simplement Œlohil, comme vous et moi. Il l'éduque dans un temple égayé par la présence de plusieurs courtisanes « sacrées », dont la plus séduisante répond au nom de Renée Dreyfus, et lui impose d'innombrables épreuves; la plus cruelle doit être la lecture des dix romans de « l'Ethopée, » augmentés de la *Queste du Graal* (se vend au profit de l'Ordre). Le jeune androgyne en sort tout transformé, — la nouvelle Œlohil, disait près de moi Jules Lemaître, qui connaît son Jean-Jacques. Il épouse (?) enfin sa bien-aimée Izel, malgré

les rancunes du vieil architecte, le patési Goudea. C'est Tristan et Izel ! clame un wagnérien indigné. Pour moi, j'ai essayé de vous expliquer l'histoire, mais, comme l'avoue Œlohil lui-même, « que Nébo me soit en aide, car je ne comprends pas ! ».

Une glose péladanéiforme de notre Mage, qui est décidément dans Ledrain, nous âvertit qu'en la pièce (?), « le caractère oriental est un peu violé », et qu'on s'est permis quelques inventions « sans appui archéologique ». Je m'en avais doutée. Mais le Sâr livre son œuvre à l'incompréhension ! Il bénit du reste ses interprètes, selon le mode énumératif, en se comparant humblement à Wagner, alors qu'il ne saurait pontifier qu'au Bayreuth de Franconi — sans *e*. « Amis, leur dit-il, vous ne m'avez pas donné un ennui (ce n'est pas réciproque)... Seigneur Reigers et Seigneur Gerval, vous avez satisfait mon exigeante volonté » (il n'est pas difficile).

Quant au seigneur Erik Satie, un des

« pieux de l'harmonie », il a composé trois préludes « nerveux », car on ne sait par quel bout les prendre, que « leur style sévère » et « leur caractère admirablement oriental » ont fait adopter par l'Ordre. Pour moi, cette musique de marchands de robinets ne m'a procuré qu'une médiocre Satiesfaction. Si des fois pourtant vous avez envie de l'entendre, histoire de rigoler un brin, il vous suffira d'obtenir la licence du grand maître, la seule licence contre laquelle ne proteste pas la Ligue Jules-Simon-Passy-Bourse. Avec cela, vous pourrez vous payer le *Prélude de l'Initiation* et même la *Sonnerie de l'Archonte.*

Demain, concert pieux chez Colonne et pieux concert chez nous. Vous admirerez la figure rayonnante du Patron, qui jubile d'avoir posé à Schurmann un si vigoureux lapin.

27 Mars 1891.

Rien de bien particulier à dire sur le Châtelet, même à propos des *Contes Mystiques*, sinon que les violons ont atrocement vinaigré le prélude d'Holmès, et que le *Non credo* trombonhorrifique de Widor eût été bien mieux placé à l'Hippodrome.

29 Mars 1891.

Allons bon ! encore une étoile qui n'est pas dans son assiette ! (Mademoiselle Risley (mieux vaut tard que jamais) garde la

chambre et le silence ; *le Ménestrel* n'a pu la décider à venir, une seconde fois, égayer le public de l'Opéra-Comique. Et l'on a joué relâche. Double plaisir pour moi qui ai pu entendre, au Conservatoire, le prélude de *Tristan*, magnifiquement exécuté, ma-gni-fi-que-ment.

Mais laissons ces souvenirs de carême ! C'est Pâques, aujourd'hui, Pâques, la fête des œufs à surprise, des gentils petits cadeaux à ceux qu'on aime... A mon tour, j'entends me montrer généreuse et ovipare. Nos chefs d'orchestre, *genus irritabile*, n'ont pas été contents, paraît-il, des témoignages de sympathie que je n'ai cessé de leur prodiguer ; compliments, félicitations, déclarations d'amour, rien n'a pu me faire pardonner quelques innocentes critiques... Ils devraient savoir cependant qu'il n'est point de rosses sans épines. Quoi qu'il en soit, je leur veux offrir un bel œuf de Pâques, et, pour cela, renchérir encore sur la louange. Je le déclare donc,

il faut changer de style. L'Ouvreuse trouve tout beau, admirable, parfait. Et, pour prouver ma bonne volonté, voici, dès aujourd'hui, la saison musicale étant close, un spécimen de compte-rendu des concerts à venir.

Dimanche 29 novembre 19... Le Cirque est splendide à voir : dans les loges, on remarque, au grand complet, le corps diplomatique. Les inspecteurs du contrôle, rasés de frais, vêtus de justaucorps amaranthe, conduisent gracieusement les invités à leurs places respectives. Des suisses en grande livrée sont chargés d'introduire les représentants de la critique, qui, tous, ont reçu double service. Au programme, Mesdames Materna, Lilli Lehmann, Malten, et même la Patti, si chère à tous les cœurs bien nés, qui a demandé, par grâce, qu'on lui accordât la faveur de se faire entendre. Inutile de vous dire qu'à cette occasion le prix des places a été baissé de moitié. Le Patron fait exécuter *l'En-*

chantement du Vendredi-Saint avec les paroles, sans coupures ; tous les numéros, d'ailleurs, sont joués avec un moëlleux, une chaleur, une *âme* qu'on ne peut trop admirer. Les cuivres n'écrasent pas les cordes. Une estrade spéciale a été aménagée pour les chœurs (les gens bien informés annoncent *les Huit Béatitudes* pour la prochaine séance).

Au Châtelet, les miracles ne sont pas moindres. On donne la symphonie en *ut* mineur ! pour la première fois, Edouard s'aperçoit que l'attaque de l'*allegro* comprend quatre notes seulement, et non pas six, comme de précédentes exécutions nous l'avaient fait croire. Vient ensuite le prélude de *Lohengrin*, qui, dût la chose vous confondre, n'a pas été pris deux fois trop vite. Au milieu du concert, l'éminent chef d'orchestre, après une absence de quelques instants, est reparu en chemise, la hart au col, avec, à la main, un cierge de six livres qu'ont payé les abonnés, mandés un à un,

à cet effet, dans le cabinet directorial ; il a fait amende honorable de ses erreurs, s'est engagé à ne plus accueillir les vomitives imitations de mal de mer confectionnées par Pfeiffer, ou les sénilités granvalétudinaires du *Reître*. Il a solennellement renié Godard, ses pompes et surtout ses œuvres, puis la musique a recommencé : détails invraisemblables mais réels, nous avons observé que les violons exécutaient toutes les notes de leurs parties, que les trombones ne partaient pas avant leur tour, que les trompettistes jouaient juste, et que le petit blond préposé au triangle — là-haut, tout derrière. — s'abstenait de se fourrer les doigts dans le nez. Pendant l'entr'acte, le public a été admis à voir au foyer, sans augmentation de prix, Weckerlin, costumé en derviche hurleur, dévorant des partitions toutes crues de Richard Wagner.

Ce même jour, à l'Opéra-Comique, répétition générale de *la Rose de l'Ardèche*,

par M. Vincent d'Indy, « Privas-Docent » du wagnérisme français ; le massif Daubé a prévenu le poète-musicien qu'il n'entendait plus, désormais, recevoir des compositeurs, le lendemain de la première, des lettres de remerciement, ou que, du moins, elles ne seraient pas publiées par les soins de Georges Boyer.

2 Avril 1891.

Etranges, bien étranges, les comptes-rendus qu'a fait éclore la dernière soirée du Cercle funambulesque ! Sans m'indigner des traces que les chenilles de la critique musicale ont laissées sur ce bouquet de pantomimes, je veux constater, seulement, que tout l'effort de nos grands critiques s'est porté sur, ou plutôt contre la *Fin de Pierrot* de Paul Hugonnet, pour la partition de laquelle on s'est montré, à mon sens, d'une cruelle injustice.

Le plus gai, c'est Joncières ; il a découvert là-dedans « une élégante mazurka »,

au vif étonnement de l'orchestre qui ne l'a pas jouée, du public qui ne l'a pas entendue, de Le Tourneux qui ne l'a pas écrite. Est-ce que la joie de contempler, dans les vitrines de l'éditeur Gras, ton buste aux allures de mousquetaire, oblitérerait tes brillantes facultés, mon pauvre Victorin?

Dimanche, Colonne faisait jouer à Pétersbourg des fragments de *l'Arlésienne*, pour l'exécution desquels il aurait pu demander des renseignements à mon Patron. Ah! mais, c'est que nous ne craignons aucune concurrence, au Cirque! Surtout pour l'œuvre de Bizet dans laquelle — ça, je ne l'oublierai jamais! — M. Lamoureux a, jadis, rempli un rôle, oui messieurs, oui mesdames, avec un tel brio que le département de Seine-et-Oise ne l'appelait plus que l'Arlésien de Chatou!

Comme une politesse en vaut une autre, Edouard sera remplacé par Tschaïkowsky. O slavophilie, que de tscaïtkocassités on commet en ton nom!

5 Avril 1891.

J'ai bravé un déluge plus désagréable à coup sûr que celui de Saint-Saëns, et même des éclairs étonnamment réglés par un Lapissida très supérieur, pour admirer la salle du Châtelet, où toute la colonie russe s'était donné rendez-vous ; il n'y avait caviar les loges pour s'en assurer.

Au programme, beaucoup, oh ! beaucoup de Tschaïkowsky — à peu près tout ce qu'il a composé, sauf (pourquoi cette lacune?) une « Ouverture solennelle » intitulée *1812*, que ce francophile de la dernière heure a fait exécuter, il y a une dizaine d'années, au *Concerthaus* de Berlin.

Ça débute par la *Suite n° 3*... J'ai bien ri lorsqu'on t'a remis, ô maître, une cou-

ronne de roses et de lilas blancs, grande comme une roue d'omnibus à quarante places, après les *Variations* où s'accumulent, après les entrées de trompettes, les crépitations de tambour de basque, les frémissements de timbales, les phrases de cosaque et de corde à l'unisson, bref, tout ce qui peut enivrer un public effroyablement gobeur.

Ambroise Thomas applaudit, ainsi que sa voisine, dont le chapeau vient en droite ligne de l'Armée du Salut. Mais un *andante* nous propose une jolie phrase mélancolique, ce qu'il y a de mieux dans la série. Deux romances lui succèdent, *O chère souffrance* et *Pourquoi*, que chante mademoiselle Marcella Pregi — jolie toilette, cache-point en perles, nez retroussé — à la russe, naturellement.

Johannès Wolff, aux moustaches accrocheuses de cœurs, exécute superbement une *Serénade mélancolique*, beaucoup moins bonne que celle de Silvio Lazzari ;

applaudissements, protestations; comme les galeries supérieures s'obstinent à acclamer cette musique plus slave que suave, un gros monsieur blond-chauve (soiriste à *la Paix*, me dit-on) crie : « Assez la famille ! » Rire général.

Engel décroche un immense succès. A cette heure, c'est un triomphe d'avoir pu faire bisser la romance *Q'importe que l'hiver*...

Dans l'asistante, hypnotisée par ce Russe prolixe, étincellent : Massiac, qui l'a présenté en libertié aux lecteurs du *Figaro*, le jeune Lélio, critique formidablement Colonnophile à *la Plume*, Lascoux, Stojowski, pianiste élégant, Sophie Menter, qui adorne ses oreilles de perles somptueuses. Malgré les applaudissements patriotiques à jet continu, le public sort déprimé, et convaincu que certaine musique russe (ou pseudo-russe) étend ses frontières — comme l'Empire des tsars lui-même — jusqu'au Caucasse.

Pour finir, une bonne nouvelle (ce n'est pas comme celles de Dubut de Laforest...) : les vieux mandrilles du Conservatoire, vigoureusement conspués par l'unanimité des critiques musicaux et des Ouvreuses, se sont décidés à nous restituer, pour le 2 mai prochain, l'audition indûment confisquée du chef-d'œuvre de Bach.

A propos de Conservatoire, M. Arthur Pougin déclare que le prélude de *Tristan* n'y est pas à sa place. Diable! alors qu'est-ce qui est à sa place, dans ce Darcours de la rive droite ? Les concertos de Pfeiffer ? Ou bien M. Pougin, qui met certainement Richard Wagner au-dessous de « notre Hérold », rêve-t-il d'imposer à Garcin une sélection de *Zampa!* Scudo lâcha jadis un jugement de ce calibre sur une exécution de Berlioz au Conservatoire. C'est toujours un sujet d'étonnement que de voir ce qu'un homme de mérite et de science peut écrire d'énormités, quand il veut sérieusement s'en donner la peine.

9 Avril 1891.

Je vous ai déjà présenté, une couple de fois, cette bonne Société nationale, chérie des avancés, des pessimistes, de tous ceux qui rêvent Pleyel et bosses, et aussi, disons-le, des sincères amis de l'art, car c'est bien un des seuls endroits de Paris et de la banlieue où l'on s'occupe de faire de la musique, de la vraie, de la bonne. Loin du skating subventionné où le muflisme de Ritt s'ajoute à celui de Gailhard, loin aussi de cette salle consacrée au genre éminemment national et qui exhale encore une odeur paravéreuse, malgré le chlore jeté par *le Monde Artiste*, nos jeunes de vingt, trente et même cinquante ans, se réunissent pour s'occuper d'art.

Un quatuor en *ré* — Vincent d'Indy *scripsit* — ouvrait notre dernière séance. Une belle introduction, véritable mère Gigogne de l'œuvre, contient en ses larges flancs tous les motifs qui vont être développés. Comment se fait-il cependant que je l'aie goûtée un tantinet moins que les autres parties. Serait-elle un peu sèche, et presque désagréable à l'oreille, malgré son intérêt thématique et la richesse de son écriture, ou bien cela tient-il à ce que les exécutants l'ont odieusement sabotée ?

Mais l'*andante!...* Ah ! ma chère, on est passionné dans l'Ardèche ! Les infortunés qui ne seront pas émus de cette magnifique phrase, expressive au possible, admirable par elle-même, toute seule, sans l'Elixir Godineau des contrechants pleins d'astuce, des ingénieux dessins, etc., etc., dont nos jeunes musiciens se montrent si prodigues, ceux-là n'ont qu'à s'adresser à Benjamin Godard : C'est sa poire, sa poire qu'il leur faut.

Le « vif et animé » m'a beaucoup plu ; le morceau « dans le sentiment d'un chant populaire » est une petite merveille. Le finale, précédé d'un récitatif très curieux, mais dont le caractère s'explique moins bien, ramène et combine tous les motifs précédents. En particulier, celui de l'andante se dessine et s'impose, un peu comme dans certain quatuor du père Franck, exécuté l'an dernier. Telle est l'œuvre vraiment superbe, dont nous avons eu la première audition — en France, car elle a été déjà exécutée à Bruxelles, à la société des *Vingt* (les vingt dissipent la tristesse, comme chante l'Hamlet, soufflé, du vieil Ambroise Thomas).

Ovation à d'Indy ; Chausson s'avance, la figure épanouie d'un sourire, et accompagne mademoiselle Pregi — *tu Marcella eris* — dans la mélodie qu'il a composée, *Nanny*, sur des paroles de Leconte de Lisle, mélodie gracieuse, qui passe sans nanny-croche ; on applaudit, Chausson sourit et

salue, et accompagne *l'Ange et l'Enfant*, du père Franck, sur le texte de Reboul. C'est toujours mademoiselle Pregi qui chante; on acclame cette page virginale, toute blanche, si angéliquement lumineuse et pure.

Diémer s'élance au piano. Que de dents! que de dents! aurait dit le Maréchal... Taffanel, armé d'une flûte impitoyable, entame, aidé de Hasselmans, une *Valse mélancolique* de madame de Granval. Georges Hüe se désarticule en d'extravagantes mimiques, l'auditoire s'agite, en proie à d'évidents malaises, tandis que cette flûte navrante ressasse sa phrase banale et plate sur un insipide accompagnement de harpe. Moi, je me tordrais, si je n'étais pas si courbaturée de ma dernière grippe...

Après cette triste granvalse, c'est un professeur de philosophie qui sévit. Je m'explique : il a composé une sonate en *fa dièse* mineur, que le père Franck recom-

manda jadis à la Société nationale — «avant sa mort », comme d'Indy éprouve le besoin de l'ajouter. Ce M. Luguet n'est pas gai. Malgré les gémissements du public, Schnecklud l'imperturbable brandit son archet, et Paul Braud, dont le toupet grandit sans cesse (c'est de ses cheveux que je parle), poursuit froidement sa route, lançant dans nos oreilles ahuries un thème de *Psyché*, qui prouve que la mémoire de notre professeur est plus fidèle que ceux de Talleyrand. Enfin, les deux tortionnaires s'arrêtent, s'épongent, et se retirent, récompensés par un bon sourire de Chausson.

Originales mélodies de ce Pellico de Silvio Lazzari. J'aime surtout *Tendresse* et *Sérénade mélancolique*, mais, entre son *Apaisement* et celui de Chausson, j'en préférerais volontiers un troisième. Un bon point à la *Fête basque* du jeune Bordes. Il est minuit, l'heure des crimes : Chausson sourit encore, mais plus faiblement... La séance est levée. « Ces dames le sont-

elles? » disait jadis, aux Hydropathes, le périgourdin Emile Goudeau, horticulteur bitumineux... Mais où sont les neiges d'antan!

12 Avril 1891.

Cette lettre, messieurs les juges, sera brève... car le Concert-Vatoire (comme disent encore les gens d'esprit, en province) offrait moins d'intérêt que n'en demande le plus humain des usuriers du Quartier latin.

La douleur d'être contraint par l'opinion à nous donner une nouvelle audition de la *Messe en si mineur* avait déprimé sans doute l'orchestre du Conservatoire : il a été mou, très mou, en cette laide petite salle où de facétieux peintres de médaillons ont mis Boieldieu à côté d'Orphée, comme chacun

le peut voir sur le balcon qui pourtourne les loges.

Admirable, cette symphonie en *ré* de Schumann! Dans la troisième partie, au moment où les thèmes du premier morceau vont reparaître, il y a un grave appel de trois notes, aux trombones, qui me fait frissonner jusqu'aux moelles. Hé, hé! mon doux Garcin, les violons n'ont-ils pas savonné quelque peu leurs triolets de l'*andante?* Ça n'était pas si net que chez nous.

Madame Georges Hainl a des cheveux d'argent et une robe ténébreuse; la fine tête de sa partenaire, Clotilde Kleeberg, émerge, toute brune, d'une toilette virginale. Contraste exquis; on se croirait à l'exposition du *Blanc et Noir*. Je ne ferai qu'un reproche à mademoiselle Kleeberg: elle imite un peu trop son homonyme, le fougueux général, dans sa passion pour l'offensive — je veux dire qu'elle n'attend pas toujours que les autres attaquent...

Malgré cela, malgré certains gruppettos

indécis de son alliée, malgré de vagues somnolences de l'orchestre, malgré une interminable cadence grotesquement introduite dans le concerto de Mozart par un Reincke quelconque, on a applaudi, autant par habitude, tradition, fétichisme que dilettantisme véritable. Le hautbois de l'excellent Gillet ne lui vaudra jamais de vestes. Mais les applaudissements ont redoublé tout de même lorsque quatorze employés de la maison Erard sont venus démonter les deux instruments de supplice en soixante-quatre morceaux et les emporter avec des précautions que pourrait leur envier le personnel des Ambulances urbaines. Nachtel prenait des notes.

Voilà *Biblis!* Sur ce poème, que je qualifierai de biblisque, M. Massenet a mis une musique très supérieure à celle du *Mage*, mais qui d'ailleurs ne vaut pas cher. Voulez-vous l'état civil de cette nymphe? Georges Boyer, le Biblisophile (à couper le beurre) de cette mythologie compliquée,

nous dit qu'elle était fille de Cyanée et du vieux Miletus. Ça vous est égal, à moi aussi. Dans les vers, il est question d'un prodige « étonnant », ce qui me semble le premier devoir de tout prodige.

Bocchanale antique et en toc, malgré les crotales que frappe un virtuose moustachu. Puis on entend l'orchestre imiter la source, en laquelle muée fut Biblis (en outre) ; un impitoyable glockenspiel essaye en vain de lutter contre la flûte accapareuse de Taffanel, et deux harpistes s'exterminent à gratter, là-haut, tout dans le haut, sans qu'il soit possible de percevoir un son. Quant aux solistes, la voix d'Auguez, mugissante, écrase les timides Warmbroderies d'un jeune ténor, et la chanteuse, sévère mais pas toujours juste, ne m'a pas semblé le Domenech plus ultra des mezzos.

Après les trucs, l'Etrusque : on acclame l'*Ouverture de Coriolan* du vieux Beethoven. Le concert se termine par des fragments du *Messie*, d'Haendel. Quoi que l'on

pense du premier chœur et du dernier, la *Pastorale* est adorable, vraiment croyante, pure, caressante, émue. Mademoiselle Domenech, dont on a beaucoup lorgné les cheveux dorés, teints à l'auréoline, l'a dite avec une charmante expression.

Peu d'hommes illustres dans la salle, sauf madame Gallet, la duchesse de Maillé, et l'immense jumelle Krupp de Chevillard, saluée d'un rire général quand cet aimable gendre du Patron l'a braquée sur l'orchestre. Citons encore Georges Boyer, mélancolique, qui n'applaudit pas *Biblis*; Adophe Jullien, plus hérissé que jamais...

Dialogue entendu à la sortie, et qui renseigne sur l'étiage intellectuel des abonnés :

— Moi, j'aime toujours le piano dans les concerts.

— ???

— Parce que, voyez-vous, cet instrument-là, au moins, on le reconnaît toujours.

19 Avril 1891.

La Damnation de Faust étant encore plus connue que le *Pèlerin pensionné* (chez le docteur Blanche), il est peut-être inutile de vous la raconter. Mais je m'éjouis toujours au succès inusable de cette unique merveille, surtout à cause de l'embêtement que ça procure à un certain nombre de jeunes wagnériens essoufflés, entre autres à l'anarchiste Ferdinand Hérold, qui extermine Berlioz chaque matin, à l'heure du café au lait.

La grande attraction, c'est l'interprétation (ces vers ne sont pas de Jean Moréas). Mais d'abord, signalons l'ovation frénétique dont on salue Colonne, lorsqu'il apparaît, les cheveux épars, pâle comme la robe de

mademoiselle Pregi. Les spirituels calicots des galeries supérieures ne pourront dire, cette fois, que celui qui hérite est gaillard. D'ailleurs, ne plaignez pas l'héroïque capell-meister en la co-direction où il s'embarque : Si l'un des deux est Bertrand, l'autre ne saurait être Raton.

Engel chante Faust, engéliquement. La salle l'acclame. Après certaine phrase de la troisième partie, *Adieu donc, belle nuit...* qui n'est pas (entre nous) des meilleures, mais que l'excellent ténor a dite avec l'intensité de regrets du monsieur qui reste sur sa faim et déplore de n'être pas arrivé aux siennes, ce sont des transports également sans fin. Willy pleurait sur sa voisine.

Lauwers, en Méphistophélès, est aussi mauvais que jamais il le fut, mais le public lui-même finit par s'en apercevoir. Quant à Augier, en dépit de ses *gestes*, ce n'est certainement pas Augier le Danois, mais au contraire le moins bon des mille Augier.

Dans la « chanson gothique », *Autrefois*,

un roi de Thulé (c'est toujours mieux que du Gounod, dis donc, mon vieux Messager?), l'alto-solo, M. Bailly, un gros blond de bonne figure, a eu sa grande part de succès. Un seul reproche à Berlioz : pourquoi a-t-il emprunté à Francus Eymieu les trois dernières mesures, déjà logées par le barde du *Monde musical* dans une machinette également moyen âgeuse dont j'ai oublié jusqu'au titre? Berlioz espérait-il donc que « ça ne se verrait pas » ?

Dénombrons l'assistance du Châtelet — les tribus de Judas... Jules Roche qui somnole, l'Argonaute Holmès au casque d'or, Henry Bauër dont la poigne solide est encore teinte du sang de Rittégailhard, le Gilblasé Pauwels, Canoby — entre *la Coupe et les lèvres*, il y eut la faillite de Verdhurt, — Léon Daudet, enfoui dans ses fourrures, Gunzbourg (haut Niçois qui mal y pense), accompagné de deux ou trois cents autres candidats évincés de l'Opéra, Jean Rameau (Ponsard exaspéré, qui rappelle

Richepin par les cheveux), Georges Lecomte, l'esthète intransigeant de la *Revue Indépendante*, etc., etc.

P. S. — Bonne exécution, au Conservatoire, de la musique de l'ami Chabrier. Le public élégant et obtus de cet aristocratique bâilloir a semblé prendre un vif plaisir à une petite symphonie en *ut*, du père Haydn, dont la monotonie ne s'égaye que d'un coup de cymbale extraordinaire (n'est-ce pas, Vidal?) si imprévu qu'une pauvre dame s'est trouvée mal en l'entendant.

Outre le ministre Bourgeois, chaudement complimenté pour les mesures sanitaires qu'il vient de prendre à l'Opéra, je crois avoir vu la tête de Théodore Reinach — une éponge trempée dans un encrier — le violoniste Black qui se fait appeler White, Paul Braud, au profil de camée, et René de Récy (des temps mérovingiens).

23 Avril 1891.

Grand tralala à la Soc. nat. de mus. L'excellente confrérie vient de faire feu des quatre pieds, si j'ose employer cette catachrèse. On y joue une musique autrement intéressante qu'au Volney dont, ce nom l'indique assez, les compositeurs sont en ruines, et les jeunes qui se groupent autour de Vincent d'Indy ne sont pas du Boisdeffre dont on fait les raseurs.

Or donc, salle Erard, un auditoire aussi *select* qu'intelligent est venu applaudir avec frénésie la *Symphonie en si bémol* de Chausson. Vrai, elle est très bien, cette Symphonie, malgré le *Tristan* de l'Andante et les défauts de l'exécution, où le nombre

des cordes est trop faible, par rapport aux bois et aux cuivres. Cet orchestre de la Nationale fait décidément penser à la musique de la garde républicaine.

Voici le *Brouillard* de Husson, sur des vers brumeux de Jabas (connais pas), mal braillé par Imbard de La Tour qui a l'air de chanter en Jabanais. La fin est gentille, le reste plutôt nébuleux ; mais Husson les neiges d'antan ?

Pénible, *la Délivrance d'Andromède*, et laborieuse comme un accouchement au forceps. M. de Wailly, auteur d'*Andromède*, me paraît avoir quelque mal à persée.

Après cette musique Andromédicinale, un chant de mort éclate tout à coup. Ce chant de mort, que le compositeur. M. le vicomte Pierre de Bréville, a sérieusement l'air de croire du sixième siècle (moi je veux bien), est Gallois ou doit l'être, si je m'en rapporte à M. le comte de Lisle, auteur des vers. Solo, chœur de femmes, chœur d'hommes, trompettes, trombones, cymba-

les, bois des archets, le diable et son train. C'est beaucoup peut-être pour une petite galloiserie. Un baryton, M. le bârine Dimitri, qui semble échappé d'une partition de M. le Chevalier Jean de Joncières, a vainement tenté de se faire entendre. Convenons d'ailleurs que la sonorité est tout à fait belle, et passons à la *Symphonie* de M. Albéric Magnard. Les motifs, disait un spirituel musicien, ont tous l'air de contre-sujets (ça c'est pour les spécialistes). L'orchestre bafouille ; si j'avais du goût pour la plaisanterie je dirais qu'il a joué d'une magnard honteuse.

Le jeune Bordes a bâclé une jolie ouverture, — bien conduite et très nerveuse tout de même — sur des thèmes populaires basques. Aimez-vous le basque ? on en a mis partout, jusque sur le programme, qui, sous le fallacieux prétexte de nous expliquer le sujet du drame, nous dit, en langue pyrénéenne, que le roi blessé (blasatürick) est revenu des armées (armedetarik). Vive

la trompette en *ré* aigu (réaigürik), malgré les fausses notes, mais avertissons le jeune Borde (Bordesaderik) de veiller à ses parties d'orchestre, criblées de fautes de copie qui ont fait tourner ses exécutants en bourrick.

L'ami Camille Benoît n'écrit pas souvent, mais quand il s'y met, il s'y met bien. Son *Eleïson* est simplement superbe, n'en déplaise aux grincheux qui veulent à toute force y retrouver l'influence de *Parsifal*, et aux pointus qui lui reprochent de ne pas l'avoir intitulé bonnement *Kyrie,* comme tant d'autres. A cela je répondrai que je n'en sais pas la raison, mais qu'il doit y en avoir une. Bref, mérite énorme, qualités supérieures de pensée et de réalisation. Une petite remarque : en conduisant, Benoît semble bénir l'orchestre... serait-ce parce que celui-ci a besoin d'indulgences ?

Il est tard, chacun fuit ; nous ne sommes plus qu'une demi-douzaine à écouter l'alerte et pittoresque musique de scène écrite par

Guy Ropartz pour un drame de Tiercelin, tiré de *Pêcheur d'Islande*, ouvrage attendrissant que les gens lotis de quelque sensibilité ne purent lire sans pleurer comme des Viaud. Je conseille seulement à Ropartz, après ce succès, de ne pas s'endormir sur le Loti. De la gaieté franche, de la joie saine dans ces thèmes bretons, extraits de l'acte « la Noce », le plus important, cela va sans dire (si vous avez fréquenté la vieille et pédiculaire Armorique, vous n'ignorez pas l'importance du rôle qui joue l'époux.) Ce Breton poilu a le mot pour rire. Comme un curieux (un *eleïson*, dirait Camille Benoît) lui demandait, à la sortie : « A quoi bon cette extraordinaire mesure à cinq temps ? Quatre ne vous auraient donc pas suffi ? — Voyez-vous, monsieur, lui répond ce rossartz de Guy, pour une *Noce* quatre temps, c'est bien maigre ! »

26 Avril 1891.

57e de *la Damnation!* Les marronniers sont tout verts, comme les chemins d'Altorf dans le *Guillaume Tell* du Singe de Pesaro. La banlieue réclame les foules, aussi des vides nombreux s'épanouissent-ils dans la salle. C'est bien fait pour Edouard, qui a cru imaginer un coup de maître en supprimant tous les billets de presse — sous prétexte sans doute qu'il rend des arrêts et non pas des « services ».

La Damnation de Faust n'a pas sensiblement changé depuis l'autre dimanche. Vous vous en doutiez peut-être. Elle est toujours aussi pleine de trouvailles géniales, d'inventions que personne n'avait osées avant Berlioz et dont les plus humbles mu-

sicastres se donnent aujourd'hui le luxe. Si l'on peut trouver la Taverne assez peu artistique (elle vaut toujours mieux que celle *des Trabans* d'un certain Maréchal de France) et reprocher quelque bruit au célèbre Panpandémonium de la fin, quelles merveilles que l'air de Marguerite abandonnée, la coupe du roi de Thulé (qui n'est pas prise dans Rameau — comme celle à M. Gouneau), la scène de Faust au lever du soleil, l'hymne de Pâques, le chœur final des anges, l'invocation à la Nature!

L'interprétation est — vous me croirez si vous voulez — la même que dimanche dernier. (Décidément le printemps me pousse à la poésie). L'excellent ténor Engel chante Faust, et Augier, lui, chante faux, déplorable application du système d'Azaïs. De mademoiselle Marcela Pregi, je dirai, toute réflexion faite, qu'elle n'est pas précisément la Marguerite de mes rêves, mais ça ne va pas trop mal, tout de même. Lauwers trouve moyen de bafouiller son

texte dans *la Course à l'Abîme*, et les chœurs, généralement opaques, partent avant leur tour dans la reprise de la sérénade. Quant à l'orchestre, c'est mou, sans accent, sans conviction, tout à la blague... Où sont les fières exécutions de jadis, mon vieil Edouard ? Si ça continue, ce sera bientôt *la Damnation du Petit Faust*.

Salle maigre, Peu de gloires contemporaines, sauf le jeune Maxime Vitu, l'aimable musicien Gaston Paulin, qui semblait dire, en écoutant Berlioz, *Paulin majora canamus*, Schuré le patriarche, initiateur ès wagnériennes littératures, José Engel, qui rougissait modestement tandis que tout le monde applaudissait son père, Karageorgewitch, qu'on s'est trop pressé de dire refusé au Salon, Adolphe Brisson, noble tête de Bacchus indien, gendre et successeur de ce Sarcisque Français que l'Europe ne nous envie plus que vaguement.

3 Mai 1891.

Enfin, nous l'avons eue, la 3[e] audition promise, mais si difficultueusement obtenue ! La mort dans l'âme, ces messieurs du Conservatoire se sont enfin décidés. Chambrée superbe rue Bergère, tous les Wagnériens et Bacchants de la petite ou de la grande observance, et leurs élèves, et les amis de leurs amies.

Dans le tas, le suant Henry Cochin, qui suit sur une partition d'orchestre (à la bonne heure !) ni plus ni moins que la famille Colonne, Guy Ropartz arborant *l'Etendard* de sa barbe soyeuse, Tiersot itou,

de Bonnières en pardessus clair, le sévère Lascoux, le souriant Chausson et son voisin Lerolle, Paul Braud, qui a consenti à se faire couper quinze centimètres de cheveux (il lui en reste encore trop), exemple que je recommande à Marsick ; Diémer, dentu comme un éditeur... Gabriel Marie, l'excellent chef d'orchestre, surnommé « Nous faisons de l'esthétique ici, messieurs » ; Ferdinand Hérold, qui a quitté *l'Ermitage*, où il loge depuis qu'il se fait vieux ; Schuré, entaché de modérantisme ! Camille Benoît, maître éleïsonneur : d'Indy, nos certitudes, — Pierre de Bréville, nos espérances ; Adolphe Jullien, amène à son ordinaire, le noir Poujaud, l'explosif Alphonse (gare le Combes !) le beau des Rotours aux moustaches voltigeantes, Jules Bonnier, frère de Charles, madame Hellmann, le ministre Bourgeois, Gounod enfin, qui doit tant à Bach et à qui Bach doit tant ! Le maître de l'*Ave Maria* ne pouvait refuser l'encouragement de sa pré-

sence à l'auteur de certain Prélude qu'il a rendu célèbre — ou qui l'a rendu célèbre, au choix.

Exécution satisfaisante, sans plus (texte mis à part, car il est absolument épilant). Un Warmbrodt mal graissé, qui ne nous console point des confusions observées dans le *Qui tollis*... Au *Benedictus*, on applaudit tellement le violon solo Berthelier, que notre ténor salue avec onction. Le complaisant Garcin, pour délivrer Auguez qui va sans doute à la campagne, hâte un peu le mouvement du *Credo*. Dans la loge des journalistes, un critique rubicond se penche vers un critique décoloré et lui souffle à l'oreille : « Soyons sincères une fois en notre vie, cette musique-là c'est toujours la même chose... » J'aime cette franchise.

Au *Domine Deus*, on acclame la virtuosité du flûtiste, qui doit maintenant se féliciter de cette nouvelle audition. Autour de

lui, les camarades murmurent avec envie le distique célèbre de Moréas :

Ah ! pour moi que la vie serait belle
Si j'étais Ta, si j'étais fa, si j'étais Taffanelle !...

On se retire heureux, joyeux, enivré de musique. Dans les couloirs, une indiscrète amie me hèle au passage pour me conter un récent dialogue entre l'ineffable Godard et le gros Chabrier, auteur d'une *Gwendolinata* à faire sécher Paladilhe de jalousie. La scène se passe dans un salon... neutre.

— C'est vraiment dommage, mon cher Emmanuel, que vous vous soyez mis à la musique si tard !...

— C'est bien plus fâcheux, mon cher Benjamin, que vous vous y soyez mis si tôt...

10 Mai 1891.

La dernière — irrévocablement — de l'excellente « Société du doigt dans l'Œil » vient d'avoir lieu salle Pleyel. Dernière de la saison, s'entend, car, dès le prochain départ des hirondelles, notre pieuse Confrérie, cauchemar commun de Benjamin Godard et du wagnérien Charles Bonnier (les extrêmes se douchent) reprendra le cours bi-mensuel de ses séances.

Ce provisoire chant du cygne (rien de *Lohengrin*) nous a paru peu panaché. Ça commençait par un morceau de circonstance, *Adieu suprême*, de M. Jules Bordier, Lamoureux angevin, qui ne compose qu'à ses moments perdus — c'est le cas de

le dire. Cette conception, très émue dans la pensée de l'auteur, homme d'anjereux, a produit sur l'auditoire un effet plutôt Anjoué — comme l'exige la plus élémentaire géographie.

Que vous conterai-je de la *Rapsodie* pour *violon solo* et orchestre, du méridional Paul Lacombe, celui-là même qui répète volontiers aux jeunes wagnériens, avec une véhémence et un accent de Toulouse également blâmables : « Votre musique, voyez-vous, elle manque de soleil ! » Je ne sais s'il a raison, mais la sienne m'a semblé « comme la lune », suivant l'expression chère à M. Jules Lemaître. Tout ce qu'on peut concéder à l'œuvre rapsodieuse de M. Lacombe, déjà père d'un *Départ des Croisés* à sauter par les fenêtres, c'est qu'elle a été exécutée par le plus mignon des violonistes, un éphèbe aux grands yeux languides, qui paraît avoir donné un fort coup de Marteau à ces dames des chœurs, si j'en juge par leurs regards trop aimables.

Et puis, si vous voulez savoir son nom, je ne vous le dirai pas, na !

Le souriant et chevelu Savard, naguère prix de Rome, et maintenant pris d'une wagnerite aiguë, nous a offert une *Symphonie*, telle qu'une de mes amies intimes, non prévenue, a cru qu'on avait changé de programme, et qu'on exécutait un pot-pourri sur la *Gœtterdaemmerung* et *Tristan*. Le tout agrémenté d'un texte échevelé, auprès duquel le sujet de *Lelio*, monodrame un tantinet romantoc de Berlioz, passerait aisément pour le Manuel du parfait notaire : « Plaintes, impuissance, désespoir... l'immensité de la plaine l'accable !!!! » Et maintenant que nous avons blagué, comme c'était notre devoir, le trop réminiscent compositeur, disons bien vite que sa symphonie est fort congrûment bâtie, et que ce garçon ira loin.

L'influence du vieux Richard n'est pas absente non plus de *Karadec*, musique de Vincent d'Indy pour le drame (?) d'André

Alexandre. L'évocation d'Erda se rappelle discrètement à nos souvenirs, mais surtout « la Veillée de Hagen », dans *le Crépuscule des Dieux*. Je ne dis point, comme cet autre, « où il y a de l'Hagen, il n'y a pas de plaisir », mais, vrai, l'ami Vincent ne s'est pas fendu ce matin-là. Je ne crains pas d'être indiscrète en signalant, néanmoins, le joli motif du deuxième morceau, l'excellente sonorité de tout l'ensemble, et, dans le finale, certain thème : « J'ai du bon tabac », plus ou moins breton, qui se promène à travers l'orchestre. Ça doit signifier, je pense, qu'on fait circuler la tabatière.

Andante pathétique, de L. de Serres ! Cette composition, qu'on nous a donnée pour notre dessert (Aïe !) est un peu lourde à digérer parfois, mais très convaincue, très passionnée. En un mot, on a trouvé la musique de Serres chaude, et j'ai applaudi.

On attendait avec angoisse deux *Chants mystiques* d'Albert Cahen, lorsque d'Indy,

qui décidément fait mieux les quatuors que les discours, s'est avancé sur l'estrade, et a prononcé Cahen-caha un petit speech, d'après lequel « M. Renard, indisposé, n'ayant pu venir, etc., » on était contraint de renoncer « à cette dernière partie du programme. » Il a même ajouté, pâle d'émotion : « Nous le regrettons infiniment... » Sur cette excellente nouvelle, la foule s'est retirée en bon ordre, favorablement impressionnée.

On demande un opéra

Faites bien attention, messieurs : un opéra, non un drame musical, ou ce que vous croyez tel, avec leitmotive à tous les étages, orchestration extra-infra-et-supra-wagnérienne, modulations enharmoniques toutes les deux minutes, philtres, Walkyries, anneaux et Grals à la clef ; mais un opéra, un o-pé-ra, avec airs, cavatines, récitatifs, avec duos, trios, quatuors, quintettes, sextuors, septuors, octuors même si vous y tenez, et les chœurs du côté jardin, et ceux aussi du côté cour, et les ritournelles, et les cabalettes, et (j'en rougis) un ballet, un ballet délicieusement niais, adorablement stupide, un amour de ballet enfin ! Réduisez votre orchestre, je vous

prie ; foin du contrepoint savant et des harmonies rares ! je suis las des doubles pédales intérieures et des notes triplement altérées : assez de retards ! assez de ces fausses relations à demi permises, jolis péchés où vos corruptions esthétiques se complaisent : assez de suspensions ! n'anticipons pas, comme dit l'autre ! donnez-nous des bonnes petites idées bien convenables, sans développements, sans polyphonies sous-jacentes ; cachez ce contre-sujet que je ne saurais voir ; vos imitations ne sont pas drôles, vos augmentations me rappellent celles de mon propriétaire. Soyons carrés, je vous en conjure ; prouvez par vos cadences que la perfection est de ce monde ; surtout reniez ces formes amphibies en lesquelles vos maîtres (ceux qui gravitent autour du prix Monbinne, les uns pour l'obtenir, les autres pour le décerner) espèrent fiancer la carpe timide et le hardi lapin ! Eloignez, éloignez de moi l'odieux arioso où Saint-Saëns se démène, où Mas-

senet se cambre, où Thomas se liquéfie... Et pas d'instrumentation « amusante » ! pas d'accords curieux ! pas de trouvailles ! pas de surprises ! Un chant sur une basse, une basse honnête, allant de la tonique à la quinte, et *vice versa !...* je soupire, vous dis-je, après les plus mauvais jours de notre histoire. Doucement, s'il vous plaît ! *pizzicato*, que diable ! je donnerais cent louis pour entendre une contredanse. A nous la guitare de famille ! et qu'on nous ramène aux carrières (quand nos aînés n'y seront plus) !

Oui, sérieusement, avec instance, à deux genoux s'il le faut, je vous implore, musiciens mes frères : faites-nous un opéra — un opéra vieux jeu, à la bonne franquette, sans prétentions et sans mystères. Je vous le demande, aujourd'hui plus que jamais, dans l'angoisse du péril imminent, car vous fûtes à Bayreuth, et vous en revenez ! Vous vous y êtes retrempés dans le mépris de *Tannhaeuser*, qui est le commencement et

la fin de votre sagesse, et dans les *Leitfaden* de M. de Wolzogen. Attablés au café Sammet (« Centrum der Elite des deutschen Olymp », affirment de polychromes prospectus), vous avez sabré de vos paraphes le livre d'or qu'un gargotier cordial mais voleur présente à ses victimes. Devant les chopes de bière brune, les compotes au vinaigre, les entrecôtes douteuses saupoudrées de cumin, vous avez émis des doctrines, porté des jugements, développé des théories — moins soucieux de manger que de proférer. Et vous vous êtes fortifiés, les uns les autres, amicalement, en l'incurable incompréhension de Wagner.

Maudit soit-il, l'enthousiasme annuel qui vous pousse à ce fâcheux pélerinage ! Qu'avez-vous à faire d'Amfortas et de Kundry, de Walther et de Sachs, d'Isolde la blonde et de Tristan ? Bons élèves du Conservatoire, nourrissons de tels ou tels chers maîtres, qui n'avez ni conception d'art, ni sentiment personnel, ni rien de ce

qui révèle les créateurs, pourquoi prétendre aux royaumes de la Légende, aux vivants trésors de l'immortelle Poésie ? De quel droit tentez-vous de reproduire ce qui est définitif, parfait, unique, et — répétons-le — ce dont vous n'avez pénétré ni l'origine, ni la nature, ni la signification ?

Vous êtes « avancés » — c'est vous qui le dites. Vous l'êtes, oh oui ! vous l'êtes, grotesquement. Vous savez votre métier de musiciens, assez pour en être les esclaves. Faites donc de la musique, puisque telle est votre rage ; admettons, admettons que vous pouvez le plus — donnez-nous le moins... Faites un opéra, écrivez-y des duos à la tierce et à la sixte, et qu'ils soient jolis — un peu ; c'est tout ce que nous vous demandons. Dorn a dit de Wagner ce mot profond : « Ses pieds sont enracinés dans les œuvres de Beethoven ; sa tête oscille entre Bach et Bellini... » Soyez Bellini, si faire se peut, et ne croyez point l'entreprise si aisée ! Je ne suis pas assez naïf

pour attendre de vous un opéra comme *Tannhaeuser* — puisque *Tannhaeuser* est pour vous un opéra italien — mais donnez-nous seulement l'équivalent du *Roi d'Ys*. Nous ne sommes pas difficiles : encore un coup, faites un opéra, un opéra vieux-jeu ; mettez-y des idées mélodiques, des rhythmes heureux, de la grâce, de l'émotion, une déclamation juste, un peu de pittoresque, beaucoup d'expression humaine ; dépensez-y le talent que je vous connais et le génie que je vous souhaite. Nous nous tiendrons pour satisfaits et nous attendrons, sans nul désir des parodies inconscientes, des imitations maladroites ou adroites (les pires), la venue du Joyeux Vainqueur, élu pour instaurer l'Œuvre nouvelle. *Heil, Siegfried, glücklicher Held !*

18 Octobre 1891.

Séance de rentrée, bien qu'il ne s'agisse pas de musique de Chambre. Dans la salle, ou aux environs, le colonel Reyerrrrr, le sous-off Joncières, le tambour-major Tiersot, le roi Mapa, possesseur de territoires mal délimités sur la mapamonde, Kerst, aux fortes ignorances, Massiac aux fortes réclames, l'excellent Lapommeraye, l'Argonaute Holmès — avec sa toison d'or — Stoullig, blond aussi, Georges Lecomte semblable aux dieux, George (sans s) Vanor et Vanora... pro nobis.

Le vent est aux innovations : sur les fau-

teuils s'épanouissent de minuscules programmes, blasonnés du faciès austère au père Thomas, et pleins d'explications qu'élucubra Albert Dayrolles-aux-dents-de-marbre. La *Symphonie en ut majeur* est applaudie. A l'*Andante*, M. Colonne soulève l'enthousiasme général par la grâce virile avec laquelle il opère une demi-révolution sur lui-même (180 degrés pour les mathématiciens), en faisant face successivement à tous les points de l'orchestre. La sélection de l'*Esclarmonde-où-l'on-s'ennuie* est fraîchement accueillie. J'en excepte la *Scène dans la forêt*, où M. Massenet ne s'est pas mis le hautbois dans l'œil, et l'*Hyménée*, avant lequel les mères de famille ont eu la prudence de faire sortir leurs filles. Le programme nous avertit que le dernier morceau a été pour la circonstance entièrement refait. Nous aussi.

Entre deux, nous avons eu la réapparition de Mademoiselle Berthe de Montalant, qui me paraît grandie depuis la saison

dernière... je parle de sa taille. Elle a dit agréablement l'air de Béatrix, d'*Etienne Marcel*, où la fille de ce vieux traître avoue son amour pour un écuyer du dauphin Charles et l'exprime sans fougue.

Passons aux *Maîtres Chanteurs* (à nous Peyramont !) En cette matière, il n'y a que le premier pas qui coûte, surtout quand on en fait un pas redoublé, comme il advient de la « Marche des corporations », alors que Wagner avait eu l'idée candide de la vouloir majestueuse et solennelle. En vain les instrumentistes galopaient-ils de leur mieux, leur chef impitoyable les excitait par des appels de pied et de langue. On aurait cru assister à la prise d'assaut de Nuremberg par l'orchestre Colonne, sur le rythme de *Y a la goutte à boire là-haut, y a la goutte à boire*. Edouard a répété le prélude à la fin du morceau, de peur sans doute que son public (qu'il connaît) ne l'eût pas compris au commencement ; nous avons eu le Salut à Hans Sachs sans chœurs, et enfin

deux mesures finales des plus remarquables, assurément dues au sympathique chef d'orchestre lui-même.

Jolie mélodie, *la Captive*, de Lalo, un que les béjaunes du wagnérisme intransigeant affectent bien à tort de blaguer, et l'aimable *Villanelle* de Berlioz. Mademoiselle de Montalant, qui la chante, a encore grandi depuis tout à l'heure ; cependant, le morceau est toujours un peu haut pour elle. Elle est prise (la *Villanelle*) trop lentement, sans doute pour faire compensation aux mouvements des *Maîtres Chanteurs*.

Avoir couvert sept fois et demi l'emprunt russe ne suffisait donc pas ! il a fallu avaler la *Marche slave* de Tschaïkowsky. Je cronstadte que cette moujick a remporté une verste.

25 Octobre 1891.

Pour l'ouverture de ses concerts, M. Lamoureux nous en a sorti une de son Mendelssohn, sur laquelle nous commençons à être légèrement ruyblasés. Ce normalien de la musique (c'est Mendelssohn que je veux dire) a toujours occupé une place exagérée dans les affections musicales du Patron — et de Bellaigue...

La *Symphonie en ré* a été merveilleusement exécutée au Cirque. On n'en peut dire autant de son exhibition — son immolation plutôt — chez le père Colonne, qui l'a jouée, c'est le cas de le dire, à ses cors défendant. Stoullig m'a raconté qu'un nommé Spazier, un Kerst de l'époque, la compara à un serpent blessé (?). En revanche, le pro-

gramme que j'ai distribué à Chevillard, modèle des gendres, et à Wilder, modèle des traducteurs, nous annonce que « dès les premières notes *elle quitte les chemins battus* pour nous introduire en plein génie beethovinien (*sic*). »

L'intéressant poème symphonique de M. Saint-Saëns, *la Jeunesse d'Hercule* — qu'un jeune wagnérien indigné des opinions successives arborées par le maître appelait la genèse des reculs — bénéficie d'une exécution que nous qualifierons de tri-Omphale. En la notice explicative, il est dit que cette musique représente Hercule « s'engageant dans la voie des luttes et des combats ». Quel exemple pour le Patron !

Venait ensuite une fantaisie sur *la Marseillaise* que Schumann a cru devoir intituler Ouverture d'*Hermann et Dorothée ;* elle est loin de dégœther le poème du Jupiter de Weimar. J'imagine qu'en l'inscrivant sur son premier programme, l'éminent chef d'orchestre de *Lohengrin* a voulu

complaire à l'illustre Marcus Allard (plusieurs fois incarcéré) qui le pria si galamment, à l'Opéra, de « chanter » l'hymne de Rouget de l'Isle.

Au commencement du *Venusberg*, nos instrumentistes, troublés sans doute par le sujet, ont failli en perdre le rythme. Mais le Patron veillait, et nous en avons été quittes pour la peur.

A toi, maintenant, Edouard aux pieds légers ! Je ne peux m'expliquer le train d'enfer que tu as imposé à ton orchestre que par la perspective (Newsky) de prendre le soir même celui de Pétersbourg. Tout y a passé, depuis le *larghetto* de la symphonie en *ré* jusqu'à la marche de Tschaïkowsky où tu t'obstines. Sans doute tu n'avais que le temps d'emplir dans ta valise tes chemises russes et tes chaussettes (russes aussi). Pour te dire adieu, peu d'auditeurs — mais quels ! — s'espaçaient aux fauteuils d'orchestre : le sempiternel Joncières ; Teodor Massiacoff, sous le chapeau du grand-duc

Alexis; l'ami Fourcaud, venu pour les fragments de *Lohengrin ;* Clairin, l'Henri Regnault du pauvre; Soubies abandonné de Malherbe; Saint-Roch Boisard et son fidèle Adolphe Jullien...

Enfer et damnation *(de Faust)*! quel romantisme, messeigneurs! César Cui (t), tavernier du diable, nous a servi un plat de son cru! Coup de timbale au commencement, coup de timbale à la fin, et, au milieu, des danse-macabres *pizzicati* de violon. Paroles de Jean Richepin, qui a, nul ne l'ignore, les os fins, les yeux jaunes, la peau de cuivre, un torse d'écuyer et le mépris des rimes féminines. Le bon Auguez a hurlé d'un air féroce ces couplets misogynes. Ah! à propros, apprenez que ça s'appelle *les Deux Ménétriers.*

Sous le titre fallacieux d'*Africa*, M. Saint-Saëns, déjà nommé, s'est livré à de fort agréables fantaisies musicales, interprétées par madame Roger-Miclos, vêtue de vert pistache, avec au cou un collier de sequins,

au moins aussi tunisien que les motifs employés. Les ex-habitués de la rue du Caire en ont cependant salué quelques-uns au passage : C'est vous les thèmes nègres? continuez !...

Pour finir, la mélodie de Léo Delibes, *Myrto,* digne des strophes d'Armand Silvestre. Dira-t-on jamais de cette inspiration, comme le poète (si j'ose m'exprimer ainsi) : « les myrtos sont flétri's, les roses mortes »?

1er Novembre 1891.

Tout d'abord, félicitons le Patron de sa galanterie. Conformément à l'observation que j'avais eu le regret de lui faire en ma dernière Lettre, il a daigné effacer le barbarisme beethov*i*nien qui déparait son programme de l'autre jour. Il a même supprimé, dans l'ardeur de son zèle, un truisme d'assez joli calibre sur « Beethoven, conscient de sa force », etc., etc. Je ne lui en demandais pas tant ! Quant à l'œuvre elle-même, il n'y a rien changé, et il a bien fait, car il la joue à ravir.

Beaucoup de monde, mais peu de têtes

illustres : Ambroise Thomas, vénérable bonze, déjà mûr pour ceux de Barbedienne; Pfeiffer, qui récolte d'innombrables coups de chapeau depuis qu'il préside au *Figaro musical* (par parenthèse, il m'a fait d'intéressantes confidences sur les chœurs « vieux jeu » du deuxième acte de *Lohengrin*, le soir de la seconde) ; Maurice Lefèvre, qui ne se scaramouche pas du pied ; l'aimable Delagrave, éditeur de Willy, très occupé d'une nouvelle œuvre d'Armand Silvestre; un autre Armand, Gouzien celui-là, et d'autres encore, et d'autres !

On a un peu bâillé au *Concerto* de Haendel, où Dorel s'est couvert de gloire. Des fanatiques ont chuté *la Jeunesse d'Hercule,* du père Saint-Saëns, sans doute parce que ce maître atrabilaire vient de se révéler l'auteur du fameux article wagnérophage signé Gallus, en 1887, dans *la France*, et invariablement attribué depuis lors à Gounod. Mieux vaut tard que jamais.

Dimanche prochain, nous jouerons, je

vous le dis tout bas, *Napoli,* pochade symphonique du jeune Charpentier. N'espérez donc pas aujourd'hui de longs commentaires sur l'exécution qui en a été donnée hier par notre bon orchestre à l'Institut, Messieurs les Professeurs du Grand Opéra ayant refusé de se déranger pour la circonstance. En attendant, faisons un solide éreintement de Silver, mais juste. Sa cantate, *l'Interdit* (en v'là un nom !) est composée sur un livret où le désastreux Edouard Noël a trouvé le moyen d'être au-dessous de lui-même. Plaignez mademoiselle Issaurat qui a avalé un nombre incalculable de ces vers, si j'ose m'exprimer ainsi. On me rapporte que le jeune croque-notes aurait dit : « J'ai orchestré ma cantate comme le duo de *Lohengrin* ».

8 Novembre 1891.

Nous n'avons pas eu *Napoli* — sans doute pour me punir de l'avoir annoncé l'autre jour ! — mais nous avons pu voir son auteur, en une mise insoucieuse des élégances, tel un Charpentier sans ouvrage, triste, fier, « et même un peu farouche », sous son chapeau mou (napolitain), d'où s'échappe un tumulte de mèches intransigeantes.

On se lasse de tout, même de l'ouverture de *Struensée;* pour varier un peu la musique consacrée aux infortunes de ce jeune et beau Danois, M. Lamoureux a prié ses cuivres d'attaquer un demi-ton trop bas. Merci. André Maurel, ennemi personnel de Meyerbeer, lui en a su un gré infini.

Et nous entrons dans la musique composée par Mendelssohn en l'honneur de la Vache à Colas, *id est* la *Réformation-Symphonie.*

Dans cette parpailloterie, il n'y a de bien qu'un motif, puisque c'est le seul dont Wagner ait daigné se souvenir dans *Parsifal*, pour le thème du Saïnt-Graal.

Voici le beau Geloso qui s'avance, so qui s'avance, applaudi avant, pendant et après. Tout s'explique : la salle regorge de violonistes, Reynier, Brun, Le Tourneux, Nadaud, etc. Signes particuliers : il porte un anneau d'or à la main droite, et joue avec une absolte justesse. Quant au concerto de Max Bruch, il n'est pas drôle. Le public s'est pâmé d'admiration, aussi bien à l'*adagio amoroso*, joué un peu *degueulando*, par Geloso, qu'aux médiocres tsiganigauderies de l'*allegro*. Le virtuose a récolté de nombreux bravos, et une solide poignée de main du Patron, ce qui est bien préférable, je ne crains pas d'être démentie.

Valse de Méphisto, de feu Liszt ! Harpes ramonées du haut en bas, titillements du triangle, langoureux gémissements de violoncelles, brefs abois de trombones, tous les bruits (même défendus), tous les trucs (même classiques), toutes les ficelles figurent dans cette orchestration polychrome, polyglotte et polissonne. Le vertigineux Debussy, plus fleur-du-mal que jamais, écoutait avec une pitié dédaigneuse. Peste, monseigneur, il y a quelque chose tout de même à pêcher là-dedans ; demandez plutôt à Saint-Saëns, ou, ce qui est plus sûr, à sa *Danse macabre*.

Après *les Murmures de la Forêt*, une forêt où il gèle diantrement, si j'en crois la manière dont ils ont été exécutés, le Patron a attendu au moins dix-huit minutes que Joncières, en veston court, se fût rassis, grommelant, à une autre place que la sienne. Satisfait de cette victoire, il a attaqué la *Marche militaire française*.

Chez Colonne, programme pneumatique,

si j'en juge par le vide de la salle. Illustrations clairsemées, parmi lesquelles pourtant je note le rutilant poète Bouchor, Lionel Meyer, sultan des Nouveautés, Diémer, pâle et hérissé... Quant au *Lamento* de l'ami Fauré, cette première audition d'une mélodie composée et il y a seulement vingt ans, me paraît d'un inédit relatif. Pour l'*Africa* du baladeur Saint-Saëns, cet Yves Guyot musical, madame Roger-Miclos, renonçant à la couleur locale, avait arboré une fâcheuse robe terre de Sienne mal brûlée, et annelée par surcroît comme celle du serpent. Entre nous, quelques-uns des thèmes tunisiens de cette Africassée me semblent venir en droite ligne de l'Ouled-Batignolles.

Pas trop mal joué, ma foi, le prélude de *Lohengrin*, qu'Edouard a été potasser à l'Opéra, dans un bon fauteuil moins cher qu'au bureau... Du reste, le futur associé de Bertrand pousse l'imitation du Patron jusqu'à la coquille typographique inclusi-

vement. Les programmes qu'il a répandus sur tous les sièges du Châtelet étaient d'une lecture ultra-réjouissante, on y apprenait que dans la *Symphonie héroïque*, « l'inspiration se présente large et présente ! » Mais le comble, c'est le texte donné pour le *Lamento* de Fauré : j'y lis avec étonnement ces deux vers que Théophile Gautier n'avait pas prévus :

Sur moi la MER immense
Plane comme un linceul...

Il était réservé à Colonne de nous révéler la musique pour scaphandriers.

15 Novembre 1891.

Les musiciens eux-mêmes paraissent se rendre compte du formidable embêtement que la *Réformation-Symphonie* projette sur le public, et s'ingénient à l'alléger. Hennebains, roi des flûtistes, dont la réputation ne saurait souffrir de cette aimable fumisterie, s'est plu à attaquer aussi faux que possible le choral, sans réussir à faire rire le Patron.

Et, hors des temps, l'immortelle Forêt de *Siegfried* murmure toujours la Légende divine. L'âme de la mère vient planer sur l'enfant rêveur, en qui repose l'espérance du monde. Cet éveil des brises sous la feuillée, cette adorable mélopée des rêves adoles-

cents et des tendresses pressenties, toute cette floraison de beautés, l'*Art musical* les déclare « longues, et légèrement monotones. » *Aures habent*... et vraiment longues, celles-là !

Le *Venusberg* est enlevé avec cette fougue qui a rendu notre orchestre célèbre dans toute l'Europe — « dont le taureau, dit le programme, est entouré d'accords de triton — pardon ! d'un cortège de tritons et de néréides. »

Mea culpa ! J'avais accusé inconsidérément le Patron qui ne cherche qu'à me complaire : c'est l'affreux Weckerlin, Faffner du Conservatoire, qui, avec toutes sortes de mimesgrimaçantes, a retardé l'exécution de *Napoli*, dont il détenait âprement la partition. *Udire* « *Napoli* », *e puoi mori !*

L'étourdissante interprétation de cette œuvre vigoureusement Charpentiée, a jeté sur M. Lamoureux un nouveau lustre. Comme il y en avait déjà cinq d'allumés , la chaleur devint intolérable, et le Prome-

noir réclama « de l'air », avec une insistance que l'auteur d'*Hélène* n'a jamais connue. Salmon dit à ravir sur son violoncelle la chanson avinée du *Marchese*, si pittoresquement coupée par la retraite italienne. Bref, sauf un carabinier de basson, qui, s'il n'arrive pas trop tard, part du moins incontestablement trop tôt, notre orchestre s'est couvert de gloire, aux applaudissements rivaux de M. George Auriol, compositeur, et de M. Massenet (du *Chat-Noir*).

Quant à l'Edouard de ce jour, il fut long et cruel. Passons sur la *Symphonie en si bémol* — oh ! les seconds violons ! — jouée de telle sorte que le public du Châtelet, tout gobeur qu'il soit, n'a daigné l'acclamer qu'à moitié. Exaspéré de ne pouvoir faire jouer un *Sicilien*, ours effroyablement mal léché qu'il mène en vain danser devant tous les directeurs, — *sua ambitio perditurs um* — Weckerlin, bibliothécaire hirsute, s'est rabattu sur la *Sicilienne* de Per-

golèse, qu'il a orchestrée du reste avec toute la platitude désirable.

J'aurais voulu vous faire grâce du *Conte d'Avril*, dû au plus bénin des élèves de maître Ambros Thomas, mais M. Colonne n'a pas eu pour nous la même mansuétude. Séduit par l'espoir de rewidorer son blason artistique, Edouard nous a imposé deux suites, deux, de ce musicien un peu widé. Ça commence par une *Ouverture*, dont les idées, qu'on voudrait adresser au prochain bureau de bienfaisance, se promènent lamentablement sur des harmonies atroces. Au *Nocturne*, le vaillant flûtiste Cantié a dit exquisement son solo, d'ailleurs nul. Mentionnons seulement, pour ne rien omettre du supplice, une petite *Serinade illyrienne*, une *Aubade*, un *Allegro*, sur ces paroles trop justifiées : « qu'allons-nous faire ici ? » un *Appassionato* (a privatif), un *mélodrame*, une *guitare*, une *marche*, ouf ! et c'est fini — jusqu'à la prochaine fois, avec ce *Conte* à dormir debout, adé-

quat aux vers de Dorchain, chantre asthmatique de la *Jeunesse poussive.*

Au galop, le prélude de *Tristan !* au galop la *Marche* destinée à fêter les noces d'Elsa, qui vient, je pense, de conclure un brillant engagement parmi les écuyères de l'Hippodrome... Tandis que mademoiselle Prégi chante le *Lamento* de Fauré, je constate qu'Edouard ne veut décidément pas sortir de sa coquille, et que la MER immense plane toujours sur ce plongeur attristé. A propos de programme, j'y cueille ce vers consolant :

Tôt ou tard vous vous rejoindrez...

C'est la grâce que je souhaite aux violons de M. Colonne.

22 Novembre 1891.

Ah! le devoir est dur et Colonne est sévère! Encore si l'on n'avait à entendre que des choses comme l'*Angelus*, de Bourgault-Ducoudray, avec imitation de cloches! Cette gentille mélodie bretonne comporte des paroles « françaises » de François Coppée, assure le programme ; françaises et agréables, je suppose, car le bon Numa Auguez a pris soin de les avaler. Juste punition de sa gourmandise, il n'a pu, la gorge empâtée, faire sortir les *fa dièse* des *Deux Ménétriers* de Cui, ce pauvre Numa — et j'ai ri.

Ecce iterum Widor! Que si l'on vous demande pourquoi sa musique *facit dormire*, répondez hardiment qu'il est en elle

une vertu invinciblement widormitive. Et il y en a, et il y en a! C'est sale, et ça tient de la place!... Le *Nocturne* consiste en un duo entre la flûte de Cantié et le violon de Pennequin, duo incolore, inodore, insipide et permanent; l'*Aubade* donne envie d'aller se coucher; la *Guitare* est écoutée sans aucune grattitude, et le tout conclut par une *Marche nuptiale* pendant laquelle nous n'étions pas à la noce. La mesure de cette musique (passez-moi le mot), Colonne la bat avec ses deux bras et son dos, madame Colonne avec sa face-à-main, Gaston Lemaire avec sa tête, — et quelle tête!

Pendant le prélude de *Tristan et Iseult* une voix d'en haut a crié: « Trop vite! dix fois trop vite! » Le fait est qu'il le conduit aussi artistiquement qu'un vidangeur son équipage:

Heute führt er Tristan
Morgen führt er Mist an.

Chez nous, on commence par la divine *Pastorale*, splendidement dirigée par Charles Main-de-Fer, qui, d'ailleurs, sait aussi porter le gant de velours. A l'épisode des oiseaux, Hennebains semblait positivement sur la branche. Quelques petits détails seulement : dans le premier morceau, le patron a paru blâmer un court emballement de ses seconds violons, et dans le *scherzo*, une intonation douteuse, deux fois répétée, de sa première clarinette (du reste excellente, pour cette fois je ne la nommerai pas). Ah! combien nerveux l'*Orage!* C'était saisissant! on cherchait instinctivement un paratonnerre... Mais, hélas! Tiersot culminait au Châtelet!... Au « chant de reconnaissance », le Patron conduit le motif un peu vite ; je ne peux me tenir de lui adresser un imperceptible clignement d'yeux, il me répond par un petit signe d'intelligence, et, dès le retour du thème, assagit le zèle de notre mirobolant orchestre.

Après un dialogue des plus curieux entre le Patron et sa clarinette-basse : « Trop bas ! trop haut ! Là ! ça y est ! » qui égaye la cérémonie préalable de l'accord, *Napoli* est fêtée par la salle entière, y compris les membres de la Société Nationale, massés au promenoir. Charpentier peut remiser son gourdin. Les techniciens exultent.

Roublard, Henry Bauër s'esquive avant le fâcheux concerto de Gallus-Saint-Saëns, et ne reparaît qu'après la dernière note du pianiste, virtuose au nom tudesque et au teint de péruvien, Victor Staub. Ce concerto, un peu gaga (llus, si vous y tenez), se termine par une valse cuivrée que je recommande à Nini-Patte-en-l'air. Aux acclamations du parquet répondent les murmures des galeries, qui ne peuvent digérer l'orgueil de l'aigre polémiste de la *France* se glorifiant de certaine prouesse anti-wagnérienne... Que voulez-vous ! *Omne animal triste, præter Gallum.*

Le programme nous apprend que

M. Smetana fut, *avant tout*, comme Charpentier, « un fils de la Bohême ». Sa *Lustspiel-Ouverture* (voilà bien de l'allemand pour un Slave !) m'a paru très cosmopolite, à moi qui ne suis pas forte en ethnographie. Elle n'a qu'un médiocre succès, mais le Patron, peu affecté de ce petit etchèque, nous dirige, comme un dieu, le prélude de *Tristan* Décidément, il a le chic et le tchèque. Pourvu qu'il ne s'avise pas de nous jouer *Dalibor*, du même auteur, un opéra smétannant, prague dans le coin.

A la sortie, je ne peux m'empêcher de jeter un regard de pitié sur l'ex-éditeur Hartmann, poète du *Mage*, qui semble fort décati. On me rapporte qu'il essaye de se consoler du départ de Massenet en préparant une étude des plus intéressantes sur la philosophie allemande, étude qui doit prochainement paraître sous ce titre : *Heugel et le Heugélianisme...*

27 Novembre 1891.

Plat du jour : *Don Juan*, poème symphonique de Richard Strauss — ou de Johann Wagner, si vous préférez. Ce capellmeister de Weimar ne m'est pas inconnu ; j'eus le plaisir d'entendre, cet été, invitée à Bayreuth chez Cosima (si vous saviez quel amour de robe j'avais!) une très jolie *Sérénade* de lui chantée par une demoiselle Herzog, qui n'a qu'un tort, celui de gonfler son cou des deux côtés, à l'instar de certains serpents africains.

Pour ce *Don Juan*, je suis fort en peine : cette musique incohérente, sensuelle, et même sarrusofaunesque, vigoureusement applaudie par Chabrier, Gabriel Marie et

quelques autres, ne m'a plu qu'à moitié. Elle a, ce me semble, de la couleur, de la patte et peu d'idées. Diamant ou Strauss, il est sûr que nous avons passé toute la semaine à répéter ce poème symphonique, au point qu'il n'est pas resté une minute pour regarder l'ouverture du *Freischutz;* nous n'avons donc pas joué ladite ouverture, bien qu'elle fût affichée sur toutes les colonnes de la capitale. J'oubliais, dans *Don Juan*, une phrase qui rappelle *Haydée*, parole d'honneur ! et un petit solo quelque peu raté par l'ami Houfflack. J'espère qu'après avoir lu cette remarque, le Patron n'accusera plus son fidèle violoniste de s'épancher dans le sein de l'Ouvreuse, crime fictif qu'il a déjà reproché à tous les musiciens de son orchestre, depuis le fugace Le Tourneux jusqu'à Bretonneau, triangle inoffensif.

La *Pastorale* a été merveilleusement rendue ; j'en suis réduite à noter les plus minimes incidents, par exemple le discret

accès de rire de Hennebains au cours de l'*andante* (à ce propos, félicitations au divin Mimart !) ou bien la petite tenue de l'*ut*, dans le *scherzo*, bafouillée par le premier cor, du moins la première fois, car il l'a réussie à la reprise. Au finale, un petit couac du cor, — vous savez, dans cette superposition des deux tons de *fa* et d'*ut* qui affolait Fétis — n'a pu diminuer notre enthousiasme. Ce que le mouvement de l'*Hymne des Bergers* était juste! J'embrasserai le Patron pour sa peine...

Excellente interprétation du prélude de *Tristan*, à cela près que Salmon, pris d'un éternuement subit, a manqué une de ses rentrées. Quant à la *Marche militaire* de Saint-Saëns, elle m'a paru un Zampa redoublé pour barbiers de Séville, si j'en juge par les réminiscences qui la décorent.

Chez Colonne, rien de changé aux habitudes, sauf la disposition des contrebasses, qui, depuis quinze jours, sont réparties en deux groupes — ça, c'est une

bonne idée — au nombre de douze — ça, ç'en est une mauvaise (deux de trop, mon garçon, sinon quatre). La caisse aussi est déplacée, et rapprochée d'une porte de dégagement, sans doute pour qu'en cas de péril on puisse plus facilement la sauver...

Dans la *Pastorale*, les cors ont émis leurs couacs réglementaires, au vif étonnement d'Alexandre Georget, venu là pour étudier le Paysage musical. Aussitôt après, Manoury, dont la voix est « fugitive et toujours poursuivie » comme la vision du tétrarque, a soupiré l'air d'*Hérodiade*, qui a paru faire plaisir aux privilégiés du premier rang, munis de forts cornets acoustisques.

Bien qu'un enfant de deux ans qui tétait encore aux galeries supérieures ait accompagné ce barytonnet à l'octave pendant *le Message* de Puget, on a siffloté cette petite chose prétentieuse qui n'ajoutera rien à la gloire de ce maître.

Acclamé, *le Collier de Saphirs ;* il a fallu

bisser la « Sérénade de Gilles », langoureusement pleurée par le violoncelle de Baréty, et engraissée pour la circonstance par Gabriel Pierné — pizzicati, duetto de flûte et clarinette, traînée de harpe, motif repris à l'unisson, tout ce qu'il faut pour emballer le public. Il n'y manquait qu'Invernizzi...

Après les amertumes des *Kermès* de Godard, Edouard a saboté le prélude de *Parsifal* (Laurent Tailhade en pleurait, pourtant accoutumé à explorer le *Pays du Mufle*) et certain lever du rideau de Wagner qui devient entre ses mains, comme disait un mauvais plaisant, « la chevauchée des vaches qui rient ».

6 Décembre 1891.

Réouverture du Conservatoire, et réouverture par la *Symphonie avec chœurs !* « Ce que je fais le mieux, c'est mon commencement... » Du moins est-ce à craindre, car l'Heyberger de ce troupeau, étant malade, ne pourra réaliser cette année-ci les projets qu'il nourrissait avec tant de Passion, selon Sébastien Bach.

Mirifique exécution des trois premiers morceaux, aux acclamations frénétiques de Loys et Marius Fontane. Pourtant notre ami Demarquette a passé la moitié du *scherzo* à accorder sa petite timbale pour la

mieux décrocher sans doute (encore un que t'as laissé filer, hé, Colonne!). De Koninck jubilait, Pougin aux longs cheveux applaudissait de confiance, Stoullig blondulait aimablement ; dans la baignoire de gauche, on voyait distinctement s'agiter une barbe, attribuée par quelques-uns à Gounod, par plusieurs à Deldevez, et aux premières loges, le père Thomas, attendri, prodiguait au jeune Beethoven les plus précieux encouragements.

Au finale, le jeune Warmbrod a paru faiblard, et les attaques de madame Leroux-Ribeyre ont excité l'indignation d'un vieux critique, Weber mais juste. Félicitations sincères à l'impavide Garcin, qui, après la *Symphonie*, n'a pas hésité à conduire le duo d'Héro et d'Ursule — malgré la présence du critique bicéphale de la *Revue des Deux-Mondes*, Camille Bellaigue, ennemi personnel de *Béatrice et Bénédict* — et la marche des chevaliers entrant à la Wartbourg — malgré la présence de

Tiersot, ennemi personnel de *Tannhaüser*. Madame Boidin a oublié ses deux dernières mesures, mais bah !

Au Cirque, hélas! le Patron ne nous donne pas la *Symphonie avec Chœurs*, mais comme il a joué celle en *si bémol* de Schumann ! Les violoncelles ont si bien rêvé le langoureux *larghetto*, les cors ont si délicieusement résonné dans l'*allegro* final et la flûte d'Hennebains a si exquisement perlé sa rentrée ! Après une parfaite exécution de *Siegfried-Idyll*, acclamé par Son Excellence Wilder et son auguste famille, charmés de la façon dont le public accueille les traductions de Wagner, la salle se remplit. On attend dix minutes qu'un contrebassiste affolé parvienne à retendre un de ses câbles. (Clairin prenait des croquis — pourvu qu'il n'en fasse pas de tableaux !). Enfin, Malherbe vient et la *Rhapsodie slave*, qu'il demanda dans *le Monde artiste*, est attaquée par le Patron. Elle s'est mal défendue. Ce *Dvorak* a tant d'accents sur

son nom qu'il ne lui en reste plus à mettre dans sa musique.

En revanche, la symphonie de *Don Juan* de Strauss m'a davantage intéressée que la première fois. Je vois, je sais, je crois, je me suis amusée. Un peu dur parfois, ce Richard Strauss, mais pas vide — un Strauss à moelle — n'en déplaise au Barbedette du *Ménestrel*, qui, fou d'orgueil, reconnaît avoir l'esprit *un peu* borné. Et tous mes compliments à Houfflack pour l'attaque de son *do dièze*.

Le Patron nous a servi l'ouverture de *Tannhäuser*, avec pause imprévue, trente mesures pour rien, regards foudroyants aux dames qui se lèvent, trois saluts à celles qui restent, et reprise, aux bravos d'un public profondément impressionné.

Chez Edouard, à la surprise générale, la *Symphonie en la* a été fort convenablement jouée. M. Delmas, de l'Opéra — habit noir, cravate noire, moustache noire — n'a pas Erostraté son air de Reyer. Succès

pour *Ascanio*, grâce à Cantié, qui, dans ce ballet, sait toujours être du côté du manche. La *Polonaise* de Vidal, jadis destinée à l'armée active, n'a pas séduit les civils du Châtelet, qui l'ont égayée d'une partie de fifres que l'auteur négligea d'écrire. Avant le concert, il disait à Colonne : « Je vous la donne, mais c'est peut-être deux ans trop tôt. » Après le concert, on s'accordait à trouver que c'était peut-être deux ans trop tard. N'empêche que t'es plein de talent, va, mon Paul.

13 Décembre 1891.

Tout de blanc habillée, de la tête aux pieds — quelle distance! — Mademoiselle Berthe de Montalant susurre au Châtelet une *Vision* de Lefebvre, imitée de Pé-

trarque, dont la musique est fade et limpide comme l'eau de la fontaine de Vaucluse; l'éditeur Mackar a unanimement applaudi cette petite chose aggravée de harpes, qui n'ajoutera rien à la gloire du prix de Rome monté en graine à qui l'on doit une *Zaïre* à peine supérieure à celle de Voltaire.

Le temps de rappeler la cantatrice après *Myrto*, et l'on attaque *le Rouet d'Omphale*, où le hautbois de Longy force jusqu'à l'attention des ouvreuses, qui consentent, pour l'entendre, à se taire un instant. Si nous nous permettions, au Cirque, de pareils bavardages!...

Diémer, dans l'exécution impeccable et glaciale d'un concerto de Mozart, a partagé le succès d'Auguste Pierret, le dernier produit de sa classe. Le ténor affiché mercredi faisant relâche, pour cause d'influenza, c'est Villaret junior qui l'a remplacé. Dans le trio des fées de Mozart, les trois chanteuses, étagées par rang de taille, semblaient

une Flûte de Pan. La politesse m'oblige à la qualifier d'Enchantée.

Peu de têtes illustres, sauf celle de quelques Baudelairiens juchés dans les hauteurs — *le Paradis artificiel* — entre autres la rédaction de *l'Ermitage*, périodique à fort tirage, conduite par Paul Masson, auditeur au collège de France et auteur d'une Histoire des peintres aveugles, dans laquelle il a fait Charlesblanc de son épée.

Passons au Cirque. Il faut croire que le Patron était pressé d'aller dîner en ville, car il a singulièrement accéléré ses mouvements cette fois-ci. Ça a commencé par l'ouverture du *Freischütz* que madame G. a entendue de derrière la porte d'entrée; par parenthèse, elle causait si haut qu'un cipal hargneux a dû la rappeler à l'ordre. Ça a fini par l'ouverture de *Tannhäuser*, menée d'un train, d'un train! Décidément, le Patron aurait mieux fait de ne pas aller à Bayreuth cette année.

La printanière *Symphonie en si bémol*

de Schumann est fort bien conduite et frénétiquement acclamée par Vanor — c'est d'Vanor aujourd'hui que nous vient la lumière — et Boisard amputé d'Adolphe Jullien (que s'est-il donc passé, Seigneur?)

Après ça, c'est *Patria*, œuvre incolore, incohérente et patrioto-rasante, sans excuse, Marcus Allard n'étant pas dans la salle. Cette musique, faite sur des vers plats ainsi que des Gallets par le citoyen Chaumet — a été vigoureusement reconduite par les auditeurs, à l'exception de l'ami Wilder qui s'est levé tout debout pour applaudir. Lassalle, qui eut la constance, dodelinant des bras, barytonnant de la tête, de vomir sans erreur les quatre-vingt-quatorze helminthes du poète (je les ai comptés) est parti assez vexé, malgré les salves des gâteux qui siègent au parquet. Voilà un saint de la musique qu'il est inutile de Chaumet... (à toi, Hamelle, qui les comprends si bien!)

Nous fûmes ensuite Martyrisés par un *Merlin* à assommer les bœufs, — et même

les hommes, — qui n'est pas la meilleure œuvre de notre élève de Massenet, gars de talent, au surplus ! Le Patron se décide à jouer les jeunes... Ça ne l'a pas empêché de se tordre au concert d'exclamations qui sont parties du promenoir : « C'est idiot ! — Pauvre orchestre ! — Ils ont joué faux tout du long ! — On ne s'en est pas aperçu ! » Ces clameurs sont excusables, les instruments s'étant promenés tout le temps comme dans une garden-Marty...

20 Décembre 1891.

Grand tralala chez Colonne, en l'honneur de Beethoven, qui cependant n'a jamais fait partie de l'Association artistique. La *Symphonie avec chœurs* a été exécutée, c'est

le cas de le dire. Loin de moi la pensée de blâmer Edouard de cette initiative, mais enfin ne pouvait-il arriver à un résultat moins douloureux ?

Au moment où il brandit son archet, un gros monsieur, qui ne peut découvrir sa place, pousse un : « Où est l'Ouvreuse ? » Hilarité générale. On s'apaise, Colonne lève le bras, les cordes frémissent, et alors c'est terrible.

Je ne sais comment ils sont allés jusqu'au bout, mais enfin, malgré les vociférations d'une trompette mal accordée, nous voici délivrés d'une première souffrance. Le *scherzo* marche assez bien cependant, malgré le timbalier, à qui Colonne doit avoir promis une prime, car il fait à lui seul un tapage de tous les diables. Ce Vizentini semble en proie à un accès de Folie, dramatique. Pour sûr, il tape sur ses machines à coups de pied. Quels instruments, bon Dieu ! Sur quels chaudrons hors d'âge a-t-on tendu ces infernales peaux ? Du reste,

à part cet inconvénient et un *fa dièse* laborieux du cor, dans le trio, nous résistons sans trop de peine. Même *satisfecit* relatif pour l'*adagio*, en dépit de l'éternel cor, que je n'ose qualifier de monogamme, car il ne fait même pas proprement la seule qui lui revient.

Au *finale* maintenant ! Colonne s'avance ; d'une voix plus douce que la brise de mai, il soupire : « Mesdames, Messieurs, M. Warmbrodt m'ayant fait prévenir qu'il était malade *et étant très réellement malade (sic)*, M. Delaquerrière, qui est *en même temps* (?) excellent chanteur et excellent musicien, veut bien chanter à sa place. » Aussitôt la grande Berthe de Montalant apparaît, souriante à son ordinaire, suivie de mademoiselle Pregi, d'Auguez et de Delaquerrière mal rasé. Vous dire ce que ces quatre bandits ont chanté faux ! Malgré sa taille, notre chère amie ne réussit pas à décrocher proprement ses notes, à partir du *sol ;* toujours à la rigolade, elle s'en

console en s'esclaffant; quant au jeune ténor, si l'on s'en rapporte à son chant dans la petite marche héroïque, il est possible qu'il soit pourvu de la note pacifique, mais je doute qu'il le soit de la querrière. Les choristes s'agitent, un des mâles en part même un temps trop tôt... Je me suis laissé dire que c'est un Fock qui les dresse; malheureusement son ambition ne se borne pas à leur faire dire « Papa, maman. »

Le *lied* de Vincent d'Indy est applaudi par tout le public, et même par ses amis, groupés au poulailler. Baretti salue et resalue, couvert de son violoncelle comme d'un bouclier. Pour finir, le *Vénusberg*; bien joué, ma foi! les hommes d'imagination y ont vu, conformément au programme, « des matelots attirés par les nymphes »... *L'Auberge des Mariniers*, alors!

Chez le Patron, mademoiselle Kara Chatteleyn taquinait — sans obtenir pour cela un succès à trente-deux Kara — l'ivoire d'un Erard nuance blond châ~~t~~(l)ain, à ce

qu'il m'a semblé. Ayons le courage de dire toute la vérité à l'opulente propriétaire de cette robe vieux rose ; elle n'a pas fait tous les progrès attendus depuis la pension Martinet-Dubois où j'ai passé un trimestre, lingère indigne. J'accorde qu'il est coriace, le concerto en *mi bémol* sur lequel elle s'escrimait, un fort lorgnon sur le nez pour découvrir les idées mélodiques. Au bout de cinq minutes, las des incohérences froidement saintsensées de cette œuvre crevante, le photographe du *Times*, Blowitz (Oppert lui-même), inclinait sur ses rotondités abdominales sa laide tête de vieillard. Moi, j'avais bien envie de bâiller, mais je sais trop ce qu'il en coûte aux violoncelles...

En dépit d'une impeccable exécution, la sinistre ouverture de *Manfred* laisse notre public aussi froid que les inspirations de Diémer. Heureusement, la *Symphonie en ut mineur* a dégelé les banquises. Le Patron salue deux fois, une dame des premières se trouve mal.

Ne serait-ce que pour embêter Barbedette, sénateur de la Charente — inférieur, — il est juste, bon, équitable et salutaire de jouer l'*Ouverture des Maîtres Chanteurs*, où les programmes de ce pauvre Pasdeloup voyaient la lutte des Romantiques et des Classiques, et le spirituel Albert Wolff des clous agités dans une casserole. Vient ensuite un air de ballet de mademoiselle Massenet, et, en fin de séance, la charmante *Rhapsodie norwégienne*, de Lalo, avec tambour de basque obligé, ce qui lui donne un petit air de habanera scandinave très curieux. Serait-ce une adaptation espagnole d'*Hedda Gabler?* Le Patron devrait bien la faire précéder d'une conférence explicative de Jules Lemaître.

27 Décembre 1891.

J'ai demandé à une de mes collègues du Châtelet de m'introduire dans le temple où Colonne, en sibylle d'écume (*vulgo* tête de pipe), s'agite sur le trépied qui fait face à Baretti.

Un monde fou : l'éditeur de *Thamara*, dont l'absence m'avait fait gémir : *O Grus, quando te aspiciam*... Maurice Lefèvre qui a la barbe blonde, Gouzien qui la préfère noire, Jean Rameau savamment ébouriffé, Diemer coqueluche des Viennois, Delsart venu pour applaudir le solo de violoncelle, Gaston Lemaire économe de pourboires. Le Borne (ô mon Fernand !), Lacroix, organiste, sous-Gigout à Saint-Augustin, André Maurel vexé de voir qu'Auguez s'obstine à

ne pas chanter le texte de Wilder, Georges Lecomte émoustillé par le *Venusberg*, qui semble « d'une volupté trop immédiate » aux raffinés de la *Revue Blanche*, le caustique Jules Jouy, et puis des dragons, des artilleurs, des X, des Cyrards... ah! que j'aime les militaires!...

Le programme, illustré d'un morne portrait de Jules Brisson, impudemment baptisé Delibes, promet la *Symphonie avec chœurs* (ô Patron!), ce qui suffit toujours à attirer une foule considérable, désireuse de rire aux couacs du cor dans l'*adagio*. Elle en a pour son argent.

L'ange Delaquerrière, aux cheveux ondoyants, engage les pasteurs à « venir vouer le Dié vivant », avec autant d'indifférence que si le *Noël* confié à ses soins eût collaboré avec Stoullig. Vif succès pour le *Lied* de d'Indy, joué par Barréty, dit Baretti, dont la tête souriante est animée d'un mouvement pendulaire synchrone de celui qu'exécute son archet.

La *Suite*, de Tschaïkowsky, débute par un *Dies iræ* pour finir par un boléro. Posté à l'entrée des fauteuils, un homme jeune encore et déjà bedonnant — « ce M. Willy est fou », déclarait le secrétaire de Colonne, — a sifflé cette petite horreur avec un entrain qui lui a valu les subjurgations du Lélio de *la Plume* et les sympathies des musiciens présents. Il est vrai qu'ils étaient si peu !

L'autre soir, à la salle Pleyel, réouverture de la Nationale : et ils sont là, tous élèves de Franck, amis des élèves de Franck, cousins des créanciers et bâtards des apothicaires des élèves de Franck. Ceux qui savent la musique en font ; ceux qui ne la savent pas en font aussi, et les autres la protègent. Tous aimables, d'ailleurs, et enthousiastes, et fidèles à leurs amitiés, oh ! implacablement, n'est-ce pas, Marty ?

En premier lieu, c'est le quatorzième quatuor de Beethoven, interprété par le violoncelle Schnecklud — Schnecklud, choral et fugue, soupirait un des innombra-

bl es élèves de Franck, — l'alto Fernandez, le second violon Tracol, le premier Geloso, qui, en dépit de son nom, vous donne plutôt chaud jusqu'aux moelles, tant est grande son ardeur. On applaudit le chef-d'œuvre. Mademoiselle Fanny Lépine murmure d'un air pincé deux mélodies de Meurant et une d'Alari :

Je vus implore et vus supplie
Je vus implore à deux genux.

Des deux premiers morceaux, je ne dirai rien, sinon qu'ils sont meurants. Quant à la façon dont la salle a accueilli le troisième, ah ! mon Dieu... all' a ri.

Après un estimable quatuor du petit père Fauré, qui n'a point fait oublier celui de Beethoven, on a fini par soixante-quatorze variations sur un thème scandinave. Ventre-Saint-Grieg ! Voilà des variations dont je ne serai jamais le Bossuet.

Au Conservatoire, hier, bonne séance.

Dans la première loge de gauche s'épanouit Madame Hellmann, qui organisa, l'autre hiver, en son hôtel de la rue Dumont-d'Urville, une exécution de *la Walkyrie ;* Francis Thomé, devenu berliozien, réclame le « bis » du *Ballet des Sylphes ;* Jullien (Adolphe) et Campbell-Clarke acclament l'*Erostrate* de Reyer ; Récy applaudit fort dignement Brahms ; Tiersot ronfle pendant le crevant concerto de Mendelssohn, joué par un Nadaud moins gai que l'auteur des *Deux Gendarmes.*

La symphonie de Brahms — rien du tout d'Alcanter — a de belles parties, surtout le dernier morceau. Mais le vrai succès a été pour *la Damnation de Faust.* Dès que notre vieux romantique est apparu dans la petite salle d'où jadis Scudo (ce Commettant supérieur) prophétisait qu'on ne l'entendrait plus, tout le reste a f... ichu le camp, effacé par cette splendeur sonore, par ce magique éclat de poésie.

Allons, la Société des Concerts a tous les

atouts dans les mains. Elle a beaucoup osé, Berliozé même, et j'espère qu'après avoir joué une si belle partie de Brams, l'idée va lui venir de tailler un petit Bach, — sans s'occuper des Polignac, sinon pour les Écarter et les mettre à l'Hombre. Patience, patience.

10 Janvier 1892.

Bien que la *Symphonie fantastique* de Berlioz éclate de génie (en dépit de ses graves défauts), et que je préfère le *Songe d'une nuit de Sabbat* à la *Reine* de ce nom, due au prophète Gounod — elle est loin d'égaler les grandes œuvres du bon Hector. Cependant on ne peut blâmer Edouard d'avoir fait entendre la *Marche au supplice* à son auditoire, étant donné qu'il allait lui imposer du Godard !

Ah ! cette *Jeanne d'Arc !* Colonne est décidément le fossoyeur de la musique de

scène : Déjà il Caligula l'ami Fauré, effondra l'ennemi Widor en fin de compte (d'avril); voici qu'il exhume la *Jeanne d'Arc* de Benjamin, Fabruleusement rasante, enterrée pourtant naguère en ce même Châtelet. Patriotisme, bonnes intentions, Domrémy-fa-sol, marches de Lorraine, marche du sacre, sacrées marches au demeurant. Cette musique, éminemment Cauchonnée, perd encore, si possible, à être de nouveau produite au concert, d'après la sage maxime, une *Jeanne d'Arc* trop entendue se brise. Quelques-uns cependant ont applaudi : à votre aise, messieurs, de vos goûts et de Vaucouleurs !... Parmi les assistants, je vous signale Godard lui-même (au foyer), Costallat sans Enoch, Grus également éditeur ; Parent, violoniste aux moustaches adorablement frisées, Hugues Imbert (le Zimbert dont parlent nos grand'mères) ; Blondel, trouvère de la maison Erard, Lami du *Petit Journal*, fidèle ami de son frère Franck Lamy, et de la charmante Fériel

du Vaudeville. Mais quittons ces parages malsains !

Au Cirque, pour nos étrennes — mieux vaut tard que jamais — le Patron nous a donné *Saugefleurie*, en l'honneur de Vincent d'Indy, musicien talentueux et fraîchement décoré. La vérité m'oblige à reconnaître qu'il n'est point orné de glaces.

Saugefleurie est l'histoire d'une jeune fée qui a l'imprudence d'aimer un prince. Pour être sortie du saule où elle avait élu domicile — un entresaule sans doute — cette jeune personne attrape un rhume et meurt. C'est bien fait, puisque ça nous vaut de la musique de d'Indy.

Le moustachu Van Waeffelghem a bien dit la phrase d'alto qui personnifie la belle imprudente. L'exécution générale a d'ailleurs été fort bonne, sauf vers la fin où l'équilibre des sonorités ne fut pas suffisamment observé. Quant à l'œuvre, si le travail harmonique en est rare et charmant, les motifs aussi ont de la saveur. De

cette façon, les grincheux ne pourront pas dire que la sauge fait passer le poisson. Au promenoir, groupés en phalange macédonienne, ces Messieurs de la Société Nationale ont vivement acclamé le jeune maître. Un seul n'applaudissait point, un beau brun pensif et modeste, la boutonnière saugefleurie d'un petit ruban tout neuf...

La symphonie en *ut mineur*, que les musiciens avancés commencent à trouver embêtante — « Connais-toi toi-même », disait un vieux proverbe — a été un peu mollement exécutée, du moins l'*andante*, pris décidément trop lent. Mais quel beau sentiment des nuances ! Dans le finale, un léger bafouillage s'est produit, et puis, quatre mesures avant le dernier accord, un violoncelle influenzé s'est offert une note de supplément. Vous allez voir que le Patron reprochera cet extra au voisin, c'est toujours comme ça chez nous ! Il est vrai qu'un jour, vexé d'avoir grondé à tort l'innocent Lespine, il lui proposa, avec une ironie

amère et sans doute à titre de compensation, de lui exécuter « quelques pirouettes sur le nombril » (*sic*).

Excellents, les mouvements des *Maîtres Chanteurs!* Une seule fois, au moment d'attaquer la marche, ça allait une idée trop vite; mais l'astucieux Patron, par d'insensibles ralentissements, a ramené toutes choses dans l'ordre, aux applaudissements de Schuré. Quel dommage que les cuivres, du haut de l'estrade, écrasent toujours les cordes! Ça alourdit furieusement l'orchestre... Que diable! il ne s'agit pas ici de la corporation des égoutiers!

Avant les *Scènes pittoresques* de Massenet, nous en avons eu une beaucoup plus drôle, dans la salle. Le Patron, désireux de me prendre en faute, a trouvé moyen de tomber sur une de mes compagnes à qui sans doute il attribue mon humble prose. La pauvrette, affolée par ses regards étincelants, a fini par se réfugier presque sous l'estrade, derrière les harpes.

Le Patron, désarmé, éclata de rire, exemple suivi par le public.

J'oubliais l'assommant *Rondo capriccioso* de Saint-Saëns, une de ces scies qui attristent périodiquement nos concerts. Que de rondos, que de rondos ! prophétisait jadis le Maréchal. Kosmann, violoniste étincelant, y a remporté un succès invraisemblable, surtout dans la vertigineuse strette finale, — Regent's strette — murmurait l'anglomane de Bréville, Ce virtuose ira à la célébrité : « Cocher, boulevard Kosmann ! » criait un enthousiaste à la sortie.

Déjà !

P.-S. — Au Conservatoire, Garcin, victimé par l'influenza, est remplacé par Danbé qui conduit rondement. si rondement que le finale de la *Symphonie en la* rappelle le passage d'un express sous le pont de l'Europe. Dans *Harold*, l'alto-solo, Laforge, a peut-être du feu mais ne fait pas assez de bruit.

17 Janvier 1892.

« *Pour cause d'indisposition*, le concert Colonne est remis à dimanche prochain. » On savait jusqu'ici que l'épizootie à la mode sévissait sur toutes les classes de la société ; on ignorait qu'un être de raison tel que l'Association artistique pût « sentir du ciel l'influenza secrète », comme dit un *Art poétique* qui n'a rien à voir avec celui de Verlaine. Mes renseignements particuliers me permettent d'affirmer, dussé-je étonner les lecteurs des affiches roses, que ce n'est pas le concert, mais bien M. Colonne qui est atteint de l'influenza.

Au Cirque, malgré l'interruption momentanée de la concurrence, public raréfié — mais quel! Fourcaud, qui s'est épanoui au

Scherzo de la reine Mab; Arthur Coquard dont on entendra bientôt, j'espère, *les fils de madame Jaell;* Stoullig, fidèle aux Postes; Wilder qui a emprunté le chapeau de Massiac pour hypnotiser son voisin René de Récy, le critique bleu qui me traita un jour de « fille de race » (j' t'écoute !); Maurice Lefèvre (plastronné d'un gilet plus blanc que son âme), descendu des Premières au Parquet; Reynier, monté du Parquet au Promenoir; Georges Hüe, dont *l'Illustration* a publié récemment un morceau qui ne nuira pas à la sienne; André Corneau, homme du *Jour*, aux pardessus amplement fourrés (dix sous de pourboire !); Campbell-Clarke, qui a avalé sa canne; Boisard, qui ne peut se consoler de l'absence d'Adolphe Jullien, et Chevillard, qui applaudit Papa Beau-Père.

Faut-il que je sois peu dans le train ! J'ai pris un plaisir extrême à cette Peau-d'âne de *Symphonie en mi bémol* que le grand Mozart composa sur la fin « de sa trop

courte carrière » (voir nos programmes). L'andante — ce *Schwanengesang*, comme disent les Allemands, — est à lui seul une pure merveille, et le menuet est exquis, encore que galvaudé par trop de petites pensionnaires.

Roméo et Juliette a très bien marché ; j'ai vu le moment où le Patron, sérieusement emballé, allait prendre le mors aux dents. Ah ! le beau trombone que celui qui, reprenant la phrase du hautbois, a imposé le désespoir de Roméo aux splendides vacarmes de la fête !

Le programme m'a appris que M. Saint-Saëns était allé en Algérie tout exprès pour orchestrer des cantiques bretons, primitivement distribués en trois *rhapsodies pour orgue*, la première, la seconde et la troisième. C'est le n° 1 suivi du n° 3, mis à la queue-leu-leu, qui constituent le plat qu'on nous a servi hier, à moins que ce ne soit le 3 suivi du 1, car en cette œuvre digne de Pardons, il n'importe guère que le 1 soit

devant et le 3 soit derrière. Les thèmes sont exposés bout à bout, sans malice, avec de gentilles sonorités qui n'ont réchauffé qu'à demi le public.

Annoncé par le leitmotive de l'*Anglais volant*, Blowitz entre d'un air Sentamental, au moment où commence l'ouverture du *Vaisseau-fantôme*. Elle est vraiment bien enlevée ; ah ! ce sauvage appel des cuivres sur la quinte! nos musiciens étaient aussi rouges que les voiles du bâtiment maudit, le Patron salue trois fois ; dès qu'il se rassied, le public se précipite vers les issues, dans la hâte d'échapper à la longue *Fête Bohême*, qui ne vaut pas un sonnet sans défaut. Quatre heures et demie sonnent ; à quatre heures trente et une minute on éteint les lustres ; à cinq heures moins le quart, les derniers survivants étaient partis.

. . . .

Drôle la *Cavalleria rusticana*, opéra Boïteux (en plus mal) et Mascagneux s'il en fut ! Cette parodie italienne de *l'homme*

à l'oreille cassée a poussé notre patience About. En tout cas, le succès de la pièce fut manifestement inférieur à celui d'une dépêche, invraisemblable mais réelle, que l'ex-critique musical du *Siècle*, l'ami Alfred s'est donné l'infernale joie de colporter dans toute la salle. En voici le texte (50 mots à 0 fr. 20, coût 10 francs) :

JOURNAL SIÈCLE CHAUCHAT PARIS

« J'apprends que cabale probablement moins artistique que d'origine triplice serait formée contre succès Cavalleria rusticana à Paris prière prévenir votre critique musical démentant surtout faux bruit que compositeur Mascagni aille diriger Cavalleria à Berlin devons bien cela éditeur Sonzogno propriétaire Secolo fervent ami France. »

Et nunc, e Rudini, qui judicatis Vergam !

A en croire cette fantastique dépêche, ce serait *Caballeria rusticana* qu'il faudrait appeler notre pièce, dont la version française (par manœuvres internes) est due au forceps d'un Milliet fort goûté des serins. Va donc pour ce titre !

Le morceau le plus remarqué du début est certainement un amour de cape doublée de satin blanc que porte mademoiselle Calvé, jolie personne qui a fortement impressionné les calvéties des habitués de l'orchestre. Quand je dis « porte », c'est une façon de parler, car la Santuzza de l'Opéra-Comique l'avait plus souvent à la main que sur la tête, s'efforçant en vain de lui trouver une position d'équilibre, comme dirait le père Résal.

L'administration a espéré un moment que cette cape — la Cape de Bonne-Espérance — assurerait le succès de l'œuvre ; c'est tout au plus si l'on y pourra tailler une veste. Quant à l'interprète, elle a été furieusement applaudie, malgré ce qu'elle

chante. Décidément, c'est *Calveriana rusticana*.

Et cependant, avec quel soin jaloux cette farce italienne — une farce aux petits Sonzognons — n'avait-elle pas été montée par la direction préposée au genre éminemment français ! Mascagni, également auteur d'une messe de Sainte-Sicile, n'aura pas à se plaindre du Directeur-Artiste qui depuis six mois néglige tout et le reste pour faire triompher cette pièce à laquelle il rêve d'attacher son nom — avec des saucisses. *Carvalhoria rusticana*, alors ?

Heugel applaudit seul, dans un silence glacial, au milieu d'une salle littéralement heugelée. Soudain, d'horribles vacarmes éclatent. C'est la fin ; on fuit, les oreilles saignantes, maudissant cette œuvre où je n'ai remarqué d'original que le Carnaval de Venise, chanté par la forte mademoiselle Vuillefroy, instrument à hanches. Cette fois, je tiens le titre ; c'est *Carnavaleria rusticana* qu'il faut dire.

*
* *

P. S. — A propos de *Cavalleria rusticana*, l'opéra de l'illustrissime maëstro Mascagni, qui est en train de passer à l'état de scie...

Les critiques s'usent la matière grise à déterminer les diverses influences sensibles en la musique du jeune compositeur à succès auquel il signor Sonzogno ouvre un credito annuelo de trois cent mille lire, si j'en crois des langues bien informées (excusez l'image!). A titre de document, je leur signale la chanson à boire de Turrido-Gibert, qui pousse d'ailleurs des cris de condamné à mort — le Gibert de Montfaucon, sans doute. Cette suave mélodie me semble le fruit incestueux de certains couplets de *Rip*, opera-buffa del maëstro Roberto Planchetto, et de la *Canzonetta* célèbre, *Ho du*

buono tabacco nella mia tabatiera, introduite et répandue en France, depuis les temps les plus reculés, par les modèles italiens de l'atelier Jullian.

*
* *

Les deux font la paire :

Le Ménestrel, résumant l'année 1891, constate qu'elle a vu fleurir *le Rêve* et *Lohengrin* « *fleurs trop tôt fanées ! ! !* »

Le Monde artiste fait mieux : il oublie *Lohengrin* — comme on peut s'en convaincre en parcourant la liste qu'il donne des « principales premières » de 1891 (n° du 17 janvier 1892), liste où l'on chercherait en vain la date du 16 septembre.

Il faut des époux assortis.

24 Janvier 1892.

Hier, résolue, madame Colonne a prié la petite Marcella Pregi d'être influenzée, et le public n'a pas refusé ses bravos courtois à cette suppléante *di primo cartello.* Mais quelque piteuse chose que ce *Rêve de Jésus* aggravé par madame Viardot d'une musique poussive, encombrée de harpes et de grosse caisse : « Ils me disaient que dans les cieux (boum !) — Dieu sur un trône de lumière (boum !)... » Le rimeur indigent de la chose, Stephan Bordèse, fils de Luigi — *qualis pater...* — est caissier chez Durand et fils (adieu Schoenewerk); on ne le croirait pas, tant il connaît mal les registres.

Gourmé comme Deschamps, l'S universitaire des *Débats*, v'là Diémer qu'un public

attentif acclame quand gémit sur un Pleyel plaintif, ton *Carillon* connu dans l'univers, *Cythère* (il faut rimer richement ou ne pas s'en mêler) ! Massiac rugit d'admiration, Boisard aussi ; à d'autres, ces airs clavecinés produisent l'effet d'une symphonie pour cure-dents. Et puis, pourquoi le pianiste aux incisives éblouissantes n'a-t-il pas arboré, pour titiller les touches de son clavecin, une perruque de l'époque ?

Contre son ordinaire, l'orchestre a bien joué, très bien même, de la piètre musique, celle que le frère de mademoiselle Magdeleine Godard accumula sur le bûcher de *Jeanne d'Arc*, procédé infaillible pour nous donner du Godard de derrière les fagots. Il y a là un *Angelus* qui ressemble furieusement à certaine page de *l'Arlésienne* ; mais noire, sinistre, elle m'a fait songer à Toussaint, l'ouverture.

... Au Cirque, nous eûmes une assistance qui ne rappelait en rien celle de l'avenue Victoria. Peste, messeigneurs ! Schuré le

vaporeux, Moch, cousin du capellmeister munichois Hermann Lévi, Raymond Bonheur au poil fauve, Blowitz, bien pourvu de lorgnettes qu'il a l'air de vouloir vendre Tiersot, Hallays, ennemi de l'ouvreuse (qui s'en fiche) ; remercions-le pourtant d'avoir exécuté magistralement dans les *Débats* l'ami Wyzewa, pour de petites Ibsénités commises au *Figaro*...

Désireux d'enrichir son programme de quelques Dukas bien sonnants, le Patron a fait entendre une ouverture du musicien de ce nom. Celui-ci, piloté par Camille Benoît, est entré dans la salle peu avant les premières notes de son œuvre. Je suis bien disposée à l'endroit de ce jeune homme, pour plusieurs motifs, hélas ! plus caractérisés que les siens : D'abord, il n'est pas prix de Rome ; ensuite, il est l'ami de mes amis ; troisio, il a vigoureusement applaudi *Roméo et Juliette* de mon vieil Hector ; quatrièmement, il sait tout à fait bien son métier. Quel dommage que ce *Polycute*,

pour lequel je ne saurais être Sévère, soit construit sur des thèmes plus torturés que l'infortuné martyr lui-même ! Mais quoi ! il y a là du savoir, des sonorités excellentes, un style très louable, quand Dukas ne coquette pas trop, comme à la fin, avec le Wagner de *Tristan* et le d'Indy de Vincent. Salle houleuse, applaudissements, chuts, cris d'animaux ; en somme, épreuve intéressante, riche de promesses, et qui dukasse un peu les vitres.

Mes camarades auront beau me qualifier de sentimentale, vous me croirez si vous voulez, mais lorsque la « scène d'amour » de Roméo a commencé, et que j'ai entendu cette admirable introduction où soupire l'inexprimable volupté des belles nuits italiennes, je me suis refugiée dans le couloir pour tamponner mes yeux avec mes rubans roses (on m'avait fait mon mouchoir). Nous avons entendu ensuite la sublime marche funèbre de la *Goetterdaemmerung*, magnifiquement interprétée, et dans un mouve-

ment pas trop vite, oh! non, pas trop vite.

J'allais oublier Liszt et son concerto monumental (l'abbé Liszt de Louqsor), merveilleusement piaffé par madame Jaell, dont le profil jaélique s'animait d'enthousiasme.

31 Janvier 1892.

Après l'ouverture de *Fidelio*, le père Colonne nous a sorti une *Symphonie en ut majeur* de Schubert, où il y a bien du talent et des trombones. Diémer alors survient, précédé d'un clavecin gris perle fabriqué tout exprès par la maison Pleyel. On applaudit, à la grande joie d'un représentant de cette estimable manufacture, lequel n'a pas eu de peine, en ce succès, à prendre la part de Lyon.

Le clavecin — ce piano qui parle du nez — est l'idole de beaucoup d'amateurs et aussi d'armateurs de musique. D'autres que moi vous vanteront sa sonorité : quoique grêle, elle me paraît ennuyeuse comme la pluie. Diémer en a sévi, brillamment d'ailleurs : ce fut d'abord une *sarabande en sol mineur*, de Bach, puis le *Coucou*, de Daquin... La salle s'est pâmée d'aise en entendant Diémer glousser de la main gauche, de manière à faire reconnaître le volatile des auditeurs les moins ferrés sur l'ornithologie ; le bonheur de Lascoux — en qui sommeille un chef d'orchestre qui jadis morigénait imperturbablement le Patron, violon volontaire du « Petit-Bayreuth » — m'a littéralement consternée. Enfin, ç'a été une *Gavotte* de mon cher Rameau — ma vieille branche — que le public, enthousiasmé par ce bruit de hannetons égarés chez un treillageur, n'a cessé d'applaudir sans prendre même la peine de l'écouter... La gavotte de confiance, alors !

A l'entr'acte, les gens se rencontrent, s'abordent, excédés de cette crise d'archéologie, et tremblant déjà pour *Parsifal*. René de Récy est interviewé par Mlle Roger.

Gabriel Marie, Oratorien de Noël, s'agite non loin de Maurice Lefèvre, cavalliero rusticano quelque peu désarçonné. Mais voici la sonnette.

Retour de Bayreuth — où il se rendit « entre deux concerts d'Aix-les-Bains », suivant sa propre parole, — Edouard nous exhiba cependant *Parsifal*, ou plutôt la scène religieuse du premier acte, moins les parties relatives à Tirutel, Amfortas, Gurnemanz et Parsifal lui-même. Ce voyage fait par Edouard, en rupture de Casino, au Montsalvat de Hans de Wolzogen l'a convaincu de ses erreurs passées, de quelques-unes au moins. Il a pris cette fois le bon mouvement ; regrettons qu'il n'ait pas voulu prendre aussi les bonnes trompettes ! Que n'a-t-il de plus stylé ses soprani, étouffés par les ténors dans le

deuxième chœur, secoué son timbalier, calmé ses instruments à vent, surtout les cuivres, qui poussent à tout propos des hurlements de chourineurs ! Les *Gralsritter* étaient figurés par trois pelés et un tondu, dont l'égosillement fut vain à nous représenter la vaillante confrérie. Et ces douze contrebasses, ah ! malheur ! Je signalerai encore un point : après le retour du thème de la Cène à faire (chanté par les voix invisibles) dans la cérémonie, les arpèges du quatuor n'étaient point assez voilés, et surtout les notes répétées des bois paraissaient cruelles : des bois constrictors !

Malgré cette exécution parsifalotte d'un chef-d'œuvre immortel, exécution saluée par l'enthousiasme des jobards affolés, l'applaudissement discret des critiques indulgents et les gémissements sourds de quelques têtus admirateurs de Wagner, parmi lesquels je ne compte pas un critique innocent qui représente la *Presse*, édition Lemaire, il faut louer le chef d'orchestre —

encore qu'il ne tienne pas beaucoup à être loué et fasse passer en cela ses fauteuils avant lui-même — de cet effort qui, espérons-le, n'entraînera pas pour lui de désordres internes.

C'est du Nord aujourd'hui que nous vient le programme — au Cirque du moins. Peut-être les orchestres septentrionaux joueront-ils quelque jour les œuvres de nos compositeurs... En attendant, Messieurs les Français tirent les premiers ; ce n'est pas le Lapon qui a commencé.

N'en déplaise aux trois applaudisseurs de Niels Gade, on a trouvé son ouverture d'*Hamlet* un peu gâdeuse et bonne à mettre à la gade-robe. Elle contient du bon, du mauvais et du (Shakes)pire ; ni la petite phrase des violons, gentille et banale, qui personnifie Ophélie, ni les cuivres méditant sur l'aveuglement d'Hamlet — *Tobie or not...* — ne m'ont fait aimer ces rinçures de *Manfred* édulcorées de Mendelssohneries. C'est décidément de la *Grotte*

de Fingal que sortent les sources du Niels.

Combien je préfère l'exquise romance, pour violon éploré, de Svendsen, soupirée à ravir par Rivard (Wagner m'a donné le goût des allitérations), qui devrait bien se corriger de son mouvement de roulis (ma voisine en avait le mal de mère). Le public a trois fois rappelé ce sombre violoniste, maréchal d'Encre qui finit par ressembler à son portrait (Jacobus Blanche *pinxit*); mais pourquoi, dans cette douce inspiration, ce petit turlututu de flûte un peu bien cocasse? Quant au ridicule *Menuet* de Raff, son ineptie m'a frappée; elle aurait même frappé des caraffs!...

A toi, Robert! l'art de Schumann, que le pauvre Rubinstein — doublure de Moreno au *Ménestrel* — place à la fin du monde musical, semble, parmi nos paillons réalistes, une rêveuse et lointaine *Thulé des Brumes*. L'exécution de la *Symphonie en ré mineur* a été très goûtée des personnes qui avaient trouvé à s'asseoir; mais les infortunés qui

ont dû attendre, sinon entendre, pendant 35 minutes derrière les portes — car le Patron a conduit le tout d'une traite, sans relayer — ne m'ont pas paru de cet avis.

En dépit des embûches dont est pleine sa forêt que traverse une chasse étincelante, *Sauge fleurie* a remporté le plus vif succès ; la réputation de notre orchestre en sort saine et sauge. Un compliment spécial pour la manière dont le « duo » de la fin a été dit par Hennebains, qui a moins de poils sur la tête que, sous le nez, son partenaire le velu Van Waeffelghem — *sic ursus ab alto.*

Trois fois bravo pour la Marche de la *Goetterdaemmerung!* Mais pourquoi diable, dans *les Maîtres Chanteurs*, M. Lamoureux a-t-il supprimé le glockenspiel ? Chevillard est donc en grève ? Ou bien le Patron veut-il compenser, par cette élimination, les additions de Colonne, qui introduisit cet instrument étonné dans le *Waldweben* de *Siegfried ?*

Deux mots du Petit-Théâtre. Sur des

paroles du végétarien Bouchor — jadis « nourri jusques aux dents », comme son Haendel, « de rouges aloyaux » — le plus sucré des Chaussons a fait une musique pas banale qu'écoutèrent, d'ailleurs attentifs : Sarcey aux digestions laborieuses, que les tirades rabelaisiennes de Gaymas agitaient de voluptueux petits Brissons (Adolphe, Chevillard de Francisque, l'assistait de sa présence) ; — toi qui t'amènes sans hâte à onze heures dix, ô Ginisty, dit Gigy ; Vacque-ridicule ; Caliban *junior*, Dukas ; Lerolle, peintre savoureux quoiqu'un peu café au lait ; Le Maréchal tout sucre et tout Niel ; Poujaud, vieille connaissance, d'ailleurs bien conservée ; Camille Bellaigue, qui écrase gaiment, à la sortie, l'orteil de Gautier, libraire, catholique mais peu disposé à tendre l'autre pied ; Claretie, obligé de reconnaître que les sociétaires en chair et en os sont moins faciles à gouverner que ceux en bois, même lorsqu'ils se réconcilient en pleurent d'émotion (ce qui fit dire à Mau-

rice Vaucaire que Mounet met de l'eau dans Silvain) ; Vanor, l'impressionnable, enduit de gélatino-bromure pour « instantanés » figaresques ; Tausserat souriant, Mercier au faciès léonin ; Jean Jullien flanqué de Salandri, pour le compte de je ne sais quelle venimeuse revue, — *Art et Critique*, je crois ; de Brayer, wagnérien si convaincu ; Louis Le Cardonnel, poète erratique et mystique ; Jules Lemaître au binocle sceptique, au sourire pyrrhonien, à la recherche de ses racines grecques oubliées ; Henry Céard, éreinteur sans pitié, le teint rosse et la dent pointue ; René de Récy, tombeur de madame de Greffulhe ; Henry Baüer, dont Mascagni sent encore tout le poids ; André Maurel, dont les caustiques attaques sont qualifiées par le bon capellmeister de Carvalho d'anbêtantes.

Mais j'allais oublier la musique de l'ami Chausson... Il a écrit des chœurs durs à chanter pour ce *Polyeucte* nouvelle manière, désireux sans doute d'être appelé un

Corneille qui abat des voix: A l'exception d'une exquise romance accessible à notre pauvre humanité, tout ça m'a paru très fort, trop fort peut-être, et, en présence de tant de modulations, de tant d'enharmonies, je n'oserais affirmer que le ton fait le Chausson.

7 Février 1892.

« Ma chère, me disait Madame Paquet (la plus petite de mes collègues du Cirque) ce n'est pas pour me vanter, mais il fait diantrement chaud dans la salle ! » Elle avait raison : Ulysse Bessac, la mine navrée, avait commencé à refuser du monde à partir de deux heures moins le quart, et, à deux heures, on n'aurait pas trouvé de quoi faire asseoir Yvette Guilbert — c'est du moins ce que m'assurait Hugues Le Roux (qui n'y était pas). Vous jugez avec quelle énergie les secondes ont hurlé : « De

l'air ! » Elles ont eu contentement, et les fenêtres sont demeurées ouvertes pendant le prélude de *Parsifal*, sans doute pour répandre la bonne Parole au dehors...

Dédiée à Bonaparte avant que « le premier consul se fût transformé en empereur », pour employer la morphologie du littérateur anonyme qui « moule » nos programmes (encore une trouvaille du même tonneau), l'*Héroïque* a bénéficié d'une exécution aussi magnifique que Saint-Pol Roux lui-même, et Léon Reynier — moins ensommeillé que dimanche dernier au Conservatoire — a commandé en personne une deuxième salve d'applaudissements, aussi bien nourrie que M. Lamoureux.

Moindre, oh ! combien ! l'enthousiasme pour un air de ballet de *Rosamonde* que Schubert, assure la notice, n'a mis que cinq jours à « commencer et à achever ». Ça se voit.

Savez-vous qui accompagna l'*Hôtesse arabe* à mademoiselle Landi ? Notre ami

Joseph Salmon, qui joue du piano moins bien que du violoncelle, aidé de notre Patron, qui tourne les pages moins bien qu'il ne conduit.

Trois rappels après le prélude de *Parsifal*, où je n'ai eu, moi-même ! rien à reprendre... hé, hé, j'ai vu pourtant un petit coquin de violon inattentif, mais qui donc s'en est aperçu? Pas les wagnériens, toujours !

En robe blanche, comme tout à l'heure, et voix *idem*, mademoiselle Landi a interprété avec beaucoup de réserve et de discrétion « l'ivresse et le brûlant amour », de Dalila, très applaudie par les Philistins. Et l'on a pris plaisir à la *Danse des prêtresses* d'un Dagon qui fait moins de bruit dans le monde que Fafner. Mais à quel propos jouer du Saint-Saëns, puisque M. René de Récy n'était pas là?

Le troisième prélude de *Tristan* (pourquoi le philhellène Lamoureux grécise-t-il obstinément l'I de cette pauvre Iseult?) a

été un immense succès pour MM. Wagner et Dorel, frénétiquement applaudis par nos beaux adolescents du promenoir — la jeunesse dorel, comme disait Delagrave, bien farceur, ce me semble, depuis qu'il publie l'« Année fantaisiste » de Willy !

Je vous fais grâce de mes impressions sur l'Introduction du troisième acte de *Lohengrin*, qui commence à être plus connue que les opéras de Rubinstein. Mieux vaut annoncer, et je n'en suis pas peu fière, que le Patron, cédant à mes instances, vous prépare, — richards du parquet, peripatéticiens du promenoir, pannés des secondes — une catapultueuse exécution de la *Symphonie avec chœurs*. Enfin !

Chez Colonne, le pétersbourgeois Ziloty, froid comme les glaces de son pays, imberbe et correct, se fait applaudir. La présence de Puvis de Chavannes dans la salle me paraît avoir été le numéro le plus intéressant du concert.

14 Février 1892.

Le Patron fait assavoir qu'il prépare la *Symphonie avec chœurs;* il y ajoute la *Sulamite*, chantée — je n'hésite pas à le prophétiser — par madame Brunet-Lafleur, qui ne manquera point d'y briller et même d'y Chabriller.

Au cours de l'*Héroïque*, héroïquement exécutée, une dame, aussi sensible à Beethoven que madame de Scey-Montbéliard à Wagner, a commencé par déchirer son mouchoir et fini par s'évanouir en poussant un gémissement de deux octaves d'étendue (une dame chromatique, alors...) Deux messieurs de bonne volonté et de belle tournure l'emportent aussitôt et lui prodiguent les toniques et diatoniques néces-

saires. Pendant ce pénible incident, Lamoureux, homme supérieurement poli — je ne sais si je me fais bien comprendre — arrête la marche funèbre, heureusement anticipée. Bessac l'ayant rassuré par gestes, les cors ragaillardis se distinguent dans le *scherzo*, assez pour se faire pardonner certain couac dans l'*allegro* initial, couac dont Pfeiffer lui-même avait paru choqué (couacque la chose ait de couac ombler d'étonnement).

La seule excuse du concerto de Mendelssohn fut de procurer un triomphe à Houfflack, de Mons, juste salaire de la partie de jacquet que ce violoniste a gagnée au Patron l'autre jour. L'orchestre jaloux a manifesté ses sentiments par un bafouillage excessif dans la dernière partie du finale.

Quelques hommes célèbres ont eu le mauvais goût, au Châtelet, de s'égarer *Dans la forêt* de Bondy de l'abominable Raff. Cette symphonie-taenia, mal raffaudée par Colonne et bien sifflée par l'au-

ditoire, avait endormi — les imprudents! — Clairin, Croze (amené par son rival, l'auteur du gallet d'*Ascanio*), le *Gracioso* Massiac, Diémer, Wilder, Hillemacher (de l'*er!* de l'*er!* comme on dit chez le Patron), Messager aux moustaches affolantes, Leduc éditeur, et, dans le même ordre d'idées, Durand, Récy et Schœnwerk père et fils (je crois bien que je commets une hérécy, mais c'est toujours aussi drôle que le concerto de Haendel pour haubois soufflé par Longy, virtuose incarnadin.)

Dans un fragment de Beethoven, Baretti n'a pas eu tout le succès qu'il se *Prométhée*. Je ne dirai pas de la *Nuit persane* de Saint-Saëns qu'une mauvaise nuit est bientôt passée, car je n'aurais pas un Shah pour m'approuver, et j'espère qu'elle portera conseil à Colonne. La galanterie m'empêche d'apprécier madame Durand-Ulbach, qui a envoyé la plainte de la *Solitaire* comme ferait la grosse Bloch. Engel a brandi son *Cimetière* avec une grâce qui

lui a valu trois salves d'applaudissements. Dans la phrase initiale de la *Splendeur vide* (ce titre conviendrait bien à certains opéras du maître-voyageur), qui sert de prélude à la quatrième partie, le cor solo a été fétide.

Au Conservatoire, la *Messe en si mineur*, du père Bach, n'a pas merveilleusement marché ; elle a d'ailleurs *été* froidement accueillie par la tourbe imbécile des abonnés, malgré les louables efforts de Gabriel Marie, chef d'orchestre en vacance, de M. Ribot, ministre des affaires étrangères, d'Edouard Dujardin, poète d'*Antonia* (tous deux, nous irons — dans les bons wagons), de Lascoux, nourrisson d'Euterpe et de Thémis; de Francis Thomé, compositeur; de Koninck, qui a le tort de ne pas aimer la trompette en *ré*, et de quelques autres seigneurs. Le *Qui tollis* a été plus confus que les cheveux de Jean Rameau, qui d'ailleurs était à Colonne. Auguez cette fois-ci était remplacé par

Ballard, anabaptiste de son état, quand on joue le *Prophète* à l'Opéra. Au début de son air, accompagné par deux hautbois d'amour (Mourir d'amour, belle marquise, me font ces hautbois), il est parti une tierce trop bas ; personne d'ailleurs ne s'en est aperçu, sauf moi et peut-être Garcin. Quant à mademoiselle Lévi, elle a soulevé peu d'enthousiasme, et sa voix a produit plutôt un effet Calmann...

14 Février 1892.

Massiac, qui Grillait (Laurent), de faire représenter sa *Graciosa*, René de Récy, *fidus Achates* d'un compositeur qui a tout ce qu'il faut, au milieu du visage, pour jouer l'Enée, et d'ailleurs voisin de ses alliés, les deux éditeurs Durand (le Père, le Fils et le

Saint-Récy), puis le jeune Croze, proche d'un littérateur dont le nom s'impose — il n'y a pas de Croze sans Lépine — tels furent, au dernier Colonne, quelques-uns des auditeurs de marque... Qui encore? Je détaillerais volontiers Paul Masson, auteur de « Le Meurtre considéré comme un des Beaux-Arts », enfoui sous un vaste tuyau de poêle, afin de montrer qu'il est fumiste; Leduc, complimenté du *Souvenir triste* que viennent de lui laisser Pierné, pour la musique, et, pour les paroles, le plus fécond des polygraphes — son portrait enrichit le dernier numéro du *Nouvel écho*, dont il est de beaucoup le plus intéressant collaborateur; le corybante Albert Dayrolles, qui hurle sur les programmes du Châtelet la gloire d'Holmès; j'y ajouterais aussi avec joie Clairin (Georges comme Ohnet), et, si José, Engel *junior*, bavardant avec Hillemacher *senior*, sous l'œil de Wilder qui maigrit, de Diémer qui sourit, de Gallet qui blanchit...

Arrivée trop tard pour entendre *Prométhée*, interprété, me dit-on, de la façon la plus Caucasse, j'apprends que le plus beau des violoncellistes n'y a point trouvé, baraît-il (décidément, l'orthographe de son nom est trop difficile à retenir !), le succès qu'attendaient ses admiratrices haletantes. Hélas! je suis arrivée trop tôt encore, puisqu'il m'a fallu subir l'interminable raffsodie d'un Joachim — sous-mendelssohnien vaguement schumanniaque — qui n'est pas même bon à exécuter, comme l'autre, les quatuors de Beethoven. Après le lourd sommeil de l'*Andante*, la *Danse des Dryades* m'a réveillée en scherzo, à peu près comme fait un rhumatisme (la danse n'est pas ce que j'aime !); je ne m'en suis consolée qu'en entendant deux coups de sifflet vengeurs protester contre l'immonde *Chasse* du finale, pareille à celle dont parlait si souvent le peu patriote et malodorant Voltaire, quand il déclarait les Welches « la chasse » du genre humain.

Au Cirque, on se promettait du brabançon Houfflack Mons et merveilles ; on n'avait pas tort. Il a filé si délicatement un cotonneux concerto de Mendelssohn que des applaudisements frénétiques ont éclaté, comme jamais n'en recueillirent Rivarde, Geloso ou Kosmann — ni surtout, pour ne pas sortir du programme, les cors dans le premier morceau de l'*Héroïque*. Mais quoi ! le soleil n'a-t-il point de taches ?

Au Conservatoire, avant que Garcin ne donnât le signal de la *Messe en si mineur*, le gros Danbé a scandalisé toutes les pudeurs par son exubérante familiarité avec une blonde choriste, dans les *soprani*. Le juge Lascoux, surplombé par Gabriel Marie, a fait consigner au procès-verbal l'anémie vocale des contralti et la molle incertitude des entrées successives dans le *Qui tollis*. On sent, hélas ! que le petit troupeau a perdu son Heyberger... On se montre, dans l'assistance, les sommités de la politique et des Lettres : MM. Ribot, Charles Ferry,

Edouard Dujardin. Les plus belles choses sont cependant dédaignées par le public, exception faite des applaudissements d'André Corneau et d'Alphonse Combes, qui éclatent comme des salves d'artillerie. Sous l'œil paternel de Françis Thomé, le bon Ernst, Saint-Martin de la musique, qui brandit une partition plus grande que lui, en donne la moitié au vénérable De Konink. Plus loin, c'est Le Borne, c'est Camille de Bellaigue, qui terrassa Franck et Wagner (rappelons ces faits d'armes, peur qu'ils ne soient déjà oubliés), c'est Georges Hüe, fêté la veille au Théâtre d'Application, par le plus élégant des auditoires, malgré une redoutable conférence de Détroyat, le moins drôle assurément des Léonce. La place me manque pour conter, autrement qu'en style télégraphique, que *Lohengrin* fait un argent fou à Bruxelles, qu'il continue à briller à Paris (44e représentation), malgré Colonne, et que le Maître-Jacques provisoire du *Siècle*,

Marcello-Le Senne, critique dans les prix doux, ne trouve rien de mieux que d'adjurer la direction de l'Opéra de reprendre *Lucie!*

*
* *

Deux événements se partagent cette semaine l'attention des critique éperdus : *Werther* à Vienne, *Graciosa* à Paris. Cette conception, due à l'hymen incestueux de Théodore Massiac et de Laurent Grillet, a été mise au jour sur la scène des Menus-Plaisirs. Mes plaisirs furent menus, le succès plus encore. Ça se passe en Sicile, comme *Cavalleria*, et, vous me croirez si vous voulez, la musique en est plus mauvaise encore que celle de Mascagni. Œuvre massiacrante, incontestablement ! J'oserai même dire que si les personnages ne s'y

mordent point l'oreille, les auditeurs ne se font pas faute de se mordre la langue.

21 Février 1874.

Pour fêter le Patron, à qui il sera beaucoup pardonné (même l'augmentation du prix des places) parce qu'il a beaucoup agrandi son estrade — au point d'y introduire, outre ses choristes femelles, vingt-quatre auditeurs (je les ai comptés) qui n'osèrent pas même éternuer — une foule de notables mélomanes faisait plier les gradins de notre cirque : Xavier Leroux (de la maison Pleyel), madame Roger-Miclos (de la maison Pleyel), le gros petit pianiste César Galeotti (de la maison Pleyel?...), Boisard veuf d'Adolphe Jullien, Wictor

Wilder, Wanor, Delagrawe (j'orthographie de la sorte, au risque de me faire traiter de « Prussienne » par l'excité qui a proféré de patriotiques hurlements après *la Sulamite*), puis encore le mordant Gabriel Marie, distingué mangeur de morceaux ; Léon Perrin, chef de la concurrence (ils nous la Fontbonne) ; Chevillard, Schumaniaque furieux, Corneau à l'œil sévère, Stoullig atteint de somnolences, Chausson qui me botte, Jacques Blanche, peintre — à la façon de Boldini, mon ami, — le gros Cochin, le svelte Poujaud, Bellaigue père, Durand fils, puis encore un critique à l'air vexé, G. S., à qui je me garderai bien de faire de la réclame, Reynier et Marsick (*violonistæ ambo*) ; Jules Jouy, si obstinément immobile qu'il semble un attaché au parquet ; Messager qui, surmonté d'un tube sourcilleux, atteint à grand' peine les oreilles de son voisin Maurice Lefèvre, et, aux dernières les meilleures, mesdames Fuchs et Munkaczy, applaudisseuses em-

ballées d'un certain râcleur de boyau que... Mais n'anticipons pas !

Bien qu'on déclare quelquefois ma critique légère, je n'appuierai point sur la petite suite de Schumann qui nous fut servie en premier : elle n'y résisterait pas. Cette *Sinfonietta* (ainsi on la nommait le 6 décembre 1841) est plutôt enfantine — *Sinfoniaisa*, si vous voulez.

Madame Brunet-Lafleur (des jardins « cuirassés » dont parle le programme !) a murmuré les effusions de *la Sulamite*. Je lui suis reconnaissante de n'avoir susurré qu'indistinctement les lyrismes un peu bébêtes de l'Oriental Richepin. En voici un pêché dans le tas : « Ralentissant leur allure — Les chevaux de la brise *autour de son front — Se couchent en rond* — Pour boire les parfums de sa chevelure. » C'est le cas de dire : où donc avait-il la tête? Laissant la littérature (?) de côté, il me semble que la musique de Chabrier, en somme brillante, quoique traitée de sula-

miteuse par des méchants, aurait pu être exécutée par les chœurs d'une façon moins confuse...

Décoré de plusieurs ordres étrangers, le chevelu Ondricek (je n'ai pas le temps de mettre tous ses accents sur son nom), m'a rappelé Ganne en plus grand (un Ganne long, disait un bas farceur du Promenoir). Ce Père la Défaite jouit d'un son mince et froid comme la lame d'un scalpel : on se serait cru à quelque séance d'ondrissection, disaient les auditeurs de l'amphithéâtre... Violoniste solo de S. M. François-Joseph, il s'est livré, pendant le *Concerto* en *ré* de Beethoven, à une effroyable cadence qui n'a pas duré moins de quatorze minutes. J'admire l'héritier des Hapsbourg, s'il est vrai qu'il se fasse jouer ces histoires-là par ce soliste Bohême, les soirs où l'opposition menaçante des jeunes-Tchèques lui a trop fichu le Taafe. Moi, pour m'y décider, il me faudrait le Croate et la bannière.

Nous avons eu ensuite le *Chœur des Fi-*

leuses placé par le programme — je n'invente rien — « dans une riche maison hollandaise », et tiré sans doute du *Norwégien-Volant* par le fantaisiste Lamoureux, qui rêve ambitieusement de brouiller la carte d'Europe. Pour ceux qui n'ont pas compris encore, je rappellerai que le Hollandais maudit a préféré débarquer en Norwège, si je m'en rapporte à Wagner : la raison du plus fiord me semble la meilleure; espérons que le programme s'y soumettra désormais. Heureux d'entendre enfin un peu de musique, on s'épanouit aux premières notes de hautbois de Dorel, qui, me dit-on, enseigne la danse à ses moments perdus. La mère Nastorg, coryphée à l'Opéra, n'est entendue de personne dans son petit solo. Je voudrais croire que c'est parce que tout le monde est distrait par la plus gracieuse des harpistes — je ne crains pas d'être Taxy d'exagération — arborant un délicieux habit Louis XV qui illumine toute l'estrade.

Dans la splendide ouverture d'*Euryanthe*

nous avons divinement bien joué le prodigieux *largo* — l'ami Hennebains, au début du passage figuré qui doit ramener les motifs de l'*allegro* initial, est parti une mesure trop tôt. Le patron lui a fait des yeux !... gare à mardi prochain !

Après le récit de tels événements, je ne vous dirai que les incidents remarquables du concert Colonne. Pendant la *Rapsodie d'Auvergne*, des programmes chont tombés des galeries chupérieures (qui sans doute en étaient *bourrées*). La marche de *Tannhœuser* a été jouée encore plus vite que d'habitude (reconnaissons qu'il était déjà cinq heures neuf minutes). Enfin, de Greef, pianiste bruxellois, a obtenu l'honneur de trois rappels. Si le public prend l'habitude de leur faire de tels succès, les virtuoses ne seront pas tentés de se mettre en greef...

28 Février 1892.

On m'assure que notre ami Colonne médite un prochain concert de jeunes — pour célébrer sans doute l'ouverture du carême. De telles austérités devaient être naturellement précédées d'une certaine relâche. Ainsi a-t-il fait (relâche), à l'occasion du Dimanche-Gras, alors pourtant que le *Menuet du Bœuf* eût semblé de circonstance... Peut-être cependant convient-il d'expliquer le repos dominical de cet homme pieux par la matinée traditionnelle du Châtelet, ou encore, tout simplement, par un désir pastoral qu'il aurait eu d'aller passer son carnaval à la campagne (*Carnavaleria rusticana*, comme on dit à l'Opéra-Comique)...

Quoi qu'il en soit, le Cirque seul a requis

hier les amateurs de musique, wagnérienne ou autre. Et pourtant, notre salle était pleine de vides, si j'ose ainsi parler ! Même sur l'estrade, les vingt-quatre auditeurs de l'autre dimanche étaient tombés à onze, dont un collégien, pour tout potache. D'ailleurs, avouons-le, le concert fut un peu terne, encore qu'allégé de la présence d'Ondricek, tchèque qu'on avait eu le tort d'escompter.

La fuite de ce violoniste n'est pas la seule satisfaction que m'ait donnée le Patron, toujours aux petits soins pour son amie ! A ma grande joie, j'ai vu sur nos programmes qu'il avait renoncé à accommoder Senta à la sauce hollandaise. Désormais, c'est « dans une riche maison *norwégienne* » que chantent les aimables fileuses du *Vaisseau-Fantôme*. Avoir obtenu la *Symphonie avec chœurs* (dimanche prochain, Messieurs qu'on se le dise !) et une modification de cette importance au texte du programme, voilà-t-il pas de quoi me donner la folie des grandeurs ?

Diemer arrive en retard (après le petit rasoir de Schumann), pour entendre sans doute son congénère russe, — un maigre monsieur Slivinsky, dans un énorme Tschaïkowsky. Ce pianiste porte avec aisance l'habit noir slave (d'ailleurs peu différent du nôtre) et trente-cinq ans environ, si je ne m'abuse. Bon Russe, il joue le nez, sur le clavier, levant haut les coudes, ce qui, si vous y tenez beaucoup, me fera dire qu'il steppe. On l'applaudit, il salue, resalue, serre la main du Patron, fait mine d'embrasser les musiciens de l'orchestre. Cependant le premier morceau, le meilleur sans conteste, se termine par une cadence macabre, qui décourage un moment les plus fermes bonnes volontés : le vieux Colblain regarde notre homme, un doigt dans la bouche, comme les enfants pas sages, et Rivarde, Américain du Sud, a l'air de trouver que ce n'est pas le Pérou. Au bout de quarante-deux minutes (montre en main), le Tchahutkowski s'achève — On respire.

« Tout le monde connaît, au moins de réputation (!) le *Cantique des cantiques* »... Ainsi s'exprime notre programme, toujours joyeux. C'est pourtant sur ce sujet — assez ancien, ce me semble, pour être relégué au Musée des Cantiques — que le gros Chabrier a écrit *la Sulamite*. Rien de nouveau en cette musique depuis dimanche. Madame Brunet-Lafleur la fredonne discrètement; vers la fin résonne un triangle qui ne m'est nullement équilatéral, car je trouve même que Chabrier aurait pu se dispenser de sacrifier autant à la géométrie. La forêt de *Siegfried* est traversée par le Patron en train express, sans d'ailleurs parvenir à effaroucher les trois oiseaux Hennebains, Mimart et Dorel. Seul un cor se trouble une seconde ; ah ! ces sons harmoniques des violoncelles !... Mais pourquoi diable le programme, étonnamment audacieux, gratifie-t-il les arbres d'une « floraison verte » en rapport avec les progrès de la chimie la plus fin de siècle ?

Passons à Madame Nastorg. Ainsi que l'autre fois, son petit solo du *Vaisseau-Fantôme* a été nastordre. Mais combien joli ce *Chœur des Frileuses* rangées « autour de la cheminée », comme dit le programme, de plus en plus documentaire !...

Trop vite le thème des violons qui forme la deuxième idée de l'ouverture d'*Euryanthe* ; le reste a très bien marché. Un compliment spécial aux altos dans le petit tremolo du *largo* (Que d'o ! que d'o !)

Tandis que ces événements se déroulaient au Cirque — sous l'œil et l'oreille attendris de Henri Amic qui nourrit pour moi des sentiments Amicaux, de Boutarel, critique abracadabrant du *Ménestrel*, de Fernand Le Borne, dit le Rempart du Brabant, et quelques souverains, entre autres Emile roi de Mapa, et Stéphane Mallarmé — d'autres avaient la rue Boudreau pour théâtre. Des mélomanes, des Franckistes, des entrepreneurs de bâtisses, venaient se casser le nez à la porte de l'Eden-Théâtre,

où le concert Perrin-Fontbonne, annoncé, n'avait pas lieu ! Ce désastre, presque aussi triste que l'apparition imprévue de Godard sur les programmes du Conservatoire, est dû, assure-t-on, à un différend aigu entre l'administration de l'Eden et celle des concerts. Mais est-ce là l'explication du mystère ? Je n'ose me prononcer sur les secrets de derrière la toile ; il s'agit peut-être d'un Fontbonne à coulisses.

29 Février 1892.

Oh ! que la semaine fut triste ! Seul, le centenaire de Rossini en égaya l'uniformité lamentable. Pour cette cérémonie, que j'ose qualifier d'exceptionnelle, la direction de l'Opéra a mis les Petit pas dans les

grands — je veux dire qu'elle n'a pas moins soignéle ballet que le reste. A parler franc, bien que ce ballet de *Guillaume* ne soit pas très Hansen (pourquoi me regardez-vous comme ça?), je trouve que c'est ce qu'il y a de plus joli dans la partition. C'est si gai, si charmant, de voir des Suissesses trémousser des jambes sous l'œil paternel de Gessler, tyran barbare, tellement gros sous ses fourrures, l'autre soir, qu'il obtenait un effet Delmasse des plus réussis — tandis que Rodolphe, officier de son état, Vaguet à l'accomplissement de ses fonctions. Je vous le répète, ce ballet m'est agréable, surtout quand il est dansé par Mademoiselle Mauri, ballerine que je préfère esthétiquement au-dessus du directeur de la *Revue bleue* — *Potius Mauri quam Ferrari.* — Mademoiselle Désirée, dont le nom est tout un programme, et enfin Mademoiselle Lobstein (ce mot signifie en allemand qu'elle n'accepte les éloges que sous forme de brillants sérieux).

Le grand Duc a poussé des cris de chouette, ce qui n'est pas pour vous surprendre. Bérardi me fait toujours penser à l'*Indépendance Belge*, surtout quand il proclame celle de la Suisse. Je n'ai pas détesté la réunion des cantons, avec leurs chants, à la cantonade — naturellement. Au troisième acte, Gessler arrive à Uri (cette fois c'est vous qui l'avez fait) aux sons de fanfares invraisemblables. Il m'agace, cet homme, avec ses trompettes, son paletot, ses ordres contradictoires et ses promenades incessantes d'un canton à l'autre. Que diable! on ne change pas d'avis comme de Schwytz.

Madame Bosman est bien, n'en déplaise à ses bonnes petites (ou grandes) camarades de la boîte. Cette créatrice d'Hilda n'a eu que peu de choses à changer à ce nom (qu'elle porta si bien) pour devenir une très estimable Mathilde. Pourquoi l'habille-t-on, comme Gessler, de costumes qui puent le seizième siècle à plein

nez? Tout le monde en est là, d'ailleurs, dans *Guillaume Tell* ; et les conjurés patriotes s'y coiffent de casques anachroniques, avec lesquels l'hymne célèbre « Morions pour la patrie, » me paraîtrait tout indiqué.

Mademoiselle Bréval est touchante lorsqu'elle Gemmi le rôle du jeune garçon de ce nom, qui trompe l'edwigilance de sa mère — Madame Deschamps, pour accommgagner son père Tell à Altdorf (d'Altdorf les chemins sont ouverts !). Elle a une jolie voix, des jambes ravissantes, et une pantomime très émue lorsque l'on désarme son papa Guillaume. *Tellum imbelle sine ictu*... Aussi lui a-t-on prodigué les plus enthousiastes brévaux, pardon — bravos.

Je me suis tordue à l'instrumentation de *Guillaume*, autant que cela m'a été possible sans chiffonner ma toilette — un amour de toilette. Elle (ma toilette) a procuré je le confesse, mainte distraction à André Corneau (un charmant garçon, et si distin-

gué !) que j'apercevais, à quelque distance, à l'orchestre. Imaginez-vous que dans l'accompagnement de l'ensemble final du premier acte, pendant plus de cinq minutes, il y a un coup de cymbales sur chaque temps de la mesure (sans parler des contretemps !) Ça n'empêchera pas demain un Rubinstein quelconque de déclarer que Berlioz fait trop de bruit, et Barbedette de parler en termes amers du tapage wagnérien.

A part ces remarques, et quelques autres que j'aime mieux ne pas noter, cette petite fête de famille, dont le pilier fut notre fidèle ami Colonne, s'est passée fort aimablement et sans le moindre encombre. On s'est un peu décroché la mâchoire, phénomène explicable dans une pièce où il est tant question de baillis ; on a un peu ri, un peu dormi, un peu applaudi Rossini — et quand ça été fini, on a fui (ces désinences sont là pour faire plaisir aux Italiens). Des gens bien informés m'assurent, en der-

nière heure, que la nouvelle direction de l'Opéra perd la forte somme avec ses représentations populaires. Faulte d'argent, c'est douleur non pareille. Je ne conseille pourtant pas à M. Bertrand de la traiter, en fait de remèdes, par le Carvallerianate, qui a si mal réussi à son confrère Carvalho.

6 Mars 1892.

Unique Colonne debout parmi les *Ruines d'Athènes*, celui du Châtelet fit chanter le duo de cette œuvre, généralement attribuée à Beethoven, par le digne Auguez et la jeune Issaurat, qui n'avaient qu'une seule partition pour deux (il n'y a pas de petites économies). Auguez ne savait que faire de ses mains, le public non plus, réservant sans doute ses applaudissements pour le dangereux Johannès Wolf.

Ce violoniste pour exportation, très prisé des Yankees, Argentins et autres peuplades,

tout particulièrement de la célèbre race taquouère, a sévi dans un *Deuxième concerto* de Benjamino y Godardo (il y en a donc un premier?). Brandissant son archet d'honneur, échevelé, fendu comme un maître d'armes, il scie le boyau avec des contorsions sentimentales qui atteignent le délire dans l'horrible cadence de son premier morceau — une cadence de Saint-Guy.

La vraie nouveauté de la séance était le *Christophe Colomb*, d'Arthur Coquard, composition intéressante sur un texte modéré de M. Paul Collin, qui, je n'hésite pas à le dire, aurait pu se dispenser, cette fois-ci, de découvrir l'Amérique. Le début surtout m'a fait plaisir, avec sa lente mélopée des cors, sur le confus va-et-vient des cordes graves. Un autre motif, affecté à la pensée de Christophe Colomb, à ce désir qui l'étreint, mêlé de foi et de défaillances, se développe très heureusement. Durdilly, éditeur.

Ah! la belle chose que le prélude de *Namouna!* Dire que ça fut sifflé il y a dix ans (jour pour jour!) Dire que Massenet, s'emparant (pour le bon motif) du thème qu'exposent les violoncelles, en a fait l'un de ses meilleurs — *ô divine Esclarmonde!* — Voyons, Édouard, un bon mouvement, toi qui en as de si mauvais dans *Tristan!* Maintenant que tu es directeur « artistique » de la boîte Garnier, au lieu de t'en Maladetter de ballets plus ou moins gailhards, ne ferais-tu pas mieux de remonter cette belle chose? Tu as les éléments pour cela, même chorégraphiques : je te le conseille donc (Subrapticement).

Bis pour *En Mer* du *Pays Bleu.* Pour ne pas s'y plaire, disait près de moi Gabriel Marie, il faudrait avoir un cœur de Roques. Mademoiselle Issaurat revient chanter un air du *Chevalier Victorin*, par Jean Joncières, mais cet air, lui, ne me revient pas. Elle bat la mesure avec sa partition; excellente idée; comme ça, Colonne, issaura où

sont les temps forts dans des morceaux qui ne le sont guère.

La fête s'est terminée par la *Chevauchée des Walkyries*, sans les voix, alors qu'il eût été si simple de faire rester ces dames des chœurs après le *Pays Bleu*. Cette page de Wagner a été applaudie par notre ami Fourcaud, sous les yeux étonnés de l'élégant Boisard, de l'assidu Michel Delines, non encore remis du Rubinstein qu'il met en français pour *le Ménestrel*. Je plains cet homme, qui vit pour le tsar, et qui a traduit un opéra chargé de moins d'or que de glinkant.

Chez nous — chez moi, allais-je dire, depuis que le Patron m'a joué la *Symphonie avec chœurs* — se bousculait une foule compacte. Je cite au hasard (comme on dit): Vacquerie venu pour constater les rappels, Diémer mélancolique, Stoullig alangui, Vanor et un corsage fraise écrasée, d'Indy, Henry Bauer, Albéric Magnard, Blowitz (Pouah!), Wilder, bien entendu, Maurice

Lefèvre qui va beaucoup dans le Monde Artiste, les Hellmann, Bagès, Bonheur-le-fécond, Luzzato dont l'ébène capillaire s'argente.

Traducteur de la *Basoche* en vers anglais, acteur et « né à New-York de parents français », le baryton Oudin, qui a l'esprit de ne pas s'appeler Robert, possède peu de notes graves, des gants gris-perle, quelque raideur, et un accent « joâyeux ». Malgré son air un peu Yankeelosé, il a dit gentiment le délicieux *Solitaire* de Grieg, romance norwégienne et mineure.

Formidables ovations pour le petit père Lamoureux. Quel cierge il me doit, hein? Ce torrent d'enthousiasme a emporté toutes les critiques que des grincheux avaient pu faire; ainsi, par exemple, un peu trop de rapidité dans le second motif de l'*adagio*, celui des altos et seconds violons; pas assez peut-être, en revanche, dans le *scherzo*. Cela suffira pour aujourd'hui, et j'étendrai mon indulgence sur un petit basson facé-

tieux et sur une contrebasse trop pressée. Rien d'autre à mentionner, sinon que Leroux, oublié dans ma liste de tout à l'heure, a consciencieusement applaudi sa femme, qui le méritait bien. Maintenant, notre programme est-il très sûr que *Freude* et *Freiheit* aient, « en allemand », la même valeur prosodique ?

Engel, non content du succès qu'il a remporté dans la Symphonie — qui lui avait donné de la *tablature* — a commencé son chant de présentation aux maîtres, « comptant seulement sur ses dons naturels » (notre programme est décidément inépuisable !). Il tient à ses mouvements, nos musiciens tiennent aux leurs : Chantez, jouez toujours, Wagner reconnaîtra les siens !

Au Conservatoire, on a commencé, sous la direction de l'ami Marty, les études chorales de *la Vie d'un poète*, drame mêlé de soulographie, par Gustave Charpentier. Une feuille anticléricale de Tourcoing annonce cet événement en ces termes : « C'est

un drame lyrique intitulé *la Vie d'un prêtre*, et divisé en quatre parties, dont la dernière s'appelle *Ivresse.* »

Le conseil de fabrique s'inquiète.

13 Mars 1892.

J'avoue avoir ressenti une très vive impression en entendant celles d'*Italie*, ardente et prestigieuse suite symphonique de Gustave Charpentier, présentée (en liberté) par M. Alfred Ernst qui te lui a confectionné un de ces programmes à haute pression, bariolé de couleur locale et truffé de termes exotiques — la *canzone* du *pecoraï nell'osteria* (*e tutti quanti*) *Bravissimo!* Ça débute par une sérénade qui a fait vieillir de dix ans les violoncellistes du Châtelet, ahuris des répétitions « gigonnaires »,

comme disait un X de l'amphi; depuis quinze jours ils étaient convoqués sans relâche par Colonne, pour qui la crainte de Charpentier-au-gourdin-vigilant est le commencement des bonnes exécutions. Effet d'éloignement réussi par l'exil de Bailly, le bon gros alto solo, dans la coulisse de droite.

J'aime aussi *A la Fontaine;* il ne faut pas dire Massenet, je ne boirai pas de ton eau; exposée par les cors et les flûtes, qui la plaquent sur la phrase initiale du quatuor, elle est charmante cette marche des Femmes qui vont puiser aux cascades, avec *Marie-Magdeleine* au milieu d'elles. Après *A Mules* (deux clochettes qui sonnent à la tierce mineure, *sol* et *si bémol*, chanson de violoncelle et saxophone émoustillant), on cessa d'entendre la clef de M. Bréal, empêcheur d'écouter en rond, juché aux deuxièmes galeries, auprès duquel l'auteur crut devoir intervenir. A quoi bon? *Sur les cimes*, c'est un paysage incendié de soleil;

un cor en profite pour jeter l'appel connu de la pompe à vapeur ; du reste, c'est une orgie de cors, cors ouverts, cors bouchés, cors cuivrés, cors avec sourdine ; et quelle passion ! On ne dira pas au moins que ce sont des cors sans âme. Pour *Napoli* je veux apprendre aux populations que Baretti — ô merveille ! — a joué aussi bien que fit Salmon chez nous la *Chanson du Marchese*. Tonnerre de bravos ; Massenet, Reynold Hahn, mademoiselle Sanderson, Messager, Lutaud, préfet de la Sarthe, Alix Fournier, Garnier, célèbre pour avoir longuement rendu compte, dans la *Revue de l'évolution*, du concert Fontbonne qui n'eut pas lieu. Dayrolles, Delsart, Parent, Eymieu, Georges Lecomte, Paulin, Perilhou, Boisart, Stoullig, Fourcaud, Coquard, Théry, applaudissent — les uns plus, les autres moins. Je ne désignerai pas ceux-ci ; ceux-là non plus. Mais je m'en voudrais d'oublier voisin Saint-Pol-Roux le Magnifique, lequel célèbre l'art de Charpentier « notant sur son

clavier sensationnel les valeurs éparses sans mépriser jamais la raison gubernatrice de son âme indépendante. »

Il y a dans la *Mosaïque tzigane* du jeune Lucien Lambert un joli motif qui ressemble énergiquement à un thème du nommé Beethoven (andante du trio dédié à l'archiduc Rodolphe) ; il y a aussi des puérilités orchestrales qui ne ressemblent à rien, et une partie de piano que l'illustre Diémer, la jugeant trop facile, a jouée par-dessous la jambe. On a siffloté, peu, et applaudi, moins encore.

Le pauvre Gabriel Marie semblait consterné de cette crispante sélection des *Maîtres chanteurs* à l'usage du casino d'Aix-les-Bains ; le trait (presque aussi grand que Berthe Montalant) qui ouvre la *Danse des apprentis*, les violons l'ont-ils assez bousillé ! et ce pas gymnastique des *Corporations*, allegro vivace, hélas ! hélas ! Quant à ces fragments d'*Egmont*..., vrai, si

Claire avait cet organe, le héros à dû bénir le duc d'Albe, et mourir soulagé.

Chez le Patron, la neuvième avait réuni un auditoire d'élite: des musiciens et Pfeiffer, des esthétes, et aussi le Sâr Peladan, qui, veuf de son archonte des beaux-arts — un archonte à dormir debout — écoutait aux premières, mal dissimulé derrière une énorme cravate de satin blanc, sans doute gagnée à la loterie de Sârs décoratifs. Après ces hommes illustres, je n'ose plus citer que les peintres Lerolle, Charles Cottet et Decouchy, Surrugue (secrétaire particulier du ministre de l'instruction publique), l'aristophanesque Georges Roussel.

De Bonnières (Robert) accompagnant Magnard.
Et, naturellement, le gendre Chevillard.

Les mouvements de la Symphonie furent excellents cette fois-ci, à part quelques hésitations dans l'*adagio*, chaque fois que le thème à trois temps revenait. Mais cette

belle victoire n'est pas la seule dont je m'enorgueillisse : le nom de Franck a reparu sur nos programmes, Engel a chanté la *Procession*, sans que M. Lamoureux songeât à prendre un arrêté pour l'interdire...

Ainsi, ce que je demandais depuis tantôt deux ans a fini par se réaliser, au grand bénéfice du Patron, que les ovations de la salle ont doublement fêté hier. La *Symphonie avec chœurs !* une mélodie de Franck ! Voilà de quoi nous faire oublier la *Vision de Saül*, musique de M. Cesare Galeotti, murmurée par le baryton Oudin. Mais pourquoi le programme, en annonçant la *Procession*, ajoute-t-il « paroles de *Monsieur* Charles Brizeux » ? Pense-t-il nous révéler ce jeune poète, à peu près aussi connu que M. Casimir Delavigne et M. Baour-Lormian...

20 Mars 1892.

Il n'y en a que pour Messager, cette semaine ! Mélodie guignée par Durand et Schœnewerk parue dans l'*Illustration* sur des vers inoffensifs de M. Henry Gauthier-Villars, présidence d'un banquet de Bourguignons, exécution au Châtelet de la suite d'*Hélène*, devant les représentants du Tout-Pâris, unanimes à louer le « Prélude » comprenant la phrase large où pleure le souvenir du père, le motif tortueux du sorcier, et le ravissant Noël « devenu populaire ». L'entr'acte du 3e tableau a été bien joué, surtout la phrase en *ut dièse* mineur ; quant à la « Nuit de Noël », les cors l'ont confondue avec celle du Mardi-Gras. Ça ne m'empêche pas de goûter le thème breton

heureusement employé. Victor Dolmetsch en a profité pour carotter à l'auteur un morceau de piano.

Gustave Charpentier a effectué dans *Napoli* une coupe (sombre, oh ! combien) qui a dû être aussi douloureuse que celle du Roi de Thulé pour Baretti, violoncelliste irritable. On a bissé d'enthousiasme la Sérénade. Pendant qu'Edouard salue, j'examine la salle : voici Wilder, que notre Cirque n'intéresse plus puisque la Materna chante en allemand, le Patriote Paladilhe, mademoiselle Galitzin, aguichée par l'abondance de violoncelles des *Impressions d'Italie* ; Bailly, maître des requêtes au Conseil d'Etat, venu pour applaudir l'alto son homonyme (l'alto, lui, prétend que c'est son fils) ; Victorin Joncières, et puis (ils sont trop !) Falkenberg, Périlhou, Le Borne, Bourgault-Ducoudray, le copain Marty, qui félicite Hüe de son *Berger*, duo pour mademoiselle Baldo et cor anglais, Jules Huret, en quête d'une *idem* à faire,

l'anarchiste Méry, et Saint-Pol-Roux, plus magnifique que jamais.

Au Cirque, pour récompenser madame Leroux d'avoir fort bien chanté dans la Symphonie cardiaque, le Patron a joué une ouverture de son mari, pavée de bonnes intentions, de souvenirs et de regrets. Le prélude de *Tristan* a été acclamé, même par ceux qui s'étonnent de voir qu'en la notice du programme, Tristan « agonise dans son château de Cornouailles » alors qu'ils croyaient, avec Kurwenal, Kareol sis en Bretagne. Bien que son medium ne risque plus de faire tourner les tables (ni les têtes), les hautes notes de la Materna sont encore splendides. Et quel art ! quelle émotion ! Quelle robe noire !

Décidément, c'est à Bayreuth qu'il faut entendre l'*Enchantement du Vendredi-Saint*, malgré le Patron, Dorel et toutes les Filles-Fleurs de son orchestre. Pour la scène finale de la *Goetterdaemmerung*, je remplacerai les commentaires par des points

d'exclamation : beau ! sublime ! inouï ! Nos violons ont été supérieurs, le Patron aussi, les tubas aussi (le public en était tout Walhaletant), Brunnhilde aussi, la recette aussi. Tout est là-dedans, le drame entier du *Ring*, l'Or et l'Amour, la Malédiction qui perd et la Rédemption qui délivre, le Feu qui incendie l'espace, le Walhall qui s'écroule, le Rhin qui envahit la scène, la mort des dieux et l'anéantissement d'un monde (celui sans doute des antiwagnériens). Pour applaudir cette page colossale, nombre de nos contemporains s'étaient donné rendez-vous au Cirque : Clemenceau, Durand jeune et Risler aîné, Pfeiffer et son co-Pleyeliste Guy Mayniel, chroniqueur, boxeur et versificateur, de Gramont, qui continue à lancer des traits barbelés « dans l'adipocyre de la morale bourgeoise, » mon brun Saint-René-Taillandier, mon blond Pierre Onfroy de Bréville, Massenet, qui feint des extases, Henry Bauër, très emballé, Paul Robert, plus beau que ja-

mais, Clairin, peintre aussi, mais moins irrésistible, Maurel — le gendre André — et Legendre (Louis), si célèbre qu'une rue porte déjà son nom.

Dans la bonbonnière du Conservatoire, on remarque quelques wagnériens marrons, auprès des abonnés ordinaires, confits en la dévotion aux symphonies sucrées de Haydn. Madame Carnot occupe la loge présidentielle ; au balcon, M. Jules Ferry étincelle de mille feux ; aux fauteuils d'orchestre scintille M. Ribot, on admire madame Aubernon entourée de sa cour, qui la berce rythmiquement de madrigaux flatteurs (la barcarolle d'Aubernon murmurait un enthousiaste de Weber). Tout là-haut, aux secondes, un mouvement de terreur se produit, comme si quelque ours démuselé apparaissait tout à coup ; vérification faite, ce n'est que Weckerlin, dont la caresse est redoutée à l'égal d'une piqûre anatomique. Dans les loges de la presse, on se montre l'immense Lazzari — musicien enivrant

et caustique, toujours muni d'un formidable carnet à souches plein de bulletins d'adhésion à l'Association Wagnérienne Universelle. Arthur Coquard, avocat de Wagner, qui soutient sans faiblir des discussions homériques avec Arthur Pougin, avocat du Diable, et même avec le grincheux Johannès Weber ; René de Récy, étonné de voir qu'on monte *Tannhœuser* à Lyon, bien qu'il ait qualifié cet opéra d' « agaçant » ; Camille Bellaigue, qui protège *Parsifal* et retire sa droite de la Tétralogie ; de Koninck, qui écoute et médite ; Adolphe Jullien, enfin seul ! mais insuffisamment remis des successions harmoniques d'Esoterik Satie, essuyées la veille à la répétition du *Fils des Etoiles*.

Le clou de la séance était la scène religieuse de *Parsifal*. Pour peu que ça continue, l'antique Conservatoire sera en avance sur son temps. Danbé conduisait ; j'aime à croire qu'il n'a jamais entendu *Parsifal*, car ses mouvements, presque tous trop

rapides, n'ont pas le caractère voulu, et l'élasticité non plus que nécessite ce genre de musique.

Dans la *Verwandlung*, le thème qui éclate aux cuivres (plainte d'Amfortas) n'a pas été suffisamment distinct ; le grupetto du motif de compassion, lequel est absolument mélodique, a passé inaperçu ; au changement de ton, d'*ut* en *mi bémol* (chœur des Chevaliers) l'attaque d'une trompette a mis les journalistes eux-mêmes en gaieté ; enfin, dans la scène mystique, les batteries du quartier et les notes répétées des instruments à vent ont mené un indécent chahut.

Pourquoi n'avoir fait chanter ni Gurnemanz, ni Parsifal ? Et pourquoi avoir coupé dix-huit mesures à la fin ? Mystère et amputation !

Froideur sibérienne du public, malgré la splendeur de l'œuvre, le talent d'Amfortas-Dufriche et le zèle touchant de quatorze wagnériens convaincus. Les abonnés ne

veulent s'épanouir qu'à la *Symphonie de la Reine*, où il y a, comme disent les douairières, un petit menuet qui n'est pas cochon.

28 Mars 1892.

A cause de la pluie, foule chez Colonne ; la quantité à défaut de la qualitité, car, en ce qui regarde celle-ci, je ne vois guère à citer que Dièmer — la — petite — fauvette ; Gabriel Marie, que l'on va bientôt applaudir à l'Eden ; Gustave Charpentier, insolitement magnifié par Joncières, arrivant après tout le monde dans sa *Liberté ;* Jean Rameau, qui, sur les droits d'auteur de *Nature*, se paye des cravates étincelantes ; Trissotin-Masson — Lemice-Térieux ; le violoniste Parent, que Desprès, républicain

clérical, docteur, député et fumiste (mais point antiseptique, hélas !) appelait, entre deux bocks, Parent-du-Châtelet...

Ce qu'il y a de plus nouveau dans *le Poète et le fantôme*, c'est qu'on a déplacé momentanément la harpe, pour la dissimuler derrière madame Durand-Ulbach. Cette cantatrice puissante a eu, dans l'interprétation du Fantôme, des effets de ventriloquie sépulcrale fort appréciés des connaisseurs. Comme les honnêtes femmes, la *Suite d'orchestre* de A. Périlhou ne fera pas beaucoup parler d'elle, bien que l'ancien organiste lyonnais de Saint-Jean y ait mis toutes les herbes de sa paroisse. Le petit intermezzo en forme de valse (pour faire danser les pièces de Bergerat) a semblé un peu pauvre... Malgré tout, la phrase de la *Procession*, qui défile des cuivres aux cordes, m'a paru assez religieuse pour être qualifiée de procession de foi. Les raisons qui ont décidé Colonne à jouer cette suite doivent être d'ordre économique, Périlhou étant chez

Erard, comme Leroux chez Pleyel, dispensateur à l'œil des pianos d'ici-bas.

Bien exécuté, ma foi, *le Chasseur maudit*, qui court à Franck étrier, au travers d'un orchestre difficultueux. Le fonctionnaire préposé aux cloches a montré tant de bonne volonté et de poigne qu'il en a faussé son maillet, Madame D.-U. (voir plus haut), a chanté, à elle toute seule, un « extrait du duo » (je cite) de *Samson et Dalila*, vigoureusement (pourrait-elle faire autrement ?) On a bissé la seconde strophe ; trop de fleurs ! Musique d'ailleurs admirable.

Vous n'attendez de moi rien de nouveau sur l'*Arlésienne*, toujours très bien, malgré les mépris de nos petits faisandés. On a fait recommencer le *Menuet*, sans doute parce qu'il y eut un peu de flottement la première fois.

Au Conservatoire, seconde exécution de la scène religieuse de *Parsifal*. Dans la salle, Gounod, implorant l'assistance du ciel au milieu des épreuves que lui inflige

Wagner, René de Récy, qui aima trop *Ascanio ;* Jacques Blanche (à moi Boldini) Whistler, Uhde, Greco et quelques autres! Madame Ambroise Thomas, dépareillée de son illustre époux ; Lascoux, à qui on aurait dû demander les mouvements de *Parsifal ;* Georges Hue, intéressé à se rendre compte de l'acoustique de la salle (on va lui jouer sa *Résurrection* dimanche prochain) ; Eugène Oudin mélancholieux depuis qu'il ne barytonne plus chez le patron ; Thierry-Poux, conservateur à la Bibliothèque Nationale; Cahen, Silvio Lazzari, etc. Les deux loges de la presse sont bondées : Reyer lui-même, assisté de Tiersot: Fourcaud, wagnérien inexpugnable ; l'aimable Francis Thomé, Dayrolles rédacteur des roses programmes du Châtelet, le doux de Koninck, le caustique André Corneau, le sévère Fernand Le Borne (Fernand, imite la clémence — du ciel à qui tu t'es lié), le grincheux Jullien, qui jadis admirait médiocrement *Rédemption* de Franck, aux jours de son

exécution odéonienne... Hé hé! nous avons la mémoire longue, Adolphe!

Bien des choses à dire cette fois encore, mais enfin, il y a tant de bonne volonté! Danbé fait de son mieux, Dufriche aussi, tant et si bien même qu'il chante imperturbablement, comme l'autre dimanche, la phrase : *O délice*, que ce pauvre Wagner avait étourdîment confiée à Titurel. Reyer grommelle, furieux d'entendre Le Borne causer avec son voisin. Il a tort : quand on veut entendre sérieusement *Parsifal*, il est si simple d'aller à Bayreuth! Dayrolles soutient une vive discussion, au cours de laquelle il attribue à Ernst la composition d'un opéra en cinq actes (je suis autorisée à démentir ce bruit). Au dernier accord, nos journalistes éclatent en applaudissements, comme autant de cartouches de dynamite, mais la salle reste froide, et même, dans la première loge de droite, entre-colonnes, un habitué fossile, qui a sans doute la tête près de l'abonné, se lève tout droit et clame des

injures en menaçant Fourcaud du poing. Des rires s'élèvent, et, joyeux, les wagnériens se retirent, sur le rhythme des chevaliers du Graal. Cependant l'orchestre attaque une symphonie de Haydn, tandis que les abonnés se dilatent, véritables rosses de Jéricho, et hument, de leurs vieux naseaux palpitants, cette musique éternellement ressassée par la Société des Concerts, dont les séances ont pu être appelées, trop longtemps, les Concerts de la Satiété.

3 Avril 1892.

Qui m'eût dit que j'en arriverais à regretter ce pauvre Lauwers, le Méphisto juré de la *Damnation de Faust!* C'est pourtant à cela que me pousse le baryton Dufriche (de l'Opéra) dont la voix est en jachère. S'il la cultive, je crains même qu'il arrive à ne lui faire produire que du coton. Le public du Châtelet a mis du temps à s'en apercevoir, mais à la Sérénade (douzième scène), sa conviction a paru faite. M. Ballarrrd, également de l'Opérra, suit le conseil de Reyer (d'ailleurs présent), dans le troisième acte de *Sigurd* : « Peuple, fais retentir les *r* ». Pour ne pas humilier son camarade, il

nous a servi un Sherry-Brander difficile à avaler. M. Colonne (de l'Opéra), désireux de ne pas être en reste, a fait du *Ballet des sylphes* une petite valse que le père Ritt (jadis aussi de l'Opéra) affirme voir déjà « sur tous les pianos » — excepté sur le mien.

Concevez-vous une Marguerite brune? Non, n'est-ce pas ? C'est pourtant le seul reproche que j'ose adresser à mademoiselle Pregi, car je ne lui en veux pas d'avoir pris un peut haut l'air de la quatrième partie, saus doute pour qu'on ne la confondît pas avec le cor anglais de M. Longy — un blond celui-là! Engel a eu un vrai triomphe : on lui a bissé sans pitié son *Invocation à la nature*, hommage dont les calicots qui forment le public habituel du Châtelet ne se montrent pas prodigues. Mais, tout de même, les trois tumultueux trombones manquent de courtoisie peur le malheureux ténor : on croirait voir et entendre les trois cerbères du contrôle.

Quelques noms! L'affreux Le Senne, qui a dormi pendant toute la première partie, et qui s'en est allé avant la seconde (je plains les abonnés du *Siècle*, s'il en reste depuis qu'il y opère); Georges Lecomte, esthète selected; le flave Edmond Cousturier, Gustave Charpentier, orgueil de Roubaix; Gabriel Fabre, représentant la jeune école; Eymieu, auteur de *Chacaille* et *Passaconne*; le ténor Cretin, coqueluche des bisontines; Serpette, qui succède à Messager dans les colones du *Paris* et ne le remplacera pas; le fastueux Garnier, bailleur de fonds de la *Revue de l'évolution*, etc.

Garcin a reparu au pupitre. Souffrant, mais malicieux, Le Lazare du Conservatoire a eu soin de faire afficher la *Résurrection* de Hüe. Le Comité du moins a compris, sinon les abonnés, race d'acéphales. Le dit « épisode sacré » comporte des chœurs, un soprano solo, et l'orchestre, naturellement! Sans même daigner écouter, — tout nouveau-venhüe

n'est-il pas condamné d'avance? — l'invraisemblable public de la boîte s'est montré froid, ce qui indique une mauvaise volonté évidente, par la température presque caniculaire dont nous jouissons. Il y avait pourtant au début, pour les bois, une mélopée dialoguée qui ne manquait pas d'une certaine couleur; le premier chant de l'ange, sur un accompagnement de harpe, sans préjudice de quatre violons lohengriniens à l'aigu, et, un peu plus tard, de la bonne trompette de Teste, aurait pu séduire des auditeurs moins épais. J'avais même supposé que la grande phrase de violon solo, contrastant avec les violons *ripieni* munis de leurs sourdines, tandis que le chant du soprano se poursuit, chatouillerait agréablement ces vieilles oreilles fatiguées. Chimère, illusion! Pour mademoiselle Loventz je vous dirai seulement qu'elle arbora une robe exquise, d'un rose très pâle, avec nœud de ruban à la ceinture, et ruchés de tulle également rose encadrant un décolle-

tage qui a ravi l'austère Le Borne.

C'est toujours avec un nouveau plaisir qu'on entend l'*Orphée* de Gluck. Ce vieux maître, que les abonnés semblent croire discret, poudré, sucré — le Gluckose, disait Gabriel Marie — est, au contraire, nerveux, énergique, parfois même admirablement brutal. On l'a bien vu aux négations farouches des chœurs, soulignées chaque fois par le rauque éclat des trombones, tandis que se poursuit la poignante cantilène : *Laissez-vous toucher par mes larmes*, dramatiquement chantée par madame Blanche Deschamps-Jehin. Mais quelle infâme robe noire et verte, justes cieux !

Ces messieurs des chœurs, parmi lesquels resplendit notre confrère Goullé, critique musical à ses moments perdus, se laissent enfin toucher par les larmes de Blanche, qui ne cesse de Jéhindre ; médusés d'ailleurs par sa robe, ils se taisent, et le séjour des ombres heureuses s'ouvre à madame Deschamps-Elysées, murmurait Willy

16.

que la présence même de M. Carnot dans la loge présidentielle ne parvient pas à rendre sérieux. On applaudit la chanteuse, on applaudit Gillet dans son délicieux solo de hautbois, que la flûte ponctue d'aériens gazouillements, sobre et précieuse Orphéverie musicale...

10 Avril 1892.

On s'écrase au Châtelet. « Que l'air est étouffant ! » comme va chanter Marguerite. Les violons s'accordent encore que déjà transpire, comme un secret littéraire confié à Jules Huret, notre cher Colonne, lequel s'est donné la permission de donner la permission à MM. Engel, Dufriche et Ballard de venir chanter chez lui.

Etant juste par profession, je me plais à

reconnaître que la voix de Méphisto-Dufriche l'est aussi. On l'applaudit. Le *bis* de fondation de sérénade a donc pu lui être concédé. Quant aux autres *bis* — également de fondation — ils ont défilé, selon l'ordre et la marche (hongroise) de rigueur.

A propos de *bis*, celui du ballet des sylphes m'a permis de constater avec plus de certitude ce fait regrettable, que Baretti, pendant la tenue grave des violoncelles, en adopte une qui l'est moins. Il opère un mouvement de giration sur son axe, révérence parler, à dessein d'explorer du regard le balcon, les loges et l'orchestre, où luisent Silvio Lazzari très en beauté, Albert Carré, le Vincent de Paul des petits Lavedans ; Massiac critique de *l'Arlequin*, Gérigny astronome, Gaston Paulin, Penseur fugitif (voir sa romance dans le dernier numéro de l'*Illustration*, et baisser d'un demi ton le *fa* de la fin), le neveu de Corot qui s'occupe de musique, et le fils de Gounod qui s'occupe de peinture (chacun son

métier, les v... ocations seront bien gardées).

En somme, bonne exécution, malgré les infirmes ténors des chœurs qui ne sont même pas fichus de décrocher un malheureux *la bémol* dans l'hymne de Paques. Au *bis* (encore un!) du *Roi de Thulé*, le bon gros alto solo Bailly, accablé de fatigue par ses prodiges d'expression, a émis un regard indiciblement navré. Autre soliste : M. Longy, cor anglais de son état, sûrement encouragé par Colonne qui sans doute le couvre d'or — qui paye ses vedettes s'enrichit — a tellement ralenti la fin de l'air de Marguerite, avant le petit chœur derrière la scène, que j'ai vu le moment où la retraite ne sonnerait jamais (heureux pioupious !).

Nos compliments habituels au bouillant Engel, qui invoque la Nature avec un panthéisme inquiétant et un lyrisme irrésistible. Seule, mademoiselle Pregi reste incombustible — une allumette de la Prégie... Tou-

tefois, cette jeune ignifugée a gentiment chanté sa chanson gothique, d'une petite voix claire : « On ne dira pas Thulé des Rhumes » observait Adolphe Retté.

Je m'indignerai jusqu'à mon dernier souffle des mœurs chères aux mufles qui s'imaginent applaudir *la Damnation de Faust* et s'en vont avec fracas endosser leurs pardessus, pendant que Marguerite — âme naïve ! — remonte au ciel pour y revêtir, elle, « sa beauté primitive ». Je n'ai jamais mieux vu, docteur, la bestialité dans toute sa candeur.

A la sortie, une foule inusitée de camelots offrent aux auditeurs ahuris les résultats complets des courses, quelques cartes transparentes, et une *toccata* gratuite de Massenet.

15 Avril 1892.

Désireux de terminer au Cirque d'Hiver, par un coup d'éclat, une campagne où j'ai eu souvent l'occasion de le louer — n'a-t-il pas monté la *Symphonie avec Chœurs ?* — le Patron s'est souvenu de certaine invite discrète contenue en l'une de mes précédentes Lettres, et il a fait cygne au Lohengrin par excellence (celui de septembre dernier) de venir chanter à notre concert du Vendredi-Saint. Garantie de succès s'il en fut, et qui prouve que le Patron sait judicieusement se tourner du côté d'où vient le Van Dyck.

Foule immense, impénétrable et fière — comme dit Van Dyck, déjà nommé, dans l'*Invocation à la Nature*. Quand je dis im-

pénétrable, je suis étroitement littérale : une épingle ne serait pas tombée par terre. Le Tout-Paris de la musique s'écrase aux belles places, et le Tout-Jérusalem aussi, jusqu'à Albert Cahen, également compositeur. Aux premières, on se montre la barbe du Sâr Peladan, mal Gary de sa rupture avec l'Archonte (de cet effet nous devinons Lacroze). Le public déborde sur l'orchestre lui-même : des calvities précoces de mélomanes en sueur fument au milieu des contrebasses ; des chapeaux de dames fleurissent entre les tubas du *Crépuscule des dieux*. Contestations, colloques, vaines recherches ; Wilder *und Sohn* changent six fois de place. D'ailleurs, mes compagnes, brouillant les numéros, font courir leurs victimes de gradins en gradins : « ce n'est plus une audition, c'est une audyssée » : grogne sévèrement Georges Hüe...

On applaudit la *Fête chez Capulet*, on bisse le *Ballet des Sylphes*. Un *bis* chez le Patron, voilà qui présage du nouveau !

Van Dyck apparaît ; je lui fais un petit signe d'amitié, il me répond par son plus gracieux sourire, et entonne l'*Invocation*. Tonnerre d'acclamations. Après le *Liebes-lied* de Siegmund, il est rappelé cinq fois et obligé de recommencer le morceau. On aurait bissé tout le programme, je crois, s'il y avait mis un peu de bonne volonté. Mais il se contente d'être superbe de voix, de passion, d'intelligence, j'allais dire de jeu, et résiste aux enthousiastes clameurs de toute la salle.

Le chant de « présentation » de Walther dans *Les Maîtres* obtient un énorme succès : pour un peu, je crierais à Van Dyck de nous chanter les deux autres, qui sont si beaux, si exquis, si admirables ! Mais bah ! il nous les dira un jour — plus tard à l'Opéra. Pour ce soir, le duel est au premier chant.

Cinq autres rappels après le récit du Graal ; on applaudirait encore, si M. Lamoureux n'avait pas pris le parti d'attaquer

la marche du *Tannhœuser* au beau milieu de l'ovation. Disons-le hautement, notre orchestre a merveilleusement fonctionné; jamais le mouvement de l'ouverture des *Maîtres chanteurs* ne fut plus exact ; jamais le prélude de *Parsifal* ne fut conduit par le Patron avec un caractère, une expression plus juste : Lionel Meyer en dodelinait de la tête, ivre d'enthousiasme juvénile. Bref, splendide soirée wagnérienne, et qui augmentera chez l'ami Van Dyck, espérons-le, le goût de faire des infidélités au Hoftheater de Vienne.

Pendant que se passaient tant et de si importants phénomènes, Colonne dirigeait à l'Eden un formidable concert — à peu près aussi « spirituel » que le nôtre, mais sensiblement moins brillant. Une de mes petites camarades, par moi chargée d'affronter ce déluge de morceaux, a dû partir vers le milieu du concert qui, commencé le Vendredi-Saint, finira sans doute à Pâques ou à la Trinité. Exhibitions variées, Ma-

dame Krauss — charmante Gabrielle ! le gros Diémer, le blond Risler, le chauve Warmbrodt, et des chœurs par-dessus le marché. *Parsifal*, *les Béatitudes*, *l'Enfance du Christ*, efforts louables, intentions pieuses, gâtées par le blasphême obligatoire, l'air de *Marie-Madeleine* de Massenet *Inflammatus* de Rossini, chanté avec fougue par Madame Krauss; le public s'emballe à fond de train ; un *Krauss-Country*, insinue un anglomane. J'oubliais « Kol-Nidrel » (?) composition de Max Bruch ; on m'assure qu'elle a rasé les auditeurs. Pour moi, ce genre de musique est de ceux que j'aime juger par contuMax.

24 Avril 1892.

Cette fois le Châtelet seul a sévi. A la demande générale, et le coup de la cou-

ronne ayant été omis dimanche dernier, nous avons eu une audition supplémentaire et médiocre de *la Damnation de Faust*, par Hector Berlioz, sous la direction de M. ÉDOUARD COLONNE, ainsi que s'exprime l'affiche, respectueuse des distances. Horrible détail : on n'a pas bissé le *Roi de Thulé.* C'est la première fois depuis soixante auditions. Pis encore : le *bis* de la Marche hongroise a été extrait au forceps, et Massiac fut seul à redemander la *Sérénade!* Heureusement, on a bissé sans encombre le *Ballet des Sylphes*, ce qui a permis à un vieil enthousiaste du contrôle d'apporter au moment convenable la couronne de rigueur (voir plus haut) et de roses. Elle était d'abord ornée d'un somptueux ruban rouge. Pourquoi pas la rosette ? demandait un ami du chevalier J... (M. Joncières est prié de ne pas traduire le chevalier Jean). N'oublions pas de dire qu'une dame des chœurs s'est trouvée mal d'attendrissement. Elle sera augmentée.

Comme je vous l'ai dit, l'orchestre et les chœurs ont été plutôt médiocres, à l'exception de messieurs les ténors, qui, eux, se sont révélés infâmes. Ils ont crié l'hymne de la fête de Pâques comme des pois verts. M. Ballard a été inférieur, « faibalard » insinuait Gunzbourg, impresario bipatriote (« Je suis deux fois Français, messieurs, étant né en Roumanie et ayant vécu à Saint-Pétersbourg ! ») Ce n'est pas une raison pour dire qu'il a été excellent dans le « rôle de Walter », comme l'affirmait récemment le *Figaro*.

Quelques noms ! Au premier rang, à trois centimètres de la rampe, Maurice Lefèvre, qui se donne un torticolis dans l'espoir d'éviter du regard les pieds des choristes ; à côté de lui, Jean Rameau, louchant avec peine vers le fossile Henry Maret qui, Dieu me pardonne ! a encore plus de cheveux que lui ; mais, à eux deux, ils sont pourtant distancés par une troublante jeune fille blonde dont la tresse mérovingienne est presque

égale au diamètre de la couronne (revoir plus haut), si le calcul de *pi* n'est pas un leurre. Chabrier *redivivus* s'épanouit non loin de Georges Lecomte, subtil Charles Blanc des intransigeants modernistes ; la barbe brune de Paul-Emile Chevalier, le neveu de notre oncle Heugel, rayonne à côté des ors apâlis de Stoullig. Alcanter de Brahm, plus dolichocéphale que jamais, s'est fait raser pour la circonstance. Double emploi, lui dit son ami Émile Straus.

Seul contre tous, Engel a très bien chanté. La jeune Marcella, elle, a dit l'air de la quatrième partie, malgré les efforts de Longy, cor anglais, comme le grand air de *la Fille du Prégiment*. Sensible à mes maternelles observations, le Sylphe Barésty, pendant sa longue tenue sur le *ré* grave, a adopté une contenance édifiante, les yeux pudiquement baissés sur son violoncelle (un modeste regard et pourtant l'œil luisant !) Edouard Couronne — pardon! Colonne — l'en a récompensé par le plus

mouillé de ses sourires. C'est tout ce qu'il avait sur lui.

Enfin, malgré tout, il faut remercier le fougueux chef d'orchestre de nous avoir fait entendre une fois encore cette admirable *Damnation de Faust*, dont les beautés égalent les recettes, et qu'il conduit — excusez cette Libre Parole — avec une furia toute juivénile.

1er Mai 1892.

A défaut de Belleville, resté sur ses hauteurs, la Société Nationale de Musique est « descendue » en l'honneur du 1er mai, et au Conservatoire encore! Bien que réactionnaire, je m'en suis réjouie et n'ai eu garde de manquer à ce concert — avec orchestre et chœurs — donné, dit un programme discret, sous le patronage de madame W. S. (Walter Scott?). Lesdits orchestres et chœurs ont fonctionné « sous la direction des auteurs » (c'est toujours le programme qui cause). Cependant, ou je ne m'y connais plus (la vue du Patron dans

une loge de droite, augmenté de Chevillard, a bien pu me troubler), il m'a semblé que Fauré et Bordes avaient pris, pour la circonstance, l'apparence extérieure de Vincent d'Indy. Si ça rajeunit l'un, ça vieillit l'autre.

C'est par Chausson à la belle barbe que le concert a commencé. Sa symphonie en *si bémol* — c'est de lui ce que je préfère — est d'une belle ordonnance, pleine de mouvement et d'éclat, avec des coins un peu « Tristan » (je n'ai pas dit attristants), dans le *Lento*, par exemple. Le choral de la fin produit grand effet. Je n'hésite pas à dire que, désormais, ce Chausson peut se passer de lisières.

La *Pavane* de Fauré et son *Clair de Lune* sont, parmi les ouvrages de cet exquis compositeur, au nombre de ceux que je préfère. Cependant Warmbrodt n'a pas précisément fait valoir le second de ces morceaux, si délicieux, car il l'a chanté, sur la foi du titre, comme la lune. Le *Madrigal*

fut interprété par mademoiselle Fanny Lépine, mademoiselle Roger (et non madame Joussen, ainsi que le veut un programme menteur), M. Warmbrodt, déjà nommé, et M. Dimitri.

Entre les compositions de Rose de Bréville, *Saint-Pierre de Lima* est assurément celle que je préfère. Je ne sais si le poète de Haute Ecole, qui en a rimé le texte, Félix Naquet, avait vraiment la bosse du mysticisme ; en tout cas, Pierre de Bréville a fait retentir son psaltérion avec une ardeur passionnée, mais toujours distinguée. L'envie se consume en inutiles efforts sur ces harmonies *select*, — le Serpent et la Lima, disait un onctueux soiriste de mes amis. Le même, incorrigible, ajoutait qu'il n'est pas de Rose sans Lépine... Je pense qu'il voulait faire allusion a l'aimable cantatrice qui interprétait le rôle de la sainte.

Je profite d'un simulacre d'entr'acte pour lorgner la salle. Peste ! le Gotha et le Ghetto ! Ici, Stéphane Mallarmé, applau-

disseur ésotérique, au premier rang des fauteuils, et Robert de Bonnières, le plastron immaculé, la moustache conquérante; Boisard, en complet gris-souris effrayée; Reynier, qui manifeste copieusement dans une loge entre colonnes dépourvues de judas ; quelques pianistes, Chevillard, désormais hors cadre, Paul Braud, au nez bourbonien, Risler, blond comme les seigles, Chansarel, émacié; des compositeurs, Tiersot, qui fait les honneurs de la maison, Koechlin, que nous prend, hélas! la critique, Charpentier, musicien à tous crins, le chevalier Guy Ropartz; des auditeurs intelligents, Bagès, Gabriel Marie, Poujaud, Guy de Cholet, René de Récy et les familles. Là, en Bloch, beaucoup de sémites de ce nom, des Lévy et autres Cohen, et, sans sa couronne cette fois, M. Edouard — presque voisin de Lamoureux. — O éclectisme !

Cet éclectisme, d'ailleurs, fleurit également dans l'orchestre, où les altos du cirque s'enlacent aux cors du Châtelet, où

Baréty, le trop beau Violoncelle, s'allie à Mimart, la solide Clarinette, et à Dorel, le Hautbois impavide — jusqu'à Bretonneau, qui s'agitait dans les hauteurs. Mais poursuivons !

L'*Eleison* de Camille Benoît est une œuvre de haut style, pour laquelle il doit avoir des préférences, comme moi, du reste. J'aime cet orchestre, sans luxe banal, rigoureux, pénétrant, avec sa sévère polyphonie et la tension continue de ses phrases implorantes. Les imitations vocales aussi sont d'un bel accent. Sur la dernière note, une petite flamme pâle bleuit au balcon, à droite, un bruit épouvantable éclate. Des faces verdissent, affolées, la panique va devenir générale, quand on s'aperçoit que ce n'est que Poujaud, renforcé de Dukas, dont l'enthousiasme vient de faire explosion, envoyant sur la scène une mitraille de bravos. Rassuré, le public se joint à ce Ravachol d'un nouveau genre, et applaudit tumultueusement Camille. C'est

mademoiselle de Nogueiras qui revient saluer.

Dansons la Gigue, de Bordes-Verlaine, a un succès pharamineux. C'est une des mélodies de ce jeune maître que je préfère. Engel est acclamé. On bisse. Ovations non moindres à l'*Incendie* de Vincent d'Indy. C'est une des pages du *Chant de la Cloche* que je préfère. La progression du thème, son retour en valeurs augmentées, l'entrée des chœurs, l'impression de foule terrifiée dans la nuit qu'empourprent les torches, tout cela est de premier ordre.

Et maintenant, j'attends le second concert...

8 Mai 1892.

Eh bien ! il a eu lieu, ce deuxième concert de la Nationale, que je craignais remis

aux quarante grecques, — comme disait Lalou — et dans cette même salle du Conservatoire encore, sous la multiple présidence de MM. Roujon, Ambroise Thomas, Puvis de Chavannes, Gaston Lemaire, Louise Abbema et autres seigneurs. Au risque de vous étonner, j'affirme qu'il a trouvé moyen d'être plus brillant que le premier. Excusez du peu, comme dit — quelquefois — Blavet.

Nous avons eu d'abord la série complète des *Poèmes barbares*, paroles et musique de MM. Leconte de Lisle et Pierre de Bréville, de l'Institut. Le romantisme scandinave du jeune compositeur a su dépasser la sauvagerie classique du vieux poète ennemi de Verlaine. Ce ne sont qu'explosions, hurlements, modulations à la grisoutine. Gaston Lemaire, épaulé du Garnier de l'*Évolution*, donne le signal des applaudissements. Il est suivi par la salle en délire.

Vincent d'Indy ne vient qu'après ! Et pourtant, sa *Légende dramatique sur qua-*

torze thèmes montagnards, dédiée au Club Alpin, a obtenu des ovations méritées. Elle se recommande par le curieux emploi du petit bugle en *si bémol*, par l'étrange couleur de la clarinette jouée dans un sac en peau de chamois (toujours les montagnes !) et par l'utilisation persistante de sons harmoniques de la contrebasse. J'ai noté le rôle ingénieux du contrebasson et du cor de basset, restitué par Tiersot pour la circonstance, dans les « accords orographiques » qui ouvrent la grande marche de faîte de la deuxième partie ; en cette marche se trouve également un curieux babillage du piano-pédalier joué avec un seul orteil et de la petite flûte munie d'une sourdine en carton qui lui donne la sonorité de l'ancien hautbois de chasse.

Pour remercier le Révérend Père Gounod (qui pose un peu pour Lemoine) d'avoir essayé de comprendre quelque chose aux œuvres de Franck, l'autre jour, chez Paul Braud, la courtoise Société Nationale a

obtenu du maître l'autorisation de faire jouer par mademoiselle Lucie Palicot une fantaisie brillante sur les motifs les moins connus de *Faust : Faites-lui mes aveux*, *Ah ! je ris de me voir si belle*, *Gloire immortelle de nos aïeux*, etc., etc. Silence glacial. Camille Bellaigue exige le *bis*. On le conspue.

Certains rétrogrades, sur la foi de Stewart Chamberlain, Alfred Ernst, Charles Bonnier, avaient proposé au comité l'exécution de quelques fragments « bien choisis » de *Tannhæuser*. Nos amis leur ont fait comprendre, un peu sèchement, que cette œuvre, condamnée par M. de Récy, aurait été déplacée sur le programme.

Subtil fut le *Madrigal aigre* pour huit soprani, composé par Gabriel Fauré, extrait de *Perpendiculairement*, la nouvelle confession de Paul Verlaine, éditée chez l'exquis bibliopole Vanier, comme d'ailleurs les *Lettres de l'Ouvreuse*. Plus grand encore fut le succès de la *Cantilène du*

Ruffian, sur les paroles de Papadiamantopoulo Matamoréas, que nous espérons bien revoir (la cantilène) à nos séances du Syrte d'Eté. Toute la gamme des gris, comme le remarquait ingénieusement Georges Lecomte, s'y joue vers des roseurs, dirons-nous, fugaces. Je ne sais pas si vous êtes comme moi, mais, quand j'entends les vers de Moréas, je crois avoir vingt pieds de long.

J'en passe, et des meilleurs. Partout la mélodie coulait à flots ! La spontanéité des motifs, la santé des harmonies, l'élimination résolue de toutes les réminiscences, la haine du pastiche et du postiche, le mépris des vaines préciosités, étaient les caractéristiques des œuvres produites en ce miraculeux concert. Soudain, un chant de coq, qui imitait en perfection le hautbois de la *Danse macabre*, strida dans le blanc frisson de l'aube...

Ça m'apprendra à lire le *Temps* avant de me coucher !

15 Mai 1892.

Salle Pleyel, sous la conduite de l'excellent Gabriel Marie, chef d'orchestre « de printemps » à l'Exposition de photographie, bien qu'il n'éveille aucune idée de gélatine ou de bromure, loin de là!...

A vous dire vrai, c'est un peu le concert dépotoir... pourtant, foule compacte. On commence par un Planchet, *Dans la Lande*: « Kenst du La Lande wo der Mendelssohn blüht? » C'est un pays plat, très plat; la dernière partie, une danse de Korrigans — oserais-je faire remarquer à M. Planchet que l'on ne danse pas plus *dans* les dolmens que dans l'Obélisque? — m'a fait regretter Widor lui-même.

Petit suisse, tout à fait au niveau du

Plancher, c'est Halphen qui célèbre le retour à Paris de sa coreligionnaire Sarah Bernhardt avec une « Sarah la Baigneuse » pour voix de femmes, pleine d'emprunts au plus juste taux; quelques jolies harmonies prises chez Fauré avec son consentement, dit-on. Mademoiselle Roger, en robe crème, avale avec soin les paroles, désireuse sans doute d'en épargner l'inconvenance à la pudeur de ses compagnes. Malgré ses efforts, cette bedide histoire n'a pas l'halveine de blaire au piblic...

Bonheur devient fécond : en 1890, c'était un morceau, où nous écoutions, au milieu d'excellentes choses, un peu de *Tristan* se marier à beaucoup de *Tétralogie;* en 1892, c'est un autre morceau où, au milieu de choses remarquables, beaucoup de *Tristan* s'unit à un peu de Chabrier (l'amant d'Iseult aurait-il un château en *Espana*?). Pas besoin de vous dire que la cadence plagale (je n'ai pas dit plagiale) y règne abondamment. Quoique mieux construites

que les femmes du peintre Jacques Blanche, les idées pourraient avoir plus de forme et d'accent. N'importe, ce Raymond sait son métier, et son *Esquisse symphonique* a été une des lueurs du concert.

La robe gris-perle de madame Roger-Miclos s'avance vers le piano, qui, au risque de vous surprendre, m'a paru être un Pleyel. Le précédent d'*Africa*, et ses noirs cheveux d'almée, désignaient nettement la gracieuse pianiste pour créer le *Scherzo oriental* de Bordier. Ce scherzo est court, mais niais. Il y a un passage, très danse du ventre, qui a paru à plusieurs véritablement abdominable. Modérément chantée par Maugière, la romance fort modérée de Perreau — qui ferait bien mieux de donner une suite à ses Contes — a été modérément applaudie : « Jamais elle ne raille, étant un calme esprit. » M. Perreau est un calme esprit, — modéré.

Interminable, le *Stabat* de Lefebvre — et ennuyeux !... Par exemple, la prosodie

en est joyeuse! Pour réveiller l'assistance, Baretti joue sa partie à l'octave supérieure. Mais cet amour de Mariotti, qui est du métier, n'en ronfle que plus fort.

Charmant et trop court *Noël Audois*, c'est-à-dire de l'Aude, par Paul Lacombe, qui est je crois de ce département — *Audaces*... suffit! Gabriel, capellmeister élégant, le conduit audois et à l'œil. Sur d'absconses paroles de M. Brument, Georges Hüe a mis en musique le *Sommeil d'Hercule*, couché sous un frais ombrage (le bois de *Saugefleurie*, à ce qu'il m'a semblé). Les dryades le bercent, sur des pizzicati de harpe fort galants, et les hamadryades chantent, bientôt suivies par les épigrés, divinités que je connais mal, sans doute revenues dans les fourgons de l'étranger. M. Brument nous promet, entre autres choses invraisemblables, que « les femmes seront belles », et que « les hommes seront forts » (pas les critiques musicaux, toujours!). Ah! musi-

ciens, musiciens, quand saurez-vous donc choisir vos poètes ?

Pour finir, la jolie valse en *ré* de d'Indy. On se tire. A l'effroi de Tiersot, qui craint un retour offensif des garçons, Poujaud ouvre tous les Pleyels du magasin et les essaye à coups de poing. Puis les membres de la Société Nationale, altérés, s'engouffrent chez Pousset-aux-tables-hospitalières à l'exception de Pierre de Bréville, qui rentre se coucher, — espérons-le du moins.



FIN

Émile Colin. — Imprimerie de Lagny.

INDEX

C

I

J

K

L

M



FIN DE L'INDEX

ÉMILE COLIN — IMPRIMERIE DE LAGNY



